NUMÉRO 1081 — 1er Septembre 1953

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

Nouveau tarif

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.800 fr.	2.300 fr.
6 mois	950 fr.	1.200 fr.

LE NUMÉRO : 180 francs

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement.

A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges, le numéro : 30 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

VERS

par ÉMILE HENRIOT

La pluie assiège la croisée,
On entend sa plainte brisée
Gémir contre les volets clos.
Oh! de quel triste cœur j'écoute
Aux arbres qu'il bat sur la route
Le vent tirer de longs sanglots!

Pour chasser la mélancolie
De la pâle arrière-saison,
Que ta voix comme un clair génie
Où tant de chaleur irradie
Remplisse toute la maison
Et prêtant son aile à mon rêve,
Libre, heureuse, qu'elle s'élève
Comme la flamme et le jet d'eau,
Comme l'éclair vibrant du glaive
Quand on le tire du fourreau!

Chante, afin que ta voix m'entraîne
Ailleurs, hors du temps, loin d'ici,
Loin des labeurs et des soucis.
Dis-moi la dame châtelaine
Qui songeait aux tours de Coucy;
A sa fenêtre de légende
Dis-moi la blanche Mélisande
Quand elle peigne ses cheveux
Et de quel philtre meurt Iseult
Pour Tristan que l'amour commande.

Pour m'enivrer d'un vin doré
Unis à Verlaine Fauré,
Duparc au sombre Baudelaire.
Et que ta voix qui sait me plaire
Alterne la douleur si fière
Qui tressaille au cœur de Chopin,
Avec cette grâce un peu molle
Que pour mieux chanter en gondole
Ont donnée à la barcarolle
Nos vieux amis vénitiens.



Elle chante. Sa voix sur mon cœur plane et joue.
Bonheur! J'ai son regard et mon front a sa joue.
Tout en elle est pour moi douceur, tendresse, paix,
Confiance, chaleur. Elle chante. O bienfait!
Musique, c'était toi. Mais quand elle se tait,
Et qu'un ciel se referme où remonte l'extase,
Pour la terre rendue et le charme cessé,
La divine tristesse aussitôt tend son vase
Et recueille les pleurs qu'on ne voit pas verser.



Que l'automne est doux en Provence!
Mais moi, loin de ce beau climat,
Tout ressassant des souvenances
Du cher jardin de Repentance,
Dans le chagrin de nos frimas,

Je pense à vous, Vénus captives
Du marbre de lichens drapé,
Sous les noirs bosquets blancheurs vives,
Aux satyres qui vous poursuivent
Trop sûres hélas! d'échapper.

Jailli de sa bogue épineuse
Qui vient d'éclater en tombant,
Le marron roule sur le banc
Où tu riais, fille oublieuse,
Que j'aimais quand j'avais vingt ans!



Il faudra t'y faire
A ce souci-là :
Elle s'en alla
Ta jeunesse fière
Et toi te voilà,
Future poussière.
Une vie entière
Réduite à cela!



Ce soir de Mai que le lilas embaume
De branches fouetté dans le sous-bois
J'allais rêvant comme dans mon royaume
La vie entière et l'univers à moi.
Le jour tombait, et la nuit pas encore,
Ce crépuscule au bord de mon aurore
Je m'en souviens comme si c'était hier :
L'Oise longée entre Auvers et Pontoise,
Le rire en fleur de quelque villageoise,
Un soir de printemps dans mon printemps fier...
Ce souvenir est doux à ma tristesse.
C'était à cheval, ah! dans ma jeunesse...



Les yeux perdus sur ce qui passe
Et fidèle à ce qui n'est plus,
Le cœur amer, les bras tendus

A ce qui m'échappe et s'efface,
En train moi-même de vieillir
Et dans l'horreur de voir finir
Tout ce que j'aime et qui m'importe
Je m'en vais où le temps m'emporte,
Vers l'abominable avenir
Noir de futures choses mortes.



Où êtes-vous, vous que je vais rejoindre?
Où êtes-vous, qui m'avez mis au monde?
Dans cette nuit d'où nul jour ne va poindre
Parmi l'éclair et l'orage qui gronde,
Où êtes-vous, fantômes sans linceuls,
Où êtes-vous, qui m'avez laissé seul
Froids compagnons de ma future tombe?

M'attendez-vous sur ces funèbres bords?
Mère, tends-tu vers moi ta main glacée?
Ne seras-tu qu'en la foule des morts
Pour moi d'une ombre une autre ombre embrassée,
Silencieuse et morte à tout jamais?
Moi, mort pareil à ceux-là que j'aimais
Comme eux en deuil de la terre laissée?

Comme eux fini, sans forme, sans couleur,
Le sang évaporé, la chair fondue,
Les yeux troués incapables de pleur,
Par la durée obscure et l'étendue
Inerte, errant, de moi-même vidé,
Frustré de cet espoir qui me guidait,
Ma propre absence en l'absence perdue.



Le Dimanche matin, au temps de ma jeunesse,
Je partais pour la chasse, embrassés mes parents.

Monsieur de Vigneron s'en allait à la messe
Le fusil à l'épaule et le carnier au flanc.
Le pain frais embaumait dans la boulangerie,
Et paresseusement dans le premier soleil
Le village confus sortait de son sommeil.
On entendait tinter les seaux des laiteries
Et les abois des chiens qui flairaient l'ouverture,
Et le vent du matin sentait bon l'aventure.
Mes seize ans s'émouvaient d'une Sylvie en l'air
Mi-vraie et mi-rêvée et que j'aimais en vers.
Je mêlais tout, la vie et mes songes ensemble,
Et déjà m'affligeaient les automnes fanées...
Septembre maintenant me redonne des jambes.
On dit qu'il y aura du perdreau cette année.
Mais avant de partir comme aux jours d'autrefois
Dans le trèfle mouillé ou vers le petit bois,
Sur la tombe des miens je vais au cimetière
Leur dire : « Me voilà. Vous me verrez bientôt,
Et nous serons couchés sous cette même pierre
Paisibles, confondus et mêlés à la terre,
Notre pensée ailleurs; ici, nos vagues os. »

FUSAINS

par MAX GUIHENEUF

LA MEILLEURE PART

Mme Couvé, la souris, qui est sourde et vit avec sa sœur, Mme Adolphe, fait les commissions pour le ménage. Elle trottine, du Pigeonnier à chez Roucan l'épicier; de chez Roucan, elle va chez Guyot le boulanger, et sur la fin, elle s'arrête, selon, ou chez Faraut le boucher, ou chez Tambour le poissonnier, ou chez Roquet le charcutier; puis elle rentre, inquiète, ployant sous sa charge, dévalant le Pigeonnier par l'autre bout, le haut, la boucle achevée, enfin, à la porte de sa sœur.

Mme Adolphe, qui attendait, plonge la main dans le sac, en tire un paquet, ouvre la bouche, et la scène commence. Tête en avant, front plissé, rouge, ses mains noueuses retenant le filet, la souris, d'avance, se rebiffe.

Mme Adolphe glapit.

— Combien?

— Trente-huit sous... C'est cher?

— Si tu avais été chez Caluyer...

— Tu crois que j'aurais payé moins cher? La dernière fois, chez Caluyer...

— Eh bien oui, la dernière fois...

— ... je l'avais payé plus cher...

— ... tu l'avais payé moins cher.

— Tu vois... Et qu'est-ce que tu vas dire de la viande?

— Tu as pris du veau?

— Hier, on a eu du merlan.

— Tu aurais pu prendre du bœuf.

— Du pot-au-feu... Et qu'est-ce que tu vas dire du pain? Qu'il est pas cuit?

Mme Adolphe tâte la flûte, fait la grimace.

— Veux-tu que je le reporte?

Les mains fébriles secouent le sac vide, le roulent.

— Et puis, tiens, veux-tu que je te dise? Tu m'ennuies. Je...

— Mais voyons!

— ...je ne ferai plus les commissions! Tu les feras toi-même! Tu...

Un quart d'heure plus tard, à la porte de la guérite, la souris, accroupie, évente les braises sous les escalopes. Mme Adolphe, de son côté, dispose la table, coupe le pain, prépare la salade. Manger leur est une passion, une jouissance physique, comme pour le chien qui grognonne de plaisir sur sa pâtée. Elles ne parlent que la bouche pleine, luisante, dégouttante d'huile; la laitue s'agite sur leurs lèvres, les barbouille et disparaît; une mie essuie sa trace.

— As-tu été... mm... chez la mercière?

— Tu dis?

— Il n'y a plus de vinaigre, tu sais!

— La mercière? Oui. Je lui ai pris du fil.

Des deux pommes du dessert, Mme Adolphe choisit la meilleure, d'apparence, et l'épluche. Dehors, sur le fourneau aux braises, le café bout. Rassasiée, du rouge vif aux pommettes, la souris chipote, ronge ses dernières miettes, songe déjà, oublieuse de sa menace, aux prochaines emplettes.

— Demain...

La même idée, comme chaque jour en cet instant, préoccupe aussi Mme Adolphe.

— Tu achèteras des charrons.

— ... je prendrai du boudin, ou une petite andouille pour chacune. Qu'est-ce que tu en dis?

— Tu achèteras des charrons.

— Des charrons!

Des charrons. On s'empoisonne avec des charrons. La souris se méfie de ces mollusques qui sentent le pétrole

ou le cambouis. Mme Couvé se tait, ramasse les assiettes, les couverts, se lève; elle décidera demain, sur place, de Roquet ou de Tambour, du boudin ou des moules, c'est-à-dire d'elle-même ou de sa sœur. Elles mettent tout en commun, leur bourse, leur acrimonie, leur vieillesse. Pourtant...

Mme Adolphe digère, dans le jardin, à l'ombre du seringa, allongée sur son rotin. La souris, cependant, courbée sur une pierre, au soleil, manches retroussées, lave la vaisselle.

... des deux, si l'on veut en croire l'Evangile, c'est la souris qui a la meilleure part.

Mme Adolphe goûte peu le vin rouge; elle lui préfère le blanc; la souris aussi. D'ordinaire elles le coupent d'eau, par précaution, sauf le dimanche, où on le boit pur, deux fois, au déjeuner de midi, avant et après le repas. Et le dimanche, c'est du vin choisi.

Il avait fallu en débattre.

Mme Adolphe aimait le vin blanc de Casimir, contre tout autre, et elle le payait quatre francs le litre, un bon prix. La souris trouvait des défauts à ce vin; il sentait la cave, le moisi, lui chauffait les papilles au passage, et lui causait, disait-elle, des renvois. Aussi, un dimanche, retour d'église et de courses, Mme Couvé tira de son filet, où il était coincé par un rumsteak de Faraut et un camembert de Roucan, un litre de vin blanc qu'elle venait d'acheter chez Grelot : une surprise et une expérience. La souris mit la bouteille sur la table, contre celle de Casimir, et opposa aussitôt la teinte verjus du sien à la couleur topaze de l'autre. La chaleur spécieuse du Casimir l'aurait inquiétée si elle n'en avait éprouvé déjà la rusticité râpeuse et ardente. Mais le Grelot! Un mélange, pour le goût, malgré sa mine terne de reginglard, de montbazillac et de blanquette; c'étaient miel et aurore, suc et lumière : un vin de chanoine! Un soir, après vêpres, chez Mlle Chantemille, une zélatrice, elle en avait bu en mangeant des biscuits. Et aujourd'hui! Avec le secours du camembert...

Mme Adolphe regarda les deux bouteilles.

— Qu'est-ce que c'est que ça?... Tu as acheté du vin?

La souris fut brave.

— Oui, et aussi du fromage. Tu en goûteras.

— Du fromage?

— Et du vin. Ce ne sera pas toujours le même!

— Ah, tu crois que le tien est meilleur!

— Oui. Et avec le fromage...

— Où l'as-tu acheté?

— Il n'est pas cacheté. C'est...

— Où l'as-tu acheté?

— Chez Grelot.

— Combien?

— Je... Je te le dirai après.

Dès les radis, elles s'affrontèrent. La souris versa de son vin dans les verres.

— Attends!... Commence par le mien.

Mme Adolphe se rinça la bouche, avala.

— Comment le trouves-tu?

— Mm... Il n'est pas mauvais.

— Tu le trouves bon?

— Je ne dis pas ça!

— N'est-ce pas qu'il est bon! Prends-tu du beurre?

— Oui.

— Tu ne vas pas me faire boire de ton vin! Je...

— Si, si!

— ... je le connais. Il va encore me faire mal. Le mien...

— Allez, bois. Et je n'ai pas besoin de te demander s'il est bon : je le sais. James ne buvait jamais que de celui-là.

— James, tu dis? Il buvait aussi du vin rouge. Il le faisait venir de...

— Mais, bois donc!

Les radis passèrent, puis le rôti, et les frites, et aussi les vins rivaux, par moitié. Mme Adolphe soufflait, assaillie de vapeurs. L'ombre tournait dans la guérite. La souris trébucha en se levant, et se rassit, d'instinct;

un lien lui coupait les jambes, sous le genou. D'un geste, elle repoussa les plats. Dehors, les braises mouraient, dans l'attente du café. Mme Adolphe refusa le camembert.

La souris tendait le fromage, la main tremblotante. Le visage de sa sœur lui semblait lointain.

— Tu... tu n'en veux pas!

Mme Adolphe secouait la tête, avalant ses lèvres, les yeux mi-clos.

— Non! Ah, par... par exemple!

Le monde, peu à peu, après les proches objets, s'estompa, disparut.

Elles s'éveillèrent à la nuit, devant Toto, entré de passage.

Le vin topaze demeura, imposé par Mme Adolphe. La souris se soumit, ayant péché par orgueil. Comblée, comme Marthe, de tous les privilèges, que pouvait-elle, en vérité, souhaiter de plus qu'elle n'eût déjà? N'avait-elle pas, encore une fois, la meilleure part?

La meilleure part? La souris l'eut jusqu'au bout. On la ramassa dans un pré de Ladre, où elle cueillait de l'herbe pour ses lapins. Un fils Louvet la ramena, dans une brouette, adossée à son sac de pissenlits et de cochets, au Pigeonnier. Le malheur, le travail, l'âge l'avaient usée. Elle mit huit jours à mourir. Une nuit qu'elle veillait la malade, Mme Adolphe, appuyée au lit, sentit une main qui s'emparait de la sienne. Mme Adolphe se tourna vers l'oreiller. La gisante remuait les lèvres en la regardant. Mme Adolphe se pencha.

— Que dis-tu?

La souris fit effort pour parler, un grand effort; et Mme Adolphe entendit :

— Qu'est-ce que tu vas devenir?

Quatre hommes la portèrent au cimetière, sans se reprendre, car elle n'était pas bien lourde.

LE SEL

Elles se croisent quelquefois à cette place, Rose et Mélie, et à la même heure, toujours. L'une monte, l'autre descend. Un réverbère, quand il fait noir, les éclaire faiblement, de haut. Elles font un brin de causette. Rose vient de chez le boulanger, un pain de quatre livres roulé dans un journal sous le bras; Mélie, elle, n'a rien; elle rentre au logis, sa journée de servante terminée, les mains dans ses manches et un fichu sur la tête. Et elles se disent, l'une pressée, l'autre soufflant, ces mots immuables, qui participent peut-être de l'haleine mystérieuse qui fait tourner la terre.

— Ah, ma pauv' Rose!

— C'est vous! Je vous remettais point. Bonsoir, Mélie.

— Comme ça, vous venez de chercher le pain.

— Oui, j'ai cherché le pain.

— C'est comme moi; je viens de Sablon.

— De Sablon?

— Oui, d'avant Canton. Ah, c'est ben dur!

— Eh oui, c'est ben dur.

— Si encore c'était pas si loin.

— Ben sûr, si c'était pas si loin.

Elles sont au bout. Le pain s'impatiente.

— C'est nuit.

Le fichu comprend et tourne son visage vers la route qui s'éteint dans la montée.

— Et i' fait noir. Là, j' m'en vas. Au revoir, ma pauv' Rose.

— Adieu, Mélie.

Jusqu'à la prochaine rencontre.

PÈRE ASSIÉ

Le fer d'une fourche se voit, par-dessus la haie, à peine mobile. Charles, l'innocent, apostrophe Père Assié qu'il a rejoint :

— Vous me reconnaissez-t-y point?

— A-um, a-um, ah, ah...

— Vous me reconnaissez-t-y point?

— A-um, mm... Si, ah!

Père Assié a quatre-vingt-huit ans. Il sourit, le nez au menton, ses petits yeux de porcelaine sur les yeux de porcelaine de Charles. Son habit est long comme une jaquette et le pantalon avale les grosses chaussures à clous. De la main gauche, dans sa surprise d'être interpellé par derrière, il a soulevé à demi sa casquette, décolorée, crasseuse, profonde comme un nid de pie. Sa main droite retient un sac de paille, à poignée, qui touche le sol. Père Assié revient de la viande, commandé par sa fille. Elle l'envoie aussi chercher le bois mort qu'il charrie au retour, à petits pas, tirant sa brouette, sans se presser. A quoi bon?

Un jour, il est entré. Il saluait, du chef, à courbettes répétées. Sa fille lui avait dit : « Va donc voir c't homme qui a des choux... » Alors, il a demandé des choux. On lui en a donné trois, pour rien, bien qu'il eût mis la main à la poche, une main menue, crochue et sale. Il a failli tomber de reconnaissance, en saluant à reculons.

Un autre jour, il est revenu. Sa fille avait dû lui dire : « Va donc voir c't homme qui a des salades... » Alors, il a demandé des salades. On lui en a donné trois, pour rien, bien qu'il eût fait mine d'enfoncer la main dans sa poche, en souriant, d'un air entendu. Maintenant qu'on se connaît, pas vrai!

Un autre jour encore, il est revenu. Sa fille avait dû lui dire : « Va donc voir c't homme qui a des poireaux... » Alors il a obéi, demandé des poireaux. On en a fait un tas, bien propre, sous ses yeux. A la question : « Y en a-t-il assez? », il a répondu en remuant la tête, faisant comprendre qu'un peu plus ne serait pas de trop. Pendant qu'on y était... Puis il a tendu la main, pour le merci et l'au revoir. On se connaît toujours, pas vrai! Mais il a soudain prêté l'oreille : quarante francs! C't homme a dit... Non, il ne s'est point trompé, c'est bien quarante francs.

Père Assié, tout tremblant, a reposé le sac de paille

par terre, entre ses pieds qui l'étreignent, et il tire le porte-monnaie, un gros, en cuir noir, avec un fermoir de cuivre qu'il fait jouer. Ses doigts fouillent, ici, là, remuent deux, trois pièces... La tête a disparu sous le nid de pie; les doigts ont la fièvre. Quarante francs! Tout à l'heure, il montrera un visage de crucifié, ou de larron. Va-t-on lui reprendre ses poireaux? Une main lui tape sur l'épaule, le pousse vers la porte. C't homme rit. Pas le temps de saluer, ni de remercier. Père Assié sort de biais, en trois pas, et file, file... Il ne reviendra plus.

Il est revenu, un samedi, visant la dernière escouade des poireaux. Il a parlé de sa fille, une grande perche à l'air triste, coiffée d'un mouchoir jaune : c'te pauv' femme, qui lave des guimbardées de linge, tous temps qu'il fait, et qu'est malade, pour l'heure... Des guimbardées... Il disait : « Ma bonne dame... » et se froissait les doigts de ferveur, ou d'inquiétude, le regard en dessous et le panier de paille à ses pieds. Père Assié! Un vieux drapeau, roulé sur une hampe maigre, vermoulue, fichant une tête cuite d'Inca : c'est lui. Il habite, là-bas, derrière le cimetière, où se montrent les premiers toits du bourg, au-dessus des chapelles en zinc et des croix.

Derechef, ses doigts ont fouillé dans le soufflet vide du porte-monnaie.

— Ah, mm... mm...

Il est reparti, avec ses légumes allongés sur le tas d'os que venait de lui donner, généreusement, Riquet le boucher. Un bon pot-au-feu pour l'en demain, dimanche.

Et après les poireaux?

Voici mai et les petits pois, les carottes neuves, les gottes... Il les a vus et il a dit : « Ça pousse bien! »

Promesses.

SIESTE

Mai. Le soleil chauffe. De brefs coassements, pareils à des râles de poule couveuse, partent du marais, d'entre les saules. Au-dessus de la voie, l'air bout.

Vers le sud, Cassel; au nord, tout proche, Bergues, ses glacis, le pont de fer, la Colme et ses eaux bleues; en face, terres noires et plantes vert tendre : la plaine.

Degomme dort, ses fiches à la main, contre les jalons, sur le talus.

Verstraete, le nez à hauteur du ballast, regarde monter les grenouilles. Du caillou, elles sautent sur la traverse, atteignent le patin et se hissent, houp! sur le champignon. Il y en a une, deux, trois, cinq, dix... tournées vers la lumière, le goître haut, les fesses ardées, pâmées de bien-être, indifférentes, alignées sur le fer comme arondes sur un fil. D'autres suivent, se frayent chemin entre jacinthes, roseaux et jonquilles.

C'est l'heure du train d'Hazebrouck. Il débouche, là-bas, siffle, gronde, grandit, passe...

Degomme, réveillé, regarde les paquets d'œufs noirs pendre du rail.

— Del caviar, dit Verstraete.

BILAN

Avant de mourir, Pierre demanda du papier et un crayon.

Il sépara le blanc de la feuille par un grand trait, de haut en bas, écrivit à gauche : actif, à droite : passif, et commença de se souvenir. Il marquait ici un don, là une ruse, d'argent. Il inscrivit, en gros, l'espoir, l'amour, l'amitié, la douceur, la haine, les caresses, les coups, la douleur, la joie, la méchanceté, la colère, la bonté, la déception, le remords, le regret. Toute la poche, la vieille poche. Lorsqu'elle ne pesa plus, il la secoua; de la poussière en tomba, qu'il reconnut et qu'il sépara, des grains à gauche, des grains à droite. La page était pleine. Il fit les additions. D'un côté le bon, le juste, de l'autre le

mauvais, l'injuste. Et il compara. Le total de droite équivalait au total de gauche. Il recommença, une fois, deux fois, dix fois. Rien ne dépassait, ni à droite, ni à gauche. Alors, il jeta le crayon et déchira le papier, s'allongea et mourut. Quand sa famille entra :

— Il rit, dit le fils.

— Il pleure, dit la fille.

— Cachons-lui la tête, dit la veuve.

FRIQUET

Mme Duvelet, qui tient, là-bas, à l'opposite du château de Mme Lenclos, le guichet de la gare, la consigne et la lampisterie, est longue et maigre, et, si elle chante, on ne l'entend point. Les gens, dans sa maison, ne font que traverser, et encore, il y a des jours où il n'en vient mie. La gare est à demi-lieue du village, au bout du chemin, juste après un pont de route, sur le bord de la lône où murmure, entre des vergnes, une eau lente et verte. Mme Duvelet vit seule, là, avec un oiseau dans une cage. Mme Duvelet a orné la cage comme on décore un chalet. Des pompons pendent aux quatre coins du toit; une frange de coton, toute plissée, entoure le rez-de-chaussée, une boule de verre brille au plafond, et il y a deux glaces à l'étage, c'est-à-dire au milieu, là où atteignent le trapèze et les reposoirs; elles se font face, l'une entre la sèche et l'auge, l'autre au-dessus de l'abreuvoir et à côté du râtelier; façon de moquerie ou de vanité, car, combien de gens mangent leur millet, leur mouron, se grattent le bec, se balancent, sautent, font la roue, vocalisent, se rengorgent, se gonflent en se regardant! Mme Duvelet, qui appartient au peuple des Narcisses, a pensé que l'oiseau les imiterait. Les grilles de la cage sont peintes en or, et les quatre poutres, les gros piliers des angles, en argent. Elle a passé le toit au vert, l'auge au bleu, le râtelier au rouge et le bois des reposoirs et du trapèze au jaune, comme sont les pompons et la frange. Un rideau de lin blanc, tiré pendant l'heure ardente des midis, fait de l'ombre. Mme Duvelet n'a rien oublié et

n'oublie rien; chaque matin c'est eau fraîche et sable neuf, graines nouvelles, tendre fourrage, et bonnes paroles pour tout le jour. Elle accroche la cage à droite de la porte, sur le quai, où elle fait pendant à la grosse cloche de la sonnerie, plantée à gauche. Le banc, le long banc des voyageurs suit, contre le mur gris jusqu'à la fenêtre de la salle d'attente. Après, c'est le passage à niveau, l'accotement, le talus, les arbres, la voie qui tourne, disparaît. Mme Duvelet, s'il pleut, ou s'il vente, rentre l'oiseau dans la petite pièce où elle classe, prépare, timbre, colle et même ficelle ses papiers; le soir, elle le monte dans son logement, et, avant de faire de la lumière, elle couvre la cage d'une toile sombre. Au matin, c'est une renaissance. Ce qu'il est, elle n'en sait rien; elle l'appelle Friquet; Cyrille le facteur l'appelle aussi Friquet, et tous ceux qui passent par la maison pour leurs affaires, et le connaissent. C'est un compagnon, un ami. Mme Duvelet traite Friquet comme elle traiterait une personne; on le voit bien le quatorze juillet quand, après avoir pavoisé, elle fiche un drapeau sur la cage; elle ne fait ainsi point différence entre le maire Fulgence Grave, le notaire Tourton, Valette le cafetier, Larivière, tous ceux qui, partout, ce jour-là, mettent étamine à leur façade, et Friquet.

— Malheur que c'est un moineau, a dit une fois Cyrille en joignant deux paupières, peut-être jaloux de Friquet, pourriez vous remarier!

Cyrille bouclait le courrier, dans le sac de cuir, sur sa bicyclette. Il aime à dire des mots, Cyrille, des mots de rien, pour rire, des mots qui lui aiguisent la langue, et rabotent, polissent le gosier, avant boire, de bon matin. Mme Duvelet connaît Mme Cyrille et les quatre enfants Cyrille. Elle revoit le sien, à elle, son Cyrille, le cantonnier, tronçonné, un soir, par le train de Vienne. Se remarier! Avec Friquet! Il ne se saoûle pas, Friquet.

Mme Duvelet a regardé Cyrille, un petit instant, puis elle lui a dit, avant de retourner :

— Dépêchez-vous, monsieur Cyrille, vous allez être de retard.

FRÈRE POLLASTRO

— Tiens la tête, Piccolino!... Il aime le pollastro, Piccolino?

— Si, mamma.

— Madonna! Qui n'aime pas le pollastro! Demain, chien Guilio! Il n'y a que le diable qui n'en mangera Piccolino?

— Piccolino.

— Et la mamma, et le babbo, et le nonno... même le chien Guilio! Il n'y a que le diable qui n'en mangera pas! Il est méchant, le diable. Piccolino le sait.

— Si, mamma.

— Prends garde! Ne mets pas tes doigts dans le sang! Dieu est bon... Tire tes doigts, Pic..., ou je te calotte! C'est assez de l'avoir fait souffrir vivant... Dieu est bon, Piccolino, tu le sais : il aime ses créatures... Mais les créatures aiment aussi manger. Il aime le coniglio, Piccolino?

— Si, mamma.

— La mamma aussi aime le coniglio, et le dindon, et le canard, et la caille, et la carpione... Toutes créatures qui devraient vivre, Santa Madre! Que faire? Le leone aussi mange; il mangerait Piccolino...

— Si, mamma, et le babbo, et...

— Chut! Pilate! Le leone ne mangerait pas le babbo; c'est le babbo qui mangerait le leone! Il est brave, le babbo! A la guerre, il a tué cinq Turcs!... Tire, Piccolino! Et ne souffle pas sur les plumes! Quelle peau tendre! Un ventre d'angelo... Et demain, avec du fenouil, des olives, du thym, de la pâte de porc... Il aime la pâte de porc, Piccolino?

— Si, mamma.

— Avec de la pâte de porc, la mamma le fera cuire, et après, Signor Iddio! on le mangera! Rappelle-toi, Piccolino, comme le pollastro, il te piquait le grain, dans la main; comme son œil était beau!... Ah! Et qui nous tirera les plumes, à nous, qui nous mangera? Un

mystère, Piccolino! Toujours tuer! A la guerre, à... partout... Le nonno, lui, il tuait les serpents, tous les serpents; il mettait le pied dessus, ouvrait son grand couteau, l'enfonçait dans la tête et le tournait, le tournait!... Tu as encore mis les doigts... Pic... Cette fois! Non, misère! On ne frappe pas un bambino... Ce serait pécher... Un sorriso! Et abbraccia la mamma!... Là, Piccolo mio! Et n'essuie pas les doigts à ma culotte... Ton nez coule, Piccolino... Santa Madre! Il s'est barbouillé le nez! Je l'avais dit! Parole de vérité : castigo de Dio! Un assassin, un beccaio!... Ah!

— Mamma!

— Povero! Je l'avais dit! Bah, la mamma lavera le nez de Piccolino! Une cerise, Piccolino, voilà ce qu'il est, ton nez... Non, la mamma ne lavera pas le nez de Piccolino, et Piccolino ira demain à la messe, et Don Michele le curé s'arrêtera de dire la messe pour demander : « Qu'est-ce que tu as fait de ton nez, Piccolino? C'est la lèpre qui le mange... » La lèpre, Piccolino! Et qu'est-ce que Piccolino répondra?

— Niente, mamma, niente...

— Ne pleure pas. Si encore tu mettais les doigts...! Et Don Michele racontera l'histoire du loup, du loup de Gubbio... As-tu vu le loup, Piccolino?

— Non, mamma.

— Tire, tire fort! Tu as sommeil, Piccolino? Tourne la tête, la tête du pollastro! Candido!... La mamma range les plumes, la petite laine. Et qu'est-ce qu'elle fait avec la petite laine, la mamma?... Un piumino pour Piccolino! Tiens, là, là! Donne un coup de pied au gatto! Pffou! Animale! Il emporterait le pollastro! Une bête de l'enfer, Piccolino! Pasquale, le voisin, il attrape tous les gatti, il les prend par la queue et il les tue avec un bâton... Des démons, Piccolino! Le babbo aussi les tue, et Giulio... Et Giulio mange les souris, les rats, comme le gatto mange les souris, les rats, les oiseaux, les pulcini... Crois-tu que le loup de Gubbio mangerait Piccolino?

— Non, mamma, Don Michele...

— C'est vrai, Piccolino, le loup de Gubbio ne mange-

rait pas Piccolino, ni les agneaux de Benedite, ni les cabris de Salvatore; il les garderait... Il prendrait la tête du pollastro, là, dans ses dents, et il pleurerait de grosses larmes, et Piccolino pleurerait, et la mamma...

— Et le pollastro?

— Ah, le pollastro... Eh bien, on le mangerait quand même!

— Mamma!

— Quoi donc? Ne lâche pas!

— Je ne mangerai pas du pollastro!

— Oh, oh! Encore le gatto! Chasse... Chasse-le! Et Giulio! Donne le bâton! Non, ne lâche pas! Ah, toujours défendre! Ils nous voleraient la testa, ces mendiants! Tire, Piccolino! Après, le pollastro, je le viderai, et Giulio mangera les tripes. C'est tout ce qu'il aura, Giulio! Et Piccolino, qu'est-ce qu'il aura? Une aile, Piccolino, une aile, et des olives, et de la pâte de porc... Tu la mangeras?

— Si, mamma.

— Je le savais bien! Et qu'est-ce qu'on donnera au babbo? Une cuisse. A la mamma? Une cuisse. Au nonno? Ah, voilà! Une côte de blanc, et de la pâte de porc, comme à Piccolino. Et à la nonna, qui n'a plus de dents? Le croupion, Piccolino, le groppone! Tu sais où c'est?

— Si, mamma.

— Il est savant, Piccolino! Presque aussi savant que Don Michele! Là, encore un peu. Patience, angelo mio; je finis. Chasse le gatto! Chasse...! La mamma disait... Et Giulio! Donne un coup de pied!... Tu vois, il a eu peur! La mamma disait que tu étais tant savant que le curé; c'est vrai, Piccolino; mais tu deviendras plus savant que lui, et tu seras bon pour le babbo, pour la mamma, pour le voisin. Gesu Cristo l'a dit. Et pour les bêtes, Piccolino, que Don Michele appelle frères, sœurs : notre frère le gatto, notre frère Giulio, notre sœur la louve...

— Et le pollastro?

— Notre frère le pollastro... Ah, grazia de Dio! Regarde-le, Piccolino, regarde-le! Qu'il est gras! Il te piquait, hier, et avant-hier, le grain dans la main!... Le paradis, Piccolino, le paradis de San Francesco! comme

répète Don Michele, qui est instruit, et qui mangera demain le pollastro que lui a porté Margherita, la femme du vannier, pour la naissance de son treizième fanciullo. Pitié! Lâche, Piccolino; la mamma a fini : frère pollastro n'a plus de plumes! Eh, eh! Baccia la mamma, là! Elle te lavera le nez, la mamma, le nez et les doigts! Sarai un buon' figlio, rispettarai les créatures de Dio, tutte! Piccolino mio! Il a bien aidé la mamma... Perche mangiara de la pâte de porc, domani, de la pâte de porc et de la carne du pollastro, une aile! et il cuore, le petit cœur de frère pollastro! Il mangera le petit cœur, Piccolino?

— Si, mamma.

— Fiorellina! Bonté de Dieu!

RELIGIONS D'AUTREFOIS DANS LA PERSE D'AUJOURD'HUI

par MICHEL DE SAINT-BARTHÉLEMY

ZOROASTRE

« Voici que des Mages vinrent d'Orient », dit l'Evangile. Ces mots évocateurs nous ramènent aux sources de la plus antique religion de la Perse, le Mazdéisme, la doctrine de Zarathouchtra, plus communément désigné sous le nom de Zoroastre.

Ayant reçu la révélation au pied du mont Salavand qui domine majestueusement la région solitaire s'étendant entre Tabriz et les côtes de la Caspienne, le prophète, sept ou huit siècles avant notre ère, conquit très vite des adeptes en Bactriane et en Médie, puis dans toute la Perse.

On connaît les principes philosophiques mazdéens, surtout la grande idée qui eut une si considérable influence, l'assimilation de deux notions, l'une morale et l'autre matérielle, la Lumière, principe du Bien, et les Ténèbres, principe du Mal. Enfin le Zend Avesta, le Livre Sacré, a rendu classique l'évocation de la lutte continuelle entre Ormuzd et Ahriman.

Les Mages, adorateurs du Feu, source dispensatrice de Lumière, étaient des prêtres d'une hiérarchie élevée dans la religion mazdéenne. C'étaient aussi d'éminents astronomes qui se livraient à des observations approfondies de la voûte céleste. La tradition veut que ce soit de Saveh, petite ville située à une centaine de kilomètres au sud-ouest de Téhéran, que partirent ceux qui se rendirent par un long chemin jusqu'à Bethléem. Marco Polo, lorsqu'il traversa la Perse, passa par Saveh qui n'est plus aujourd'hui qu'un village de médiocre importance, perdu dans la solitude du plateau central, et dont les maisons de terre sèche et les murettes cra-

quelées sont idéalisées par la lumière rose et par la pureté de l'atmosphère.

Ce culte du Feu, on le retrouve un peu partout en Iran où les disciples de Zoroastre ont élevé en maints hauts lieux des autels et des temples. Deux de ces sites sont éminemment caractéristiques. L'un se trouve à proximité de Persépolis, dans la vallée de Nakhtch e Roustam. Là, au flanc d'une falaise rougeâtre, ont été taillés en plein roc les tombeaux des souverains achéménides : Darius le Grand, Xerxès, Artaxerxès Ier, Darius III. Sur presque tous les linteaux des portes de ces hypogées sont figurées des représentations des Rois glorifiant Ahuramazda, le Dieu puissant de la Lumière. A l'entrée de la vallée, dans un chaos de rocs gris et ocres patinés par le soleil, s'élèvent deux autels du Feu. Côte à côte, sur une petite plate-forme dominant la plaine fermée au loin par un cirque de montagnes violettes, ils dressent leur petite colonne quadrangulaire dépouillée de tout ornement, au sommet de laquelle un creux, maintenant tapissé de lichen doré, contenait, il y a des millénaires, le Feu Sacré.

Un autre monument des Adorateurs du Feu, très ruiné, s'élève encore cependant dans les noires montagnes des Bakhtiaris, à Mesjid I Soleiman. Dans cette région mystérieuse où des langues de flammes bleuâtres s'allongeaient hors des failles du sol, les Mages avaient ainsi glorifié, dès l'origine de l'histoire, le Dieu auquel les temps modernes devaient également sacrifier : le Pétrole.

La doctrine mazdéenne s'était attachée très spécialement à un rite particulier en ce qui concernait la sépulture. En effet, pour ne souiller aucun des éléments essentiels, l'Air, le Feu, la Terre et l'Eau, il était prescrit que les morts fussent abandonnés aux oiseaux de proie dans des constructions spéciales à ciel ouvert auxquelles on a donné le nom évocateur de Tours du Silence.

Il y en a une à une quinzaine de kilomètres de Téhéran, non loin du site archéologique de l'antique Ragès. Il faut, pour aborder le monument zoroastrien, aller à pied par un sentier cahoteux encombré d'herbes piquantes et de chardons desséchés. La Tour se détache en grisaille sur une pente rocheuse jaune où des éboulis mettent des traînées plus sombres. C'est bien un paysage de mort et de silence où quelques vautours désabusés tournent dans un ciel de turquoise au-dessus de la montagne aux arêtes aiguës. A peu de distance, un petit bâtiment en ruine : c'est là qu'il y a

encore bien peu de temps les familles guèbres, après avoir fait déposer leur parent dans la tour par des gardiens affectés à cet emploi, attendaient patiemment qu'on leur eût annoncé que les vautours avaient commencé leur besogne.

La tour elle-même est une construction circulaire, assez basse, à l'intérieur de laquelle on n'accède que par une étroite ouverture à demi murée.

Aujourd'hui, les Guèbres, Adorateurs du Feu, n'ont en principe plus le droit d'utiliser la Tour du Silence; cependant le sol est encore jonché d'ossements blanchis, restes anonymes dispersés sur le sol sec et polis par le vent, le sable et le soleil.

Mais le paysage est admirable. La montagne descend presque à pic et domine une plaine qui s'étend jusqu'à Téhéran dont on devine la présence à quelques éclats lumineux perçant un léger voile de poussière. Au loin, la barrière imposante de l'Elbourz, couronnée de quelques volutes nuageuses, ferme le décor. Dans le silence étonnant qui règne alentour, les pas sous lesquels les cailloux roulent font un fracas qui scandalise. Au printemps, de petites tulipes jaunes qui ont germé dans les minces couches d'humus accumulées dans les creux de roches, piquent des taches vives sur la pierre grise.

Quelques traditions zoroastriennes subsistent encore en Perse, souvenirs d'un temps où le Mazdéisme était la religion d'Etat et où Xerxès gravait sur les propylées de Persépolis :

Par la grâce de Ahuramazda j'ai construit le rempart de toutes les nations. Puisse Ahuramazda me protéger moi et mon Empire.

On trouve encore, par exemple, dans le Bazar de Téhéran, une petite corporation de « vendeurs de Feu ». Ces disciples de Zoroastre cumulent leurs fonctions avec celles d'exorciseurs et se livrent sur demande à des incantations dans les boutiques pour appeler la bénédiction sur la maison et sur le marchand. Par un curieux anachronisme, ils exercent également leurs talents, moyennant une minime rétribution, et psalmodient des prières en balançant un petit encensoir autour des autos modernes que leurs propriétaires veulent immuniser contre tout accident.

Mais, incontestablement, la tradition qui s'est maintenue avec le plus de persistance est la « sérénade au soleil couchant » qui se donne dans certaines grandes villes et parti-

culièrement dans la cité sainte de Meched, pour saluer la disparition quotidienne de l'astre. Tous les jours, un battement précipité de gros tambours qui soutiennent un aigre concert de flûtes et de fifres honore, selon la tradition magique, la chute rouge du soleil à l'horizon. Les musiciens sont rassemblés au sommet d'une haute porte de rempart toute revêtue de faïences polychromes roses, vertes et bleues, et qui commande un des plus pittoresques quartiers de Meched, autour du sanctuaire de l'Imam Reza.

Aujourd'hui, les zoroastriens ne sont plus qu'en nombre infime en Perse. Presque tous avaient émigré aux Indes au moment de la ruée de l'Islam et y formèrent des communautés de « Parsis » qui demeurent fort attachés à leurs traditions.

Ceux qui restent en Iran sont surtout disséminés dans les régions de Yazd et de Kirman. Cependant on en trouve un certain nombre dans la capitale. Ces disciples des anciens Mages sont généralement fort estimés pour leur probité. Commerçants consciencieux et paisibles, on leur reconnaît unanimement une grande affabilité et des qualités morales certaines. Les Zoroastriens sont une des minorités vivant en Perse qui ont le droit d'élire un député au Parlement.

LA DOCTRINE DE MANES.

En dépit de l'influence acquise par la religion de Zoroastre dans l'Iran des premiers âges, il y eut une doctrine qui faillit en avoir raison avant l'Islam et qui d'ailleurs se répandit rapidement jusqu'en Occident : le Manichéisme. Cette religion nous est connue par les trouvailles qui ont été faites dans le Turkestan chinois, à Tourfan, ainsi que par les découvertes de la tombe d'un prêtre manichéen en Egypte.

Né à Ecbatane, le Hamadan d'aujourd'hui, en 216, Mani était d'origine parthe et allié à la famille royale des Arsacides. Vers vingt-quatre ans il fit un voyage aux Indes où il commença à répandre sa doctrine, puis revint à la cour du Schah où il reçut d'abord un accueil favorable. Cependant, bien que le nombre de ses disciples allât croissant, il se heurta à l'hostilité du Mazdéisme qui était alors religion officielle. Les Mages se coalisèrent contre lui et Mani dut comparaître devant un tribunal théologique qui le condamna à mort. Il fut décapité en l'an 276.

La doctrine de Mani est essentiellement un enseignement cosmogonique qui retrace l'origine du monde, édicte les devoirs de l'homme, ses droits, et définit la mission humaine.

Il y avait à l'origine deux principes, non moraux mais physiques, la Lumière et les Ténèbres. La position des deux éléments est obtenue géographiquement : la Lumière occupe le Nord, la Droite et la Gauche. Les Ténèbres occupent le Sud. Dans la Lumière, le principe suprême est détenu par le « Père de la Grandeur ». Le chef des Ténèbres est le « Prince de l'Obscurité ».

Le Père de la Grandeur est assisté de cinq conseils : la Science, l'Intelligence, la Sagesse, la Réflexion et le Raisonnement. Parallèlement, le Prince de l'Obscurité est secondé par « Feu dévorant », « Eau bourbeuse », Air, Ténèbres.

Les hordes des Ténèbres se ruent pour assaillir les esprits de Lumière. Pour y parer, le Père de la Grandeur procède à l' « évocation » qui est une sorte d'émanation du Verbe. Il suscite la « Mère des Vivants » qui va, à son tour, évoquer le Premier Homme. C'est celui-ci qui ira au-devant des puissances démoniaques. Après un combat, l'homme est vaincu et le Père de la Grandeur doit, pour le délivrer, susciter « l'Esprit » qui va châtier les démons et tirer de leur substance toute la matière du monde.

D'après la doctrine manichéenne, l'homme est donc une parcelle de lumière enfermée dans une prison de matière. Mais l'homme a une mission : son devoir le plus strict est d'entretenir en lui cette parcelle de lumière, de préparer sa libération, d'assurer la libération de toute lumière enfermée dans le monde. A la mort de l'homme, cette lumière se détache et va rejoindre une émanation du Père de la Grandeur qui est Jésus. Ce dernier assure le jugement et la « lumière » peut aller soit dans le « Mélange », soit en Enfer, soit au Paradis. Quand une certaine quantité de la Lumière contenue dans le monde aura été délivrée, Jésus apparaîtra et alors se déchaînera une conflagration universelle qui durera 1.468 années. Cet embrasement général libérera toute Lumière et ce qui restera de la matière sera enfermé dans une tombe scellée.

Mani avait imposé à ses fidèles des préceptes moraux et physiques extrêmement stricts. Il avait également établi une hiérarchie comprenant des « Auditeurs », des « Maîtres », des « Prêtres » et le « Chef Suprême ».

Pendant plusieurs siècles, la doctrine se répandit de

l'Egypte à la Chine. Elle présente de l'originalité en ceci : Mani ne s'est pas présenté comme le prophète d'une nouvelle religion. Selon lui, il n'est venu que pour réaliser les prophéties faites par Zarathouchtra, Bouddha et Jésus. Ces derniers n'ont été que des initiés qui ont eu conscience d'un long message adressé aux hommes par Dieu, mais qui n'en ont pu retenir que des parcelles. Mani prétend assumer la possibilité d'un enseignement universel et était destiné à accomplir ce que les autres avaient annoncé.

Ainsi le Manichéisme, s'adaptant aux différents pays, s'est propagé facilement. Il existe en Mongolie, au milieu d'une steppe, une stèle portant une inscription trilingue, pehlevi, turc et chinois, dans laquelle le Grand Chef des Ouigours entend commémorer sa conversion à la religion de la Lumière. Jusqu'au milieu du XIII[e] siècle, le Manichéisme fut très pratiqué. Saint Augustin lui-même fut manichéen pendant près de dix ans et les diverses hérésies qui ont secoué l'Europe au moyen âge peuvent être rapprochées des enseignements de Mani. Les croyances des Albigeois et des Cathares s'y rapportèrent, de même que les doctrines actuelles des Druzes et des Ismaéliens.

Actuellement il n'est plus guère d'adeptes de Mani en Perse. Cependant, outre sa conception religieuse, il fut un chef d'école littéraire et lyrique. Beaucoup de contes populaires orientaux ont puisé à la source de ses écrits qui ont d'autre part spécialement inspiré la miniature persane et la calligraphie. Les découvertes de Tourfan ont permis de retrouver des documents attestant les qualités que Mani avait acquises dans ces arts.

L'ISLAM CHIITE.

Le Chiisme est la religion d'Etat en Perse, et sa doctrine est suivie avec beaucoup de foi par la majorité de la population. Il s'agit cependant d'une hérésie de l'Islam qui fut la conséquence de la réaction de l'esprit iranien contre la conquête arabe et qui se résume en quelques faits :

Le Prophète, à sa mort, ne laissait pas d'héritier mâle, mais une fille mariée à un certain Ali, cousin lui-même de Mohamed. En dépit de ses droits à la succession du Califat, Ali fut écarté, puis assassiné comme il commençait à devenir gênant. Son premier fils, Hassan, eut le même sort. Déjà les partisans des successeurs d'Ali avaient formé une sorte de

dissidence religieuse et politique et l'écart avec le sunnisme ne cessait chaque jour d'augmenter. Enfin Hossein, second fils d'Ali, se laissa persuader par quelques conseillers de tenter sa chance à son tour, et quitta Koufa pour aller se faire reconnaître Calife, suivi par un petit groupe de fidèles. Il était d'ailleurs convaincu que sa seule apparition suffirait à lui rallier tous les suffrages et que toutes les divergences d'opinion seraient effacées par la présence d'un descendant direct du Prophète. Mais, dans la plaine de Kerbela, il fut attaqué par des partisans sunnites et massacré ainsi que toute sa famille.

Or Hossein avait épousé une princesse persane, Bibi Chahrbanou, et par cette union le chiisme s'était naturellement répandu dans toute la Perse. La scission devint encore plus complète après la fatale journée de Kerbela et la doctrine chiite finit par se dissocier à un tel point du sunnisme, qu'Ali devint et est resté dans l'esprit des Persans un personnage plus vénérable et plus important que le Prophète lui-même.



Le mausolée de Bibi Chahrbanou, « Madame la patronne de la Ville », existe toujours à une vingtaine de kilomètres de Téhéran. Il faut emprunter d'abord la route de Varamin, chemin de terre jaunâtre assez mal entretenu, où des files de chameaux, graves et laineux, s'annoncent de loin par le son de clochettes mélancoliques. Vers le Nord, la montagne s'allonge en muraille hostile d'une couleur rouge brun de sang séché et sur un entablement duquel on distingue à peine la coupole verte et bleue qui signale, en Perse, tout endroit voué à la sanctification et à la prière.

Un mince sentier serpentant entre d'énormes rocs dont les cassures s'irisent de violet foncé, mène au sanctuaire perché au flanc de la montagne. Aux bords de ce chemin de chèvres, de petits tas de pierres amoncelées en équilibre témoignent de la piété des pèlerins qui ont ainsi voulu laisser la trace de leur passage et attester de leur ferveur.

On retrouve cette curieuse coutume à proximité de tous les sanctuaires chiites, particulièrement aux endroits de la route d'où l'on découvre pour la première fois les mosquées de Kum et de Meched. Il s'agit de la persistance d'une tra-

dition probablement très ancienne et très lointaine puisque les pèlerins thibétains, quand ils visitent quelque lamaserie vénérée, érigent également ces sortes d'ex-voto primitifs.

Le mausolée de Bibi Chahrbanou n'est pas accueillant. Le mollah qui en assure la garde est coiffé d'un turban vert et couvert d'un lourd manteau de bure marron. Son visage dur et basané, encadré d'une courte barbe noire, reste figé dans un silence hostile : il s'oppose farouchement à toute visite du sanctuaire par des Occidentaux. A son côté, un serviteur à face de Mongol reste immobile, son bonnet de fourrure enfoncé jusqu'à ses petits yeux vifs et impassibles. Il est planté avec résolution devant l'entrée, campé dans de hautes bottes de feutre, et bien décidé à éviter au sanctuaire la présence insolite des Infidèles.

Une façade nue du bâtiment domine la plaine. La montagne est tellement rêche et abrupte que l'on pourrait se croire à une très haute altitude.

Tout en bas de la falaise, une file de silhouettes noires se hâte dans le sentier : ce sont quelques femmes du village voisin, soigneusement et traditionnellement drapées dans le voile noir, le « tchador », qui montent faire leurs dévotions.



Il y a en Iran deux lieux de pèlerinage chiite très importants : ce sont les villes de Kum et de Meched. Ils sont consacrés, le premier à la sœur de l'Imâm Reza, Fathmeh el Masumeh, le second à l'Imâm lui-même qui fut le huitième et dont le tombeau vénéré fait la gloire de Meched.

D'après le dogme chiite, les Imâms ont été les successeurs spirituels d'Ali après ses fils Hassan et Hossein. Ils n'ont pas été choisis pour leurs attaches avec la famille du Prophète, mais en raison d'une révélation divine qui leur a permis de se manifester en leur temps. On compte jusqu'à présent douze Imâms. La période actuelle est celle du « Mehdi » ou « Imâm caché » qui se découvrira un jour pour réformer les mœurs et faire triompher la cause du chiisme.

La ville sainte de Kum est située à 150 kilomètres de Téhéran, vers le Sud. Elle commande la bifurcation des routes d'Ispahan et de Araq (Sultanabad), immédiatement en bordure du désert. C'est en l'an 816 que la sœur de l'Imâm Reza y fut ensevelie. Elle s'était réfugiée dans cette cité pour

échapper aux persécutions de Bagdad contre les chiites et la légende veut qu'elle ait franchi la distance de Bagdad à Kum en se transportant miraculeusement par la voie des airs. A dater de cette époque, des pèlerins vinrent en grand nombre au sanctuaire. Douze rois et plus de quatre cents princes et saints musulmans y furent ensevelis. Le plus célèbre d'entre eux est Schah Abbas qui fit d'Ispahan, au XVIIe siècle, une capitale magnifique et sous le règne duquel la prospérité et le développement des arts en Perse furent considérables.

Détruite par Timour le Boiteux, la ville fut rebâtie par les rois Safavides, tant à cause de la célébrité du sanctuaire qu'en raison du grand nombre de tombes royales.

Aujourd'hui, le pèlerinage de Kum est assidûment fréquenté, surtout au moment des fêtes du Nouvel An (Now Rouz) persan et des jours de deuil rituels.

La route de Téhéran à Kum traverse un désert de cailloux et de sables jaunes, presque toujours balayé par un vent violent qui soulève au loin des trombes de poussière. Des collines de faible altitude mais aux flancs escarpés font monter et descendre la route en virages secs et en brusques plongées. On découvre la ville de très loin, du sommet d'une crête d'où une interminable descente longe un lac salé toujours frangé de lagunes blanches. Sous le ciel, de cet inimitable bleu que l'on trouve partout en Perse, le dôme d'or du sanctuaire, entouré de quatre minarets revêtus de faïences polychromes, étincelle comme un joyau barbare.

Un vieux pont bossu aux pierres usées et lisses enjambe un mince cours d'eau qui s'étale paresseusement dans des bancs de sable et longe les murs de la ville. Toute l'activité s'est concentrée autour de la mosquée sainte. Les petites ruelles avoisinantes, au lacis serré, sont emplies d'une foule bavarde et remuante où dominent les turbans noirs des membres du clergé. Assis sur les dalles d'un antique cimetière, des étudiants en théologie, drapés dans de longs manteaux bruns, écoutent attentivement les enseignements d'un vieux mollah, cependant que d'autres égrènent avec lenteur leurs « tesbis » en méditant à l'écart.

Quelques jardins d'amandiers et de pistachiers donnent à Kum un peu de fraîcheur. Les canaux d'irrigation qui les traversent sont bordés de minces peupliers dont l'étonnant feuillage rivalise, en automne, avec l'or de la coupole du sanctuaire.

Mais c'est surtout le soir qu'il faut arriver à Kum, par la route sinueuse et désertique d'Araq. On reçoit alors la vue de la cité comme un coup. Murs, terrasses et coupoles ont pris une teinte presque uniformément violette et se découpent avec précision sur un ciel extraordinaire, jaune et rose, qui paraît mêler sa couleur à celle du désert, loin vers l'Est. Seuls, le dôme de la mosquée et les quatre minarets qui l'encadrent reçoivent encore la lumière du soleil couchant et jettent un dernier feu avant de se perdre dans la nuit commençante.



Le pèlerinage de Meched est le plus important de toute la Perse. Avant que l'Imâm Reza, huitième successeur d'Ali, y fût enterré en 818, Meched n'était qu'une médiocre bourgade écrasée par la proximité de la ville de Tous. Après la destruction de cette dernière cité par Miran Schah en 1389, Meched devint la première ville du Khorassan. Le sanctuaire de l'Imâm, construit entre le XV[e] et le XIX[e] siècle et à l'embellissement duquel contribuèrent les souverains Safavides et Sharokh, fils de Timour, commença alors à attirer un grand nombre de pèlerins venus de tous les pays d'Asie Centrale et du Moyen Orient. Malgré sa qualité de sunnite, Haroun al Raschid, le potentat des Mille et Une Nuits, y est également enseveli. Mais sa tombe n'est pas visible, elle est placée sous le mausolée de l'Imâm.

Quand on pénètre dans la ville par de belles allées d'eucalyptus et de platanes, le sanctuaire apparaît dans un cadre de verdure, semblable à une miniature sur la page de garde d'un Coran. Comme à Kum, la grande mosquée est recouverte d'un dôme d'or, mais tout à l'entour foisonnent d'autres coupoles, bleues celles-là, et des minarets aux faïences roses et vertes où se posent des vols de pigeons.

Le sanctuaire occupe le centre de la cité; les ruelles et bazars encombrés s'ouvrent sur une vaste place inondée de soleil, bordée de boutiques colorées où toute une foule se presse et s'agite. Les passants s'inclinent avec dévotion du plus loin qu'ils aperçoivent la coupole sainte. On sent que Meched est vraiment un centre de pèlerinage chiite très important et où la ferveur amène des croyants de toute race. On s'en aperçoit d'ailleurs en parcourant le pittoresque

fourmillement du « Payn Khiaban », la « Longue Avenue ».

Cette voie qui s'étend sur deux bons kilomètres à partir de l'enceinte du sanctuaire s'ouvre par une porte monumentale décorée de belles faïences et finit par s'égarer dans des terrains vagues traversés par des caravanes de chameaux. L'avenue est large, dallée, et en son centre coule un ruisseau dans un lit de maçonnerie profondément creusé. Ce ruisseau provient des fontaines de la mosquée qui servent aux ablutions rituelles des pèlerins. Aussi l'eau, quoique noirâtre et peu engageante, est-elle sacrée. Des centaines de personnes, hommes, femmes et enfants, la boivent, s'y lavent, y font tremper du linge, des fruits et des légumes. Mais le Payn Khiaban est plein de couleur et mouvement. Quelques vieux mûriers tordus placent çà et là une note de verdure. Les échoppes flamboient de tout l'éclat des étoffes fraîchement teintes, de l'amoncellement des fruits, des cuirs et des cuivres. Chameaux, moutons bêlants, ânes en procession galopante, mulets chargés de sacs d'orge et de blé, carrioles archaïques se frôlent et se heurtent. La foule s'écoule lentement et des groupes s'attardent aux étalages en s'interpellant dans toutes les langues de l'Asie Centrale.

Turkmènes en bonnets de fourrure, Ouzbeks et Kirghizes tenant le fouet à manche court, Mongols à la courte barbe, cavaliers des steppes de la Mer d'Aral, femmes voilées de bleu et de violet portant de hautes ceintures d'argent, Afghans, Pathans, Baloutches sauvages en manteaux de fourrure, Sikhs en vêtements blancs, Arméniens, Arabes du Golfe Persique, Kurdes à moustaches, armés jusqu'aux dents. Toute cette cohue bariolée monte et descend sans cesse, crie, s'injurie, vocifère, formant un kaléidoscope de couleurs et de sons. Ces gens sont tous venus souvent de bien loin pour apporter au tombeau du saint Imâm leur ferveur et leurs prières,

Il faut, pour accéder au sanctuaire, traverser des cours ensoleillées aux larges dalles et entourées d'une série de petites logettes où, sur des bancs de pierre, les docteurs et les théologiens donnent leurs cours. Les élèves au visage tendu écoutent respectueusement les enseignements canoniques.

A l'entrée de la mosquée, des gardiens font déchausser les fidèles et assurent la surveillance, la répartition et la restitution aux légitimes propriétaires des babouches, sandales et chaussures de tout ordre.

Plusieurs belles salles se succèdent; toutes sont décorées de boiseries précieuses, très anciennes, rehaussées de filets d'or et de peintures dans de petits cartouches. Sur le sol, d'innombrables et très beaux tapis de Khorassan et de Boukhara. Les portes ont des montants et des seuils faits de ce marbre vert et blanc particulier à la région de Meched. Des guides conduisant des groupes de pèlerins psalmodient à haute voix des sourates du Coran et des invocations. Des dévots baisent le seuil des portes et s'avancent à genoux. D'autres courent en bousculant la foule d'où s'élève une immense rumeur faite de prières, d'appels liturgiques, de chants et d'adjurations.

Voici le chœur du sanctuaire. La salle paraît assez petite, des piliers recouverts de plaques d'argent luisent faiblement dans la pénombre, à peine éclairés par les flambeaux et les cierges. Le tombeau est entouré d'une grille d'argent massif à laquelle une foule exaltée s'agrippe en essayant de toucher du doigt la pierre sacrée. D'aucuns sanglotent à grand bruit et se lamentent sur le malheur des Hosseinites; d'autres, par pénitence, se frappent la tête contre les piliers; d'autres encore essaient d'escalader les grilles et retombent dans la mêlée. Par là-dessus, les mollahs clament les vertus du Saint Imâm, prodiguent les exhortations, les consolations et font circuler les pèlerins. La foule s'écoule lentement par les cours éclatantes de lumière, et se disperse dans le Bazar ombreux, plein de senteurs d'épices, tandis que des vols de pigeons tournent autour de la coupole sacrée, dans un sifflement d'ailes qui fend l'air brûlant de midi.



Comme il est naturel, la commémoration de la triste journée de Kerbela, au cours de laquelle Hossein trouva la mort, est entourée de grandes manifestations religieuses : c'est le temps de « l'Achoura ». Il y a à cette occasion un deuil important qui a lieu les neuvième et dixième jours du mois de Moharram, d'après le calendrier lunaire islamique. La date de l'Achoura est donc variable. Avant le règne de Reza Schah, la coutume voulait que de grandes représentations populaires eussent lieu, un peu comparables à nos « mystères » du moyen âge. Il s'agissait de figurer au mieux la scène du martyre de Hossein et un grand nombre d'acteurs

y participaient. Certains, étendus sur le sol, la tête cachée sous des tas d'herbes ou d'étoffes, représentaient les corps des suppliciés, tandis que d'autres, enterrés jusqu'au cou, donnaient aux spectateurs l'impression de voir des têtes coupées. Comme il arrivait que plusieurs personnes perdissent la vie dans cette aventure, le Schah Reza interdit ces représentations.

Actuellement, pour célébrer l'Achoura, des cérémonies spéciales ont lieu dans les mosquées de Téhéran et de province, au cours desquelles les membres du clergé font le récit de la triste destinée des fils d'Ali devant un auditoire consterné. Il est fréquent que l'orateur soit interrompu par les exclamations de douleur des assistants. En outre, des processions parcourent les rues. Elles sont composées de flagellants, de pleureuses, de porteurs de bannières noires et vertes, éclairés pendant la nuit par des torches. Ces processions se déroulent avec lenteur et solennité au son funèbre de quelques gros tambours. Des théories d'hommes, nus jusqu'à la ceinture, se martèlent la poitrine en scandant les gémissements de « Ya Hossein », « Ya Ali ». D'autres, armés de sabres et de poignards, se frappent le front et le crâne jusqu'à dégoutter de sang.

Dans l'ensemble, la célébration de l'Achoura a repris avec beaucoup de ferveur et même une recrudescence manifeste d'exaltation.

LES ISMAELIENS

Se détachant du chiisme, deux sectes ont eu elles aussi leur heure de célébrité et comptent encore en Perse et même dans le monde des adeptes fervents. Il s'agit des Ismaéliens et des Babis.

Le sixième Imâm, Djaafar Sadegh, avait un fils nommé Ismael. C'est lui qui était destiné à fonder la secte qui devait par la suite porter son nom. Avide de se ménager une grande puissance temporelle, il se tourna vers l'Occident et prit pied en Afrique du Nord, au Soudan et en Egypte. En l'an 900, les Ismaéliens fondèrent Le Caire, puis, sous la conduite d'un de leurs chefs, l'Imâm Zaher, s'emparèrent de la Syrie et de la Palestine. Ces conquêtes marquent l'apogée de la puissance ismaélienne qui va décliner à partir de cette époque. Vers le XIIe siècle, la guerre éclata entre deux prétendants rivaux : Nazer et Mostaali. Ce dernier fut éli-

miné, mais Nazer, à sa mort, laissait seulement un fils âgé de huit ans, connu sous le nom de Imâm Hadi. Comme il était trop jeune, il fut confié à la garde d'un parent, descendant lui-même d'Ismael, Hassan Saba, qui devint en fait le chef véritable des Ismaéliens.

Hassan Saba avait le sens de l'organisation. Il soumit ses sujets à une rigoureuse discipline et paraissait user d'une puissance mystérieuse tant il était parvenu à obtenir une obéissance aveugle. Il construisit entre Kazvin et l'Azerbeidjan la citadelle de l'Alamout où sa garde personnelle, composée de 365 hommes, avait à sa disposition des palais, des jardins et des femmes. Il avait habitué ses séides à user du haschich et, à la suite de cette intoxication permanente, les avait réduits à l'état d'instruments entre ses mains, acceptant les missions les plus dangereuses et courant à la mort sans faiblir. C'est à ces fidèles que fut appliqué le nom de « haschachin », d'où nous est venu, comme on sait, le vocable d' « assassin ». Hassan Saba prit part à la lutte contre les Croisés francs et est entré dans la légende sous le nom de « Vieux de la Montagne ». Dans tout le Proche Orient, Hassan Saba avait créé d'autres forteresses. L'une d'elles se trouve encore en Syrie : c'est le château de Massiaf.

Le Vieux de la Montagne ne recula devant aucun moyen pour consolider son autorité, c'est ainsi qu'afin de briser la dynastie Seldjoukide, il fit assassiner son chef Malek Schah et le Premier Ministre Khadja Nezam Ol Molk. Lorsque les Mongols, conduits par Gengis Khan, envahirent la Perse, les Ismaéliens furent submergés par ce flot irrésistible. Le fils de Gengis Khan, Hulagu, prit d'assaut l'Alamout et tous les habitants furent passés au fil de l'épée, y compris l'Imâm Rokneddine, alors chef de la secte. Seul Chamseddine, fils mineur de cet Imâm, s'échappa et continua la lignée des Ismaéliens qui finirent par se rassembler dans l'Elbourz et aux environs de Kirman. Un peu plus tard ils se mêlèrent aux Iraniens et des chefs ismaéliens obtinrent des postes importants dans le gouvernement. Le quarante-cinquième Imâm eut même une grande influence sur Fattali Schah dont il épousa la fille.

A partir de ce moment, les Ismaéliens choisirent Mahalat pour résidence. Mahalat se trouve près du village de Kahak, aux environs de Sultanabad. C'est là que se trouvent les sépulcres des chefs ismaéliens et l'endroit fut l'objet d'une grande vénération. On y venait en pèlerinage de Kirman, du

Khorassan, des Indes. Quoique ce lieu soit maintenant bien abandonné, la piété des habitants de Kahak entretient des lampes qui brûlent jour et nuit devant les tombeaux. La tradition veut que l'imprudent qui tenterait de violer leur secret serait frappé de mort. Là aussi se trouvent les vestiges de la résidence des chefs ismaéliens. Le parc de Bagh e Takhte est encombré de ronces et les ruines du palais disparaissent peu à peu.

Hassan Ali Schah Mahalati qui représentait la secte au temps de Nassreddine Schah, quitta la Perse à cause de ses divergences de vues avec le souverain et alla s'installer aux Indes. Son fils Ali Schah lui succéda. Ce dernier était le père de l'Agha Khan qui fut proclamé Imâm à l'âge de huit ans et Calife des Ismaéliens.

LES BABIS ET LES BEHAIS

La secte des Babis est de formation assez récente puisqu'elle ne date que de la fin du XIXe siècle. Mais son succès fut tout de suite très grand et elle constitua en son temps un danger redoutable non seulement pour l'Islam chiite mais aussi pour la puissance temporelle du Schahinschah qui dut à la fin employer des moyens extrêmes pour en venir à bout.

L'histoire du Babisme est la suivante :

Un jeune homme de Chiraz, d'assez bonne famille, intelligent et d'esprit curieux, effectua des pèlerinages aux lieux saints chiites, à la Mecque, à Nedjef, à Kerbela. Il étudia avec attention la doctrine islamique et les Evangiles, puis il assura qu'il avait été un jour touché par la grâce et qu'il avait eu la révélation de sa destinée de prophète et d'animateur d'une nouvelle religion. Il s'ouvrit de ses intentions à quelques amis qui le suivirent avec enthousiasme et se proclama « Bab », c'est-à-dire la porte spirituelle par où ses disciples atteindraient à la connaissance. Le Bab rassembla rapidement autour de lui un assez grand nombre d'esprits évolués. Il s'en prenait à l'ignorance et à la passivité du clergé chiite ainsi qu'à l'intransigeance des mœurs musulmanes. Il préconisait notamment l'émancipation de la femme, la suppression du voile et sa participation aux affaires. Il attaquait violemment enfin l'indolence et l'esprit de lucre des fonctionnaires. Cependant il avait l'habileté de proclamer son respect de la forme du gouvernement, ce qui

fit qu'il fut rapidement appuyé par des partisans fanatiques qui portèrent au loin sa renommée. Les mollahs voulurent le confondre et l'invitèrent à une controverse publique. Le Bab les tourna en dérision et leur démontra leur ignorance, à la grande joie du public.

Un des lieutenants du Bab partit pour évangéliser le Khorassan. Il eut du succès, sauf à Meched, et forma une troupe avec laquelle il se mit à parcourir le nord de la Perse et les provinces de la Caspienne. En même temps, une femme, adepte zélée, du nom de Gourret El Ain, « Consolation des Yeux », parcourait l'Azerbeidjan en recrutant des néophytes avec succès. La nouvelle religion s'étendait. Le Bab s'était proclamé le « Point », c'est-à-dire le centre incontestable de la doctrine. L'Islam chiite en tremblait sur ses bases. D'autant plus que les Babis, tout d'abord pacifiques, s'étaient organisés en partisans armés et s'étaient aménagé, dans la région de Kazvin, un ou deux points d'appui très bien défendus.

On convoqua le Bab à Téhéran et après quelques jours d'hésitation, il fut déféré à un concile théologique qui le fit emprisonner. En même temps, on envoya contre les Babis un contingent de troupes chargées de les disperser. Les soldats du Schahin Schah essuyèrent coup sur coup deux graves défaites. Le Bab fut condamné à mort.

Afin de démontrer au peuple que le prophète n'était pas invulnérable ainsi qu'il le prétendait, on décida de le fusiller en public sur les murailles de Tabriz. Le jour venu, le Bab fut donc suspendu par des cordes afin que tous pussent le voir et le peloton d'exécution fit feu. Soit par hasard, soit par maladresse, les balles ne firent que couper les cordes qui retenaient le supplicié et le Bab se retrouva sur ses pieds, sain et sauf, au bas de la muraille. La foule crut à un miracle et se mit à s'agiter violemment. Il est incontestable que si, à ce moment, le prophète avait su profiter de cette circonstance inespérée, il eût été suivi fanatiquement par la population et il est impossible de prévoir les conséquences qui en auraient résulté, même pour la dynastie. Mais, peut-être affaibli par sa détention, il hésita, puis essaya de s'enfuir. On lui livra passage et il eût peut-être réussi, sans un officier de la garde qui le poursuivit et le tua à coups de sabre.

En dépit de la mort de leur père spirituel, les Babis résistèrent encore longtemps. Le Schah dut envoyer contre eux une véritable armée pour enlever leurs forteresses. Encore

n'y parvint-on qu'après avoir attiré les chefs babis dans un guet-apens où ils furent tous assassinés. A son tour la ville de Kazvin, fief du babisme, fut enlevée par les troupes royales.

Après une assez dure répression, la secte parut se disperser. Tout au moins n'en entendit-on plus parler jusqu'au jour où trois affiliés, déguisés en jardiniers du Palais, tentèrent d'assassiner le Shah Mozaffar Ed Dine. On fit une enquête et la police s'aperçut alors que les Babis avaient formé de très nombreuses cellules secrètes dont l'activité n'avait jamais cessé. A la suite de cette alerte, les Babis furent pourchassés avec la dernière rigueur et beaucoup émigrèrent jusqu'en Europe.

Après leur dispersion, la secte parut définitivement anéantie. Mais un certain Beha reprit à son compte la doctrine et la transforma de telle façon qu'elle n'eut bientôt plus aucun point commun avec l'Islam. Beha vécut quelque temps secrètement en Perse où il tint des réunions clandestines. Puis il émigra en Iraq et, de Bagdad, envoya des missionnaires qui répandirent sa doctrine en Moyen Orient, aux Indes, en Europe et jusqu'aux Etats-Unis. Actuellement il existe, à proximité de Chicago, une communauté behai, riche et bien organisée, qui a son temple, ses journaux, ses revues et même ses terrains de sport.

En Perse, les Behai se sont maintenus d'une façon assez discrète quoiqu'ils aient un temple à leur disposition. La secte a maintenant pris la forme d'une sorte d'association fraternelle et recrute des disciples dans les milieux évolués de la société, voire même dans les milieux politiques. Semblables aux « soufis », les Behai s'attachent à mettre leur influence au service des coreligionnaires les plus défavorisés et à ne jamais laisser un « frère » dans le besoin ou l'embarras.

★

Pratiquement, de toutes les religions qui ont tour à tour développé leurs principes en Iran, seul l'Islam chiite est demeuré vivace et puissant. Mais certaines communautés, isolées dans ce désertique plateau qu'est la Perse, ont cependant continué à observer soigneusement des traditions d'ori-

gine peut-être millénaire et dont le sens même a parfois été oublié.

Dans la chaîne de l'Elbourz, au nord de Téhéran, quelques tribus et villages de religion musulmane célèbrent encore des fêtes du Feu et des rites solaires avec des chants en langue pehlevi que les récitants ne comprennent plus mais qu'ils continuent à se transmettre de génération en génération. Une de ces fêtes, avec des illuminations caractéristiques, a lieu cinquante jours avant le 21 mars (Jour de l'An iranien), c'est-à-dire à peu près à la date de notre Chandeleur.

La persistance avec laquelle certains de ces cultes se sont maintenus en Perse est une des particularités du pays. Le modernisme peut se développer, rien n'effacera cette constante présence du passé.

QUARTZ

par LOUIS GUILLAUME

à Jean Rousselot
qui a rapporté ce caillou
de Pompéi.

... « un caillou blanc sur lequel est inscrit un nom nouveau que personne ne connaît, si ce n'est celui qui le reçoit... »
(Apocalypse, II-17.)

I

Un caillou blanc brille au fond de la nuit
un pas s'approche et se pose sur lui

Du fond des temps calme surgit la ville
Dans ses voiles de fumerolles
une femme aux yeux de lavande
est descendue de la montagne

Pied nu de paysanne aussi ferme qu'un marbre
fragile ainsi qu'un matin de Paros
à ces trottoirs de lave refroidie
tu viens restituer la tiédeur

Les barques ploient leurs ailes dans la baie
un nuage s'étire au-dessus du cratère
les pins les ifs pleins du cri des cigales
et les lauriers fusent de terre

Le pouls des fontaines publiques
s'émeut et les fenêtres bâillent

les fruits posent leur arc-en-ciel sur les étals
le vent la vie balaient toutes les cendres

Un souvenir a traversé les ruines
une blessure a laissé son sillage
entre les murs un parfum flotte
un regard dort dans les foyers obscurs

Tout n'est plus que logis de silence
rues pour les morts autels privés d'encens
mais la visiteuse a doté
d'un caillot de sang chaque pierre

Un caillou blanc brille au fond de la nuit
le pas qui s'est posé sur lui s'éloigne

II

Sur la table d'un laraire
le lézard et la couleuvre
combattent pour le soleil

Où montait la flamme pure
leurs corps de souple métal
inscrivent des lettres vives

Qui lira cette écriture
d'écaille et de sang glacé
sur la page de midi

Dans un éclair de chaleur
de la dalle sans mémoire
disparaissent les lutteurs

La maison reste béante
aux prières des étoiles
à l'orage de l'oubli

III

Esclave qui filais le soir
près de ta maîtresse endormie
corps printaniers moulés de songes
surpris par un torrent mortel

Vous hantez ces nids en plein ciel
de vos amours de votre peine
vous continuez votre rêve
ou votre labeur ancillaire

Les nuits passent les mois les siècles
et le même errant vient toujours
chercher dans l'office ou l'alcôve
l'arome de vos chevelures

Il a suffi de son désir
pour que les colonnes brisées
poussent blanches sur les scories
et que la servante se lève

Il a suffi qu'il saluât
Isis une nouvelle fois
pour que la maîtresse s'éveille
et sourie aux flammes du jour

Si dans un puits tombe un pétale
le monde n'est plus qu'un désert
qu'un seul épi crève l'hiver
et renaissent les capitales

IV

Qu'un caillou dépasse
le ru se déchire
devient palme de courants

éventail de fraîcheur
delta loin de la mer

Qu'un caillou dépasse
l'orteil s'écorche
le sang afflue à l'entraille
la chair se marie au sol
tout l'univers est ce point rouge

Qu'un caillou dépasse
l'heure chavire
le ciment croule
les tombes frémissent
le gave remonte à la source

Qu'un caillou dépasse
et la silhouette aimée
vient à ta rencontre
ô dure lumière
jeune comme un cristal

V

Brusquement le rocher coule
jusqu'au fond de la vallée
brusquement le nid s'envole
l'arbre se met à chanter

Toutes les pierres captives
bourgeonnent en fendant l'air
les fleuves quittent leurs lits
et fécondent les carrières

Brusquement je ne vois plus
au bout de la route claire
la grille du cimetière
mais une ronde éternelle

mais le sourd cheminement
des cités ensevelies

Brusquement tout cède aux pleurs
qui n'ont pas voulu jaillir
comme un fruit tombe la vie
sous les pieds du voyageur

Il se baisse pour le prendre
il l'écrase sur sa bouche
toujours plus près de la mort
il sombre dans son passé

Brusquement la glace fond
l'homme découvre soudain
que soleils soucis pensées
sont des fleurs de son destin

LE MEUNIER DE VOLE

par PHILIP O'CRÉAC'H

A R. Carlier en souvenir amical.

Au milieu du siècle dernier, le moulin de Vole, dépendant de la Seigneurie de Lavillatte sur la Paroisse de Guéret, appartenait à un meunier nommé Narcisse qui portait des moustaches blondes à la housarde, une blouse blanche, un chapeau gris à larges bords toujours poudré de farine et des sabots vernis, sculptés à fleurs.

Il n'y avait trop rien à dire de lui sinon qu'il passait pour bon homme et qu'il était pieux. Il eût mieux aimé manquer de vin que non pas la messe, moulait gratis le blé des petites sœurs gardes-malades et ne rencontrait jamais M. le Curé sans lui plaquer dans le creux de la main un écu de cinq livres. Aussi le Ciel le récompensa-t-il de tout cela : c'est ainsi, par exemple, qu'ayant épousé une jeune fille de Saint-Vaury possédant du bien et de belles formes, elle se révéla après quelques mois de mariage comme la mieux réussie chipie de toute la province, laquelle cependant n'en chômait guère. Dix-huit mois environ qu'il l'eut conduite à l'autel elle mit au monde un gros garçon et l'on pensa que cet événement lui purgerait la bile : tout au contraire elle continua, menant le sabbat au moulin et le pauvre Narcisse suppliait Dieu qu'Il voulût bien corriger cette femme. Tant fit-il de prières qu'un dimanche matin on la trouva suivant le fil de l'eau dans la Creuse et toute disposée à gagner l'Océan, quoiqu'elle fût des plus mortes. On la

repêcha à la gaffe et le meunier rentra des vêpres pour apprendre la nouvelle. Ayant prié un bon coup, versé quelques larmes, il réfléchit qu'après tout sa défunte était au Purgatoire d'où, en dû temps, elle irait au Paradis. Cette pensée le réconforta un tantinet, si bien qu'il prit sur lui et servit à boire à l'assistance. Sa force d'âme fut tenue pour une marque de sainteté, M. le Curé en son prône la louangea et c'est à peine si le Procureur du Roi reçut deux, trois cents épîtres anonymes qui toutes accusaient Narcisse d'avoir un peu poussé sa femme dans le courant. Le magistrat, Marchois lui-même, connaissait ses compatriotes et savait que le plus clair de leurs songes consiste à rêver malemort pour l'ensemble de leurs amis et de leur parentèle : aussi emporta-t-il les lettres chez soi et ne prit même point le souci d'ordonner une enquête. S'il en parla, ce fut au Curé avec qui — parfois — il partageait la table : le prêtre ne fit que secouer les épaules. A l'heure où la meunière tombait à l'eau, son époux était à l'église et, comme à l'habitude, il y édifiait les fidèles.



A quelque temps de là, Narcisse visita ses beaux-parents afin de régler les questions d'héritage, ce qui, chez nous, ne va jamais sans disputes. Le beau-père avait toujours remis à verser la dot, la belle-mère pleurait son deuil et l'on fut obligé de quérir le tabellion de Saint-Vaury, fort honnête homme qui s'appelait Maître Polier : il ne put moins faire que de donner entièrement raison à Narcisse, d'autant que tous deux se connaissaient bien pour être ensemble membres de la Confrérie de Saint-Martial. Le beau-père se fâcha, maudit son gendre, mit le notaire dehors et l'on se demanda dans le canton ce qui s'ensuivrait. Les uns tenaient pour un procès que gagnerait le meunier tant son affaire était claire, d'autres assuraient qu'il se résignerait et offrirait ses peines au Bon Dieu. Ce furent ces derniers qui dirent vrai. Narcisse fréquenta de plus en plus l'église et personne ne s'étonna lorsque,

trois ou quatre mois passés, on découvrit morts le beau-père et la belle-mère. Celle-ci, cuisant la soupe, s'était-elle trompée, ayant la vue basse et, par économie, ne voulant point s'acheter de besicles? Toujours est-il que, confondant la mort-aux-rats avec le sel de cuisine pour assaisonner le pot, non seulement elle et son mari mais encore la servante et les trois valets furent enterrés deux jours après.

Là aussi, le meunier fut très bien : oubliant ce qui avait pu le monter contre ses beaux-parents, il fit les frais d'un service splendide où ne manquèrent ni prêtres ni chantres, commanda une dalle de granit avec une croix de fer forgé, et l'on parle encore à la veillée du repas de funérailles qui suivit les obsèques : l'habitude s'en perd maintenant et c'est regrettable, car, peu à peu, les langues se déliaient, on causait avec l'un avec l'autre et l'on y récoltait toujours quelque bonne histoire. Les gens qui avaient parcouru des six, sept lieues pour honorer les morts ainsi que les vivants ne se sentaient plus d'aise de ne point être sous terre et si l'on ne chantait pas lorsque venaient les desserts, je me suis laissé dire que, pourtant, plus d'une noce s'y nouait pour ne pas être moins réussie que d'autres.



Sa défunte étant fille unique, Narcisse hérita de tout le bien en tutelle de son fils, lequel, à l'époque, n'avait guère que douze mois et préférait sucer son pouce que de compter avec son père : ce dernier ne manqua pas d'offrir à M. le Curé une belle chasuble brochée d'or, accompagnée d'un sac plein de louis. Il y en avait, à vue de nez, pour plus de mille écus.

On pensait que le meunier se remarierait. Les pucelles du coin se sentirent prises d'un regain de piété vraiment merveilleux : les chemins grouillaient le dimanche de jouvencelles se rendant à la messe, et quant à l'assistance aux vêpres, c'est bien simple, toutes y restaient. Narcisse

pouvait passer pour bel homme : sa conduite lui valait l'estime de tous et ceux qui se moquaient des bonnes façons songeaient que, l'un dans l'autre, héritage et moulin devaient faire dans les cinquante mille livres : sans compter le quibus qui ne paraissait point mais, bonnes gens, n'ayez crainte les yeux sont ouverts dans la Marche et l'on ne se trompait guère, disant que ça allait assez loin : qui sait? Trois, quatre mille écus.



Les marieuses en furent pour leurs frais, les pucelles itou. Oh! il y eut des parents et parmi les plus cossus qui tâtèrent ou firent tâter le meunier. A chaque fois il répondit que, mon Dieu! il n'avait rien à dire contre les épousailles, à preuve qu'il venait d'en essayer. Plus tard, remis de son chagrin avec l'aide du Ciel, sans doute lui faudrait-il songer à reprendre femme : pour le moment, c'était encore trop tôt et puis il ne voulait pas bailler marâtre à son enfant : fille jeune a souvent tête folle, chacun sait cela. Narcisse pensait à mettre près de son fils quelque personne d'âge qui l'élèverait en conscience, le préparant à entrer par la suite au Petit Séminaire. Ce n'était pas afin de forcer la main à son rejeton et le froquer sans confession : lorsqu'il aurait grandi, au garçon de décider. S'il se sentait la vocation, ce serait tant mieux pour lui et beaucoup d'honneur pour Narcisse. Au reste, ce dernier suivrait en tout les conseils de M. le Curé, lequel (depuis du temps) cherchait parmi ses ouailles une pieuse veuve qui pût venir au moulin.

De prétendre que ces propos ne déçurent point certains, ce serait bien s'avancer; mais il fallut se résigner, d'autant qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement.



C'est la mère Grandeut qui, finalement, fut élue : elle était femme de cinquante ans sonnés, son mari ne lui

avait laissé que des dettes, plus une petiote, Mimi, allant sur ses quinze ans : les deux ne mangeaient point souvent à leur faim. Les Guérétois les connaissaient bien : la mère lavait le linge du clergé, la fille, les sœurs lui faisaient acheter leur marché et l'hébergeaient même l'hiver où il restait de la place au couvent, nombre d'entre elles soignant les catarrheux et découchant en ville. Ce serait une bonne action, tout le monde l'assurait, que de leur trouver une place stable. Narcisse s'habitua vite à la chambre faite et à la nappe mise lorsqu'il rentrait de ses courses à travers la campagne : le petit servait de poupée à l'adolescente, et de jouer ainsi avec une jeunesse (il était si enfant encore, cela n'avait point d'inconvénients), de courir après elle dès qu'il sut marcher, de ne la point quitter d'une semelle, il en prit tellement l'habitude que, dès qu'elle s'éloignait un peu, il pleurait et la réclamait.

Les mauvaises langues, au début, déparlèrent : les punaises de sacristie tinrent concile et déléguèrent l'une d'elles auprès de M. le Curé. Narcisse n'était point si vieux, n'ayant guère plus de la quarantaine, il ne s'agissait de médire, on rendait hommage à la vertu du meunier, toutefois ne paraissait-il pas imprudent de mettre une fillette sous son toit, même la mère étant là? Vous voyez tout ce que la bigote put raconter. Le prêtre prit la chose très mal : lui, si courtois d'accoutumée, répondit sec : il n'y avait eu jusques à ce jour, précisa-t-il, que les corneilles pour avoir osé lui casser les oreilles; lui, curé, comptait bien que d'autres ne s'y risqueraient si elles voulaient l'en croire ou qu'il serait homme à leur montrer la porte. Pour conclure, leva le séant de sur sa chaise, mit sa barrette en tête, fit « S'il vous plaît, Mademoiselle » et se dirigea vers l'huis de son bureau. Toute déconfite, sa visiteuse partit, serrant de minces lèvres et malmenant son parapluie.



Environ l'été de la Saint-Martin, trois ans plus tard, le meunier se rendant en ville rencontra sur le chemin le

facteur qui l'aborda : c'était un enfant du pays qui avait servi aux Chasseurs d'Afrique, bataillé en Algérie; et le Gouvernement le renvoyant à Guéret, congé fait (rappelez-vous que l'on restait sept ans soldat à l'époque), lui mit dans son certificat que ce serait pour être dans les postes. On l'appelait le Chas d'Aff ou encore l'Algérien. Il portait la barbiche et les moustaches cirées comme M. le Duc d'Aumale, se coiffait volontiers d'une chéchia même pour faire la tournée et le Receveur ne l'en reprenait point, car il aimait les braves. Donc le facteur vint trouver Narcisse, après l'avoir salué à la militaire, lui serra la main et dit :

— Monsieur Narcisse, je voudrais vous parler si vous avez du temps à me donner.

— Le temps n'est point ce qui me défaut, l'Algérien, et si tu as besoin d'une autre denrée, conseil ou aide, je te connais, tu me connais, nous sommes amis quoique je sois presque d'âge pour être ton père : vas-y donc, je t'écoute. S'agit-il d'argent? N'aie point de peur. Sur ta parole, je te prêterai si gros qu'il te plaira.

— Non, meunier, de l'argent (sans en avoir trop) je n'en manque pas : le Roi paye peu mais il paye, chaque mois qui vient. J'ai vingt-huit ans, je vis avec ma bonne femme de mère qui tient mon ménage : elle s'est mise en tête de me marier et me presse, car il lui tarde de me voir des enfants et, ma foi! je ne suis pas contre. Qu'en pensez-vous?

— Mon Dieu! le mariage dépend de la femme : si elle est brave, épouse-la tout de suite; sinon, reste garçon. Pour se marier, faut être deux, l'Algérien, et pour que je te réponde juste, faut me dire à qui tu penses : son nom, a-t-elle du bien, des parents, frères ou sœurs? Tout cela compte.

— Ma foi! Monsieur Narcisse, du bien elle n'a, je crois, que ce qu'elle porte sur elle, encore lui est-ce donné : de ses parents ne reste que sa mère : en un mot, c'est la Grandeute qui vit chez vous.

— La Grandeute? (Narcisse se prit de rire). Tu n'y penses pas! A dix-huit ans, Mimi joue avec mon petiot tout comme si elle avait son âge. Ça ferait une jolie femme

pour tenir ton ménage! Je ne dis point cela afin de lui nuire, pauvre enfant! Je l'aime comme un père. Plus gentille, plus affectueuse, plus propre, plus soigneuse on ne saurait trouver. De ce qu'elle n'a le sou, il n'y a pas à s'inquiéter : ce n'est pas un secret que, peu ou prou, je lui ferai une dot; mais attends. A peine sait-elle ce qu'est la vie : se marier, certes elle n'y songe mie.

— Là je ne dis point comme vous, meunier, quoique vous la connaissiez plus que moi : je ne me suis pas embarqué dans cette histoire sans lui avoir demandé permission.

— Permission? Tu m'étonnes, facteur, où pourriez-vous vous rencontrer? Jamais Mimi ne sort que ce ne soit avec sa mère ou bien moi.

— Et le soir, lorsque je reviens de tournée, mon Narcisse, ne m'arrive-t-il point de la croiser, courant après votre gars? La châtaigneraie n'est pas si loin que la fille ne s'y promène et depuis trois mois que la saison s'y prête, nous nous fréquentons.

— Ah! l'Algérien, ce n'est guère trop bien de toi, me tromper ainsi. J'ai charge d'âme et suis responsable de sa pureté, tant que Mimi reste sous mon toit.

— Halte-là, meunier, ne craignez rien! Je vous jure, foi de soldat, nous n'avons jamais fait de mal : pas même un baiser. Ça je n'aurais point voulu, pensez! Je la respecte trop et vous aussi : pure elle est comme au jour de sa naissance, jarnigué!

— Un autre que toi le dirait, Chas d'Aff, je ne le croirais pas, mais je te sais de parole : pourtant je veux que ces rencontres cessent. L'esprit est prompt et la chair est faible. Il ne faut pas tenter le diable et tel qui vient pour les épousailles s'en retourne séducteur. Encore une fois je ne dis pas cela pour toi, néanmoins je répète : Dieu m'a confié Mimi, j'ai charge d'âme.

Le facteur s'attendait si peu à des difficultés qu'il se trouva sans vert et ne sut que répondre. Cependant, réflexion faite, il voulut forcer chance et reprit :

— C'est bien à vous d'avoir tant de scrupule, meunier, et je ne vous en considère que plus, mais, je dois vous

l'avouer, nous nous aimons bien fort, Mimi et moi, et, besoin commandant, nous attendrons : elle ne veut pas se marier pour vous fâcher; si c'est des délais que vous demandez, dites votre gré : nous vous obéirons.

— Vois-tu, l'Algérien, je suis tout de surprise à t'entendre : marier Mimi, voilà une idée à laquelle il faut que je m'habitue un peu; encore dois-je en discuter avec sa mère qui a son mot à dire dans cette question, tout de même.

— C'est bien d'accord, meunier, et, du reste, la mère Grandeut doit être au courant à c't'heure. Je n'ai pas fait ma démarche sans m'entendre avec la petite. En ce moment où nous sommes, au moulin, toutes deux se font confidence.

Narcisse devint tout rouge et tapa du pied sur la chaussée.

— M'apparaît que tu as conduit toute la chose à ta guise et qu'il ne me reste plus qu'à prononcer « amen ». C'est bon! Puisqu'il en est ainsi, pour ce qui est de moi, l'affaire est dans le sac. Nous vous marierons à Pâques qui viennent.



A compter de ce jour, Narcisse ne se montra plus ce qu'il était auparavant. Chaque soir au souper, le facteur, rentrant de tournée, s'arrêtait au moulin et, dame! fallait bien qu'on lui fît place à table. Le repas terminé, le meunier de rôder quelques instants dans la salle, puis montait prier en sa chambre sans parler trop. La mère Grandeut se tenait au coin de la cheminée, filant sa quenouille et servant de chaperon. Sur les huit heures se dressait, faisait son signe de la croix; tous trois récitaient le *Notre Père*, le *Je vous salue Marie* et le Chas d'Aff, embrassant sa promise, la mère de sa promise, traversait l'étang par la levée : les deux femmes, tant qu'elles l'entendaient marcher, restaient sur le pas de la porte, serrées l'une contre l'autre.



Il gela fort, vers le Nouvel An, si fort que les ruisseaux se prirent de glace : la neige, dans les branches des arbres, formait de gros blocs qui croulaient par terre et rebondissaient sur le sol.

Le moulin fumait de toutes ses cheminées : il pouvait être cinq heures et la nuit tombait vite. Le meunier avait eu affaire en ville et sans doute était retenu mais ne tarderait guère. Quant au facteur, avec les presque dix lieues qu'il devait arpenter, on ne le verrait point avant six heures, six heures et demie peut-être. La mère Grandeut préparait la soupe, Mimi cousait quelque pièce de son trousseau, l'enfant dormait déjà, et par la porte entr'ouverte on apercevait son petit lit drapé d'une grosse couette rouge. Les deux femmes parlaient peu (on n'est point trop bavard chez nous), la chandelle éclairait moins que ne faisait le grand feu de châtaigniers et on n'entendait pas le moindre souffle de vent. Soudain retentit un cri qui laissa Mimi et sa mère toutes tremblantes.

— Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à Narcisse, dit la veuve.

—Allons voir, répondit la fille.

Le temps de prendre la lanterne, d'y mettre la chandelle (ce fut vite fait), elles sortirent dans le noir et, pauvrettes, ne purent rien distinguer. De bruit n'ouïrent que celui du déversoir de l'étang dont jamais le gel ne se rendait maître : il était bien à croire que la plainte de quelque bête, prise au piège ou par le loup, avait traversé la nuit et forcé le silence. Ayant tendu l'oreille, pourtant, il leur parut qu'après la levée se faisait quelque mouvement. Les deux crièrent : « Qui est là? Y a-t-il quelqu'un? » mais nulle réponse; et alors se signèrent, de peur que ce ne fût le mauvais esprit qui eût causé le trouble : rentrant au moulin, se voyant toutes pâles, elles sourirent pour paraître bravettes.

Quart d'heure passé, place reprise devant la cheminée, elles entendirent des pas : croyant que le facteur, enfin!

arrivait, Mimi eut tôt tiré le loquet, pressée d'avoir un homme avec elles deux pour lui conter leur peur et qu'il s'en moquât. Ce qui serait, bien sûr, la bonne façon de les rassurer tout à fait. Hélas! ce ne fut point celui qu'elle espérait mais Narcisse qui entra, et, à le voir, de nouveau les femmes prirent crainte. Oh! ne pleurèrent ni s'exclamèrent, ce n'étaient pas là les usages du moulin. Il y aurait eu motif cependant : le meunier saignait du front et de la bouche, boitait bas, s'appuyant à chaque pas sur son bâton ferré. Il peina pour s'asseoir dans son fauteuil et demanda, lui qui buvait peu, un grand verre d'eau-de-vie. Il paraissait tant las que la mère Grandeut osa lever la voix et finalement Narcisse accepta son bras pour monter l'escalier. En haut, il eut quasi une perte de conscience : bien heureux qu'à son côté fût la veuve, qui le coucha après lui avoir lavé le visage et pansé les plaies. Sa pauvre jambe, la femme se désolait de ne savoir la soulager et comment faire venir à cette heure le médecin. Certes l'Algérien irait le prévenir tout de suite, sans s'arrêter pour souper, mais si le praticien refusait de se déranger? Narcisse se mit à la réconforter : n'étions-nous pas en la main de Dieu et pourquoi douter de Sa protection? N'était-ce point vrai miracle déjà ne pas s'être tué comme cela aurait dû lui advenir, tombant. Cette pierre, détachée sous son pied et qui l'avait entraîné jusques au bas du sentier, dix mètres plus loin elle l'eût fait choir dans l'étang et, en sueur comme il se trouvait après avoir bu plus qu'à son habitude, il mourait de congestion, Sainte Vierge! Non, non, le Bon Dieu, l'ayant conduit à son lit, ne l'y laisserait pas mourir faute de soins. On remettrait un mot d'écrit au facteur : le médecin serait au chevet avant l'aube.

Il ne restait qu'à patienter.

Mais l'attente fut plus longue que la nuit d'hiver, plus que le jour qui vint, car onques plus la porte du moulin de Vole ne devait s'ouvrir sous la poussée du Chas d'Aff. Pâques s'en alla qui ne vit point les noces de Mimi, le soleil de juillet mûrit les moissons, les charrettes pleines de foin gagnèrent les granges, les neiges reparurent et le

souvenir du postier s'effaça lentement. Que voulez-vous, les gens ne peuvent point pleurer toute leur vie, n'en ont qu'une. La jambe de Narcisse, restée plus courte que sa commère, redevint solide si boiteuse, l'enfançon passa petit gars. Mimi allait sur ses vingt-trois ans, sa mère lui cherchant un autre promis. Faute qu'il fût trouvé (cela ne pressait guère, où serait-elle mieux qu'entre les murs familiers?), la jeune fille accompagnait maintenant le meunier dans ses courses, allait avec lui à l'église et souvent, assise sur les sacs portés par un baudet, elle livrait la farine alentour. Au début, on l'avait par plaisanterie appelée la meunière: les gens sensés commençaient à se demander si Narcisse ne finirait point par le mariage. M. le Curé hochait la tête et souriait lorsqu'il entendait parler ainsi.



L'année que le Prince-Président fit son Coup d'Etat, il y eut des troubles dans la Marche: la Garde Nationale fut convoquée, Narcisse y était officier et donna la chasse aux partageux, ne craignant pas plus de porter que de recevoir les coups. Le Préfet mentionna sa belle conduite au Gouvernement qui pour la Saint-Napoléon décerna au meunier l'Etoile des Braves. En ce temps, dans notre pays, n'étaient point nombreux à l'avoir, mais tous reconnurent que le Ministre avait bien agi. Comme le déclara le Curé : « L'Empereur l'avait créé pour les meilleurs. Se vanter d'être meilleur que Narcisse, qui l'oserait? » Ce dernier alla chez l'encadreur, sitôt qu'il eut sa décoration, pour qu'elle fût placée sous verre, et ensuite la déposa dans la Chapelle de Saint Martial en hommage pieux. C'était modestie chrétienne, mais la mère Grandeut ne l'entendit pas ainsi et de sa main cousit au veston du meunier le ruban rouge : fallut que la veuve se fâchât tout de bon pour qu'il y restât. A peu près ce temps Mimi changea d'humeur, cessa de jouer avec le petit et se prit à pleurer sans rien dire. Sa mère en fut inquiète, Narcisse

plaisanta : c'était de son âge à cette petite, le sang parlait, s'agissait de la marier vite.

Ce devait pourtant être plus grave qu'il ne l'assurait : en effet, un beau matin, on la trouva noyée dans l'étang. la première fois depuis des semaines avait accepté d'accompagner le meunier pour un bout de promenade, après le souper. La mère était allée se coucher sans les attendre. Le bonhomme, qui fatiguait un peu maintenant, ayant quitté la jeune fille pour gagner le lit, elle resta sur la levée afin de goûter un peu à la fraîcheur de la nuit.

Les langues marchèrent lorsqu'on apprit, par la bonne du médecin, que Mimi était enceinte. On se demanda de qui à voix basse et discrètement : ne s'agissait pas d'ajouter au chagrin des habitants du moulin. Les curieux eurent beau chercher, les parlotes se multiplier, tout fut vain : Mimi étant fille à ne fréquenter personne; fallait-il donc penser qu'un soir de batteuse, sur le bord du chemin, quelque mauvais garçon avait abusé d'elle?

Le dimanche, à la messe, on s'écartait pour laisser Narcisse, les cheveux tout blancs, gagner le banc d'œuvre. Son fils lui donnait la main et c'était bien consolant de les voir, tous deux agenouillés, suivant la messe aux pages d'un gros livre qui avait appartenu à la pauvre morte. La renommée du saint homme s'étendait : on venait de loin pour lui demander conseil et le clergé du canton tout entier lui fit un cas de conscience de se remarier. Son fils atteignant douze ans, il était temps que l'enfant commençât ses classes et son pupitre l'attendait au Séminaire : la mère Grandeut représentait plus charge qu'aide à cette heure, tant la mort de sa fille l'avait touchée. Narcisse ne pouvait rester seul, fallait une femme pour tenir son ménage. Il se soumit humblement au gré de ces messieurs-prêtres : alors ils lui présentèrent une riche veuve, en peine d'un second époux. Noces furent vite conclues et, la mariée ayant maison montée à Guéret, pour y vivre le meunier quitta son moulin. Il prit à sa charge la pension de la mère Grandeut chez les Petites Sœurs : tous les jours que Dieu fit, par la suite, virent Narcisse monter

la Grand'Rue, allant rendre visite à la pauvre femme et lui porter quelques douceurs. On le saluait bien bas, même les messieurs, et point pour son argent qui pourtant, disait-on, devait passer deux cent mille écus. Non, c'était pur respect, et s'il l'eût permis on le nommait au Conseil Général.



L'année que les Prussiens entrèrent en France et que revint la République, Narcisse, trop vieux pour se battre, se prodigua tant qu'il prit froid, un soir, au sortir d'une réunion de la Société de Secours aux Blessés Militaires. Le mal devint si vif que le médecin y perdit son latin et, ma foi! connaissant la piété de son malade, lui dit tout bonnement qu'il serait sage de faire venir un prêtre. De l'avis de tous, c'était du superflu, Narcisse irait tout droit au Paradis : mais le mourant rappela à ses amis que le plus fidèle pèche sept fois par jour : s'agissait d'un long voyage où il ne fallait pas s'embarquer sans biscuit.



M. le Curé, quittant l'agonisant, avait les yeux bien rouges. Son vieil ami voulait faire ses adieux à tous : il demandait de voir une dernière fois le Préfet, les Conseillers municipaux et le clergé : pensez bien, pardine, que tout ce monde fut exact au rendez-vous. A heure dite, la chambre du malade était pleine.

Le saint, soulevé sur ses coudes, s'enfonça dans ses oreillers et se mit à compter sur ses doigts.

— Ma défunte, mon beau-père, ma belle-mère, la servante, les trois valets, le facteur, Mimi, ça fait neuf...

Il fit du regard le tour de l'assistance :

— Le facteur, vous le trouverez dans la fosse à purin où je le jetai il y a vingt-cinq ans. Et moi, Monsieur le

Préfet, Monsieur le Maire, Messieurs du Conseil Municipal, moi Narcisse du moulin de Vole, je vous emmerde tous.

Là-dessus, il ferma les yeux et parut passer.

— C'est la fin, souffla le docteur.

Pourtant, cinq minutes après, le mourant rouvrit les paupières et prononça d'une voix forte :

— J'avais oublié M. le Curé. J'emmerde aussi M. le Curé.

Puis il rendit l'âme.

NOTES ET SOUVENIRS SUR " LA GUERRE DES BOUTONS "

par EUGÈNE CHATOT

Louis Pergaud, on le sait, inaugura sa trop brève carrière de prosateur par de savoureuses histoires de bêtes qui, d'emblée, le placèrent au premier rang des écrivains animaliers français. Son premier recueil, *De Goupil à Margot*, obtint le prix Goncourt de 1910, et fut, pour l'époque, un succès de librairie. Aussi pouvait-on craindre que l'accueil fait par le public à ces petits drames originaux et vivants de la vie animale n'incitât l'auteur à se cantonner dans ce domaine un peu particulier, d'autant que, dès le début, il annonçait comme étant en préparation *Le Roman de Miraut*, chien de chasse, *La Grande équipée de Mitis*, roman d'un matou en mal de la libre nature, et une épopée sylvestre, *Le Journal des douze lunes de la forêt*, dans laquelle il comptait mettre le meilleur de son talent.

Ses amis lui conseillèrent de ne pas rester prisonnier d'un seul genre, si riche fût-il, mais, au contraire, de se renouveler et d'introduire, de plus en plus, dans ses récits des présences humaines.

Lui-même, si l'on en juge d'après des notes retrouvées dans ses papiers et des propos tenus de son vivant, il avait songé accidentellement à romancer des scènes dont il avait été le témoin ou l'acteur, par exemple la vie sans grandeur de l'instituteur de campagne, du bureaucrate parisien ou du paysan franc-comtois et de transposer plus ou moins des souvenirs d'enfance et d'adolescence.

Ce fut, en 1910 ou en 1911, qu'au cours de vacances passées à Landresse, dans la famille de sa femme, lui vint l'idée d'écrire *La Guerre des Boutons.*

Son beau-père, le bon papa Duboz, jovial, spirituel, la mémoire pleine d'expériences vécues et d'anecdotes piquantes,

lui avait raconté les batailles que, au temps de sa lointaine enfance, écoulée à Besançon, se livraient dans les fossés des anciennes fortifications de Vauban les jeunes garnements de deux quartiers de la ville, les Bousbots, de Battant, et les Jeannots, de Rivotte.

Ces récits avaient beaucoup amusé Pergaud, qui n'avait pas oublié la part qu'il avait prise lui-même dans des combats analogues entre les gars de Nans-sous-Sainte-Anne et ceux de Montmabroux et de Sainte-Anne, ou bien entre les bergers de Fuans et d'Orchamps-Vennes et les galopins de Guyans.

Mais, au lieu de placer l'action de son roman dans la capitale de la Séquanie, et de camper de jeunes citadins qu'il connaissait mal, il la transposa dans un cadre rural qui lui était familier.

Dès la rentrée d'octobre, il se mit au travail et ce livre « conçu dans la joie » fut « écrit avec volupté ».

Je me rappelle que chaque fois que j'allais le voir au cours de cette année 1911-1912 il m'en lisait, de ce débit rapide et parfois hésitant que lui ont connu ses intimes, et avec de grands éclats de rire, des épisodes nouvellement mis sur pied. Il me faisait part de sa certitude d'être sur la bonnne voie et de son indifférence à l'égard des « caïmans en mal de morales plus ou moins hypocrites » que pourraient choquer ces pages, qui, à l'époque, ne manquaient pas d'audace.

C'est ce mépris de réactions prévisibles de la part des philistins que Pergaud exprime dans la préface un peu agressive qu'il a placée en tête de son roman. Il existe de cette préface, plusieurs fois remaniée, deux versions antérieures. La première figure dans la biographie de Pergaud, par Charles Léger (1); de la seconde, demeurée inédite, il me paraît intéressant de détacher ce passage caractéristique :

« Le souci de la sincérité serait mon excuse si j'étais assez lâche pour mendier l'indulgence de mes critiques ou de mes lecteurs.

Je dis ceci pour rassurer quelques prudents amis qui m'ont charitablement prévenu que quelques bravi de lettres m'attendaient à ce premier roman comme des brigands au coin d'un bois pour m'exécuter proprement. »

(1) Charles Léger : *Louis Pergaud, sa vie et son œuvre*. Paris, Mercure de France.



On connaît le sujet du roman :

Une haine héréditaire, dont l'origine remonte au Moyen Age a dressé, de génération en génération, les uns contre les autres, les habitants de deux villages voisins, Longeverne et Velrans, puis peu à peu s'est apaisée, à tel point que les conscrits eux-mêmes ont renoncé à se rosser le jour du tirage au sort. Mais les gosses sont, eux, demeurés fidèles à la vieille tradition et se considèrent comme étant les derniers « gardiens de l'honneur » local. Chaque année, durant la « saison d'écolage », ils se livrent de véritables batailles rangées, avec, comme dans toutes les guerres, des alternatives de succès et de revers. De part et d'autre, on s'efforce de faire des prisonniers, à qui l'on inflige un châtiment humiliant : on les fouette, on les rosse, on arrache les boutons de leurs vêtements ; on confisque leurs bretelles, leurs jarretières ou leurs lacets de souliers. On essaie bien, pour y remédier, de se battre un moment tout nu, mais cela présente de si gros inconvénients qu'il faut y renoncer. L'un des belligérants construit une cabane dissimulée dans la forêt, où l'on amasse monnaie de billon, armes, boutons, lacets et bretelles de rechange, et où, certain jour de liesse, on fera bombance. Mais un traître révèle à l'ennemi l'emplacement de cette cabane. On la pille, on dérobe le trésor de guerre. Le coupable, démasqué, est si rigoureusement châtié que sa famille s'émeut et parle de procès et de dommages-intérêts, ce qui a pour cuisante conséquence, grâce à de « fabuleuses raclées », de mettre tout le monde à la raison et d'apporter, au moins provisoirement, une fin aux exploits des jeunes guerriers des deux camps.

Sur ce thème général, sont greffés quelques épisodes, les uns purement imaginaires, les autres légendaires : la mise à sac de la maison du garde champêtre, la profanation de la statue de saint Joseph, la bataille entre deux processions venues simultanément implorer de la vierge de Ranguelle l'une la pluie, l'autre le soleil, une ineffable leçon de système métrique et d'instruction civique aux écoliers de Longeverne, l'histoire authentique de « la Murie », cette vache crevée et abandonnée au bord du Chanet, entre les communes de Landresse et d'Ouvans, à un endroit qui, à l'heure présente, est encore une sorte de *no man's land*.

Je crois que nul ne sait ce qui donna à Pergaud l'idée du traitement infligé aux vaincus et aux prisonniers par l'un et l'autre camp. Les guerriers de Montmabroux et de Nans-sous-Sainte-Anne se contentaient de fesser ceux qui tombaient entre leurs mains, et ceux de Fuans et Guyans se bornaient à se lancer des projectiles, au bâton refendu, à la fronde à ficelle ou à la fronde *à lastique*. Partout il est vrai les hostilités étaient précédées ou accompagnées de vertes injures.



Chaque écrivain a sa manière propre de travailler et de créer. Les uns établissent un plan minutieux et transforment constamment leurs développements. D'autres écrivent d'un seul jet, sans méthode apparente.

Pergaud, lui, avant de prendre la plume, laissait d'ordinaire se faire en lui un long travail de gestation. Puis, lorsque le livre était pratiquement composé dans sa tête, il l'écrivait rapidement, et ses brouillons ne présentent guère que des ratures de détail et de mise au point.

Cependant, il lui arrivait, surtout à la période de tâtonnement, de noter de brèves indications, ou même de tracer de menues ébauches. C'est ainsi que j'ai retrouvé dans ses papiers trois états inédits du début de *La guerre des Boutons*. Ils sont fort différents du texte définitif, et ils sont intéressants, comme le sont tous les documents qui permettent de suivre, à travers les hésitations de l'auteur, les étapes de la réalisation d'une œuvre...

On verra, d'après ces trois versions, que je cite dans leur ordre chronologique, que l'action primitivement située à Landresse même, Village haut (c'est-à-dire La Côte), et Village bas (savoir l'agglomération proprement dite), se déroulera, dès la seconde ébauche, à Landresse et à Salans, lesquels deviendront, dans le livre, Longeverne et Velrans :

I

« Moi, fit le père Br... aux quelques jeunes gens qui l'écoutaient autour de l'absinthe dominicale qu'ils se préparaient à absorber, j'ai été dégoûté des honneurs tout jeune : c'est pour ça que je suis resté simple bouif et que je n'ai pas voulu poursuivre mes études jusqu'au certificat d'études comme les malins du village ou comme le Jean du Gros Bati qui a poussé jusqu'au brevet, ce qui lui a valu une place de maître d'école.

A treize ans, peut-être douze, malin comme un singe, vif comme un lièvre et adroit à lancer des cailloux que j'en cassais des vitres à 50 pas régulièrement : de telles qualités m'avaient fait nommer chef de bande.

Le village était, comme aujourd'hui, partagé en village haut et en village bas et il y avait depuis on ne sait combien de temps ni pourquoi une vieille rivalité entre les galopins des deux fractions. J'étais chef du village haut, mon vieil ami Mélo commandait les morveux du village bas.

Le moindre sujet était prétexte à querelles et à déclarations de guerre suivies de voies de fait, gueules cassées, nez saignants. Tantôt une affaire d'intérêt, une bille chipée ou détenue arbitrairement, une culotte déchirée, une manche arrachée ou une inscription injurieuse. Nous nous sommes battus trois jours parce que les « Village Bas » avaient inscrit sur le tableau noir de l'école pendant une récréation cet écrit blessant au suprême degré : « Les Village Haut sont des peigne c...hoses ! »

Quand nous eûmes suffisamment vengé notre honneur en rossant copieusement nos insulteurs, nous ripostâmes par une inscription non moins comminatoire à la porte de l'église et qui fit scandale le dimanche suivant à l'heure de la messe autant par sa crudité que par la façon magistrale dont elle se détachait en blanc sur le portail de vieux chêne noirci : *Les Village Bas sont* tous *des c...hoses molles.*

II

Il est bien peu de dictons qu'il ne nous ait été donné de vérifier par nous-mêmes et de consolider par un exemple. C'est ainsi, fit le père Br..., auprès duquel j'étais allé passer la veillée ce soir-là, que j'ai été dégoûté des honneurs dès mon plus jeune âge et que rien n'a jamais pu me faire décider à accepter d'être maire du pays, comme ce vieux mal embouché de Mousse, ni même conseiller municipal comme les neuf jean-foutre qui l'entourent.

— Oui, fit-il, répondant à une interrogation muette de mes yeux, à douze ans, malin comme un singe, vif comme un lièvre et adroit à démolir ma vitre régulièrement à trente pas, quel que soit le mode de projection du caillou : à la main, à la fronde, au lance-pierre élastique, j'étais admiré de tous les camarades et une supériorité si incontestée m'avait fait nommer sans concurrent chef de bande du village.

Il faut vous dire que, dans ce temps-là, il y avait une rivalité entre Landresse et Salans qui remontait très loin et dont j'ai su depuis la cause exacte, qui mettait souvent aux prises les galopins des deux villages, — et dont parlaient encore les vieux quand ils avaient un verre dans le nez.

Le moindre prétexte était sujet à querelle et à déclaration de guerre suivies de batailles dans les buissons de la Saute, avec gueules cassées, blouses déchirées, yeux pochés et nez saignants.

Tantôt une affaire d'intérêt : bille chipée ou détenue arbitrairement, une culotte déchirée, une manche arrachée, tantôt un mot vif ou une inscription injurieuse à la mode antique sur le fût d'un gros tilleul ou le portail de l'église déchaînait la bataille.

Alors retentissait le cri de guerre : « A cul les Salans », et tous rappliquaient se ranger sous mon égide, c'est-à-dire derrière ma fronde et l'échauffourée commençait avec des trêves pendant les heures de classe.

Cette fois-là, je crois bien qu'un « Salans » avait traité l'un des nôtres de « ch...ose molle », injure grave qu'il convenait de ne point laisser impunie; c'est pourquoi ripostant du tac au tac, nanti de plusieurs bouts de craie chipés dans la boîte du père Simon le maître d'école et flanqué de quatre garde-corps, je partis un samedi soir et écrivis en immenses lettres sur le portail de chêne de l'église cette inscription comminatoire d'une orthographe fantaisiste, mais qui fit scandale le lendemain à l'heure de la messe par sa crudité héroïque et provocante : *Tou lé Salant son des peigne Qu!*

III

C'était une vieille guerre, une guerre comme on n'en voit plus aujourd'hui. Elle avait au temps jadis mis aux prises pour une querelle et des procès coûteux les deux communes voisines de Longeverne et de Salans, et quelques siècles après, toutes représailles disparues, les vieux des deux pays quand ils se rencontraient aux foires du canton après avoir trop choqué le verre se faisaient encore des reproches non exempts d'amertume.

Pour le moment, elle se poursuivait envers et malgré les hommes entre les gamins des deux villages qui, selon la coutume, dès que les travaux étaient finis et que revenait la saison d'écolage recommençaient aussitôt les hostilités.

Les prétextes à querelle ne manquaient pas. Le vol d'une bille, une voie de fait, si légère qu'elle fût, ou encore une inscription injurieuse selon le mode antique sur le fût du gros tilleul ou le portail de l'église décidait d'une nouvelle échauffourée d'où l'on rentrait souvent avec des yeux pochés, des culottes en lambeaux, des blouses veuves de manches, quand ce n'était pas pis encore.

Or, ce mercredi, surlendemain de la Toussaint et deuxième jour de classe, les deux Fullot du Vernois avaient rencontré en s'en retournant cinq ou six naturels de Salans qui de loin leur avaient crié des bordées d'injures tout en les défiant d'oser les relever.

Les deux Fullot qui n'étaient pas en nombre suffisant n'avaient rien répondu, mais dès le lendemain à l'école ils avaient fait part aux camarades du défi insultant porté par les Salans et demandé des représailles.

Le grand Br.., malin comme un singe, vif comme un lièvre et qui n'avait pas son pareil pour casser un carreau à trente pas, quel que soit le mode de projection du caillou, était en ce moment chef des Longeverne.

Il fit part à ses quarante guerriers de son plan qui fut adopté.

C'est pourquoi ripostant du tac au tac, nanti de plusieurs bouts de craie chipés dans la boîte du père Simon, le maître d'école, il fila le samedi soir après la prière, flanqué de quatre gardes du corps, et de sa plus belle écriture, écrivit en lettres immenses sur le portail de l'église du village ennemi cette inscription comminatoire en orthographe fantaisiste qui fit scandale le lendemain à l'heure de

la messe par sa crudité héroïque et provocante : *Tou lé Salant son dé paigne-Ku!*

L'effet de cette riposte fut instantané et dès l'après-midi du même dimanche, des groupes suspects, défilés derrière les buissons du Communal de la Saute, étaient venus crier aux Longeverne de nouveaux défis.

Le grand Br..., flanqué de toute sa troupe, y riposta par son cri de guerre : A cul les Salans! et les hostilités s'engagèrent de loin, à coups de fronde, prudemment, car les belligérants vêtus de leurs attifiaux du dimanche ne voulaient pas encourir les rigueurs du traitement paternel en les compromettant dans des corps à corps dangereux.

Chacun garda ses positions et les deux camps mutuellement se promirent pour le lendemain une fabuleuse raclée. »

D'autres notes inédites montrent que la cabane qui abritera le trésor de guerre de l'armée de Longeverne et qui sera le théâtre d'un festin mémorable fut d'abord qualifiée de « repaire », puis d' « ambulance », que l'auteur esquissait ainsi :

« Construite avec des vieilles planches en pleine forêt [...] où l'on apporte de l'eau fraîche dans des vieilles boîtes de sardines, vases et cuvettes en argile séchée au soleil, préalablement lavés [...] et où l'on a fait des sièges et des lits de mousse. »

En outre, quelques épisodes prévus ont été omis, par exemple, l'institution à Longeverne « d'infirmières et de cantinières volontaires, et surtout la « création chez les Salans d'une institution identique — mais ils n'ont pas d'ambulance — On prend par ruse une cantinière à qui on enlève également tous ses boutons, et qu'on fesse avec des orties avant de la renvoyer ».

Pergaud a-t-il reculé devant la cruauté et le défaut de galanterie de ce dernier tableau?

★

Louis Pergaud est l'un des rares écrivains dont l'œuvre entière se situe dans un infime coin de terroir, dans cette région de Landresse qu'il avait si souvent parcourue en tous sens au cours de ses randonnées de chasseur ou de ses rêveries de jeune poète. *La Guerre des Boutons* ne fait pas exception à la règle.

Les deux communes existent bien. Chacun, sous le nom de Longeverne, a reconnu Landresse. Par contre, trompés par une apparente homonymie, certains ont cru déceler, dans Velrans,

la petite localité de Vellerot, voisine de Landresse, située sur la route de Vercel à Baume-les-Dames, sur une hauteur dominant le moulin du Vernois, ou bien, comme M. Léon Bocquet, celle de Fallerans, où Louis Pergaud passa quelques années de son adolescence.

Il s'agit bien, cependant, de Salans, — dont le nom officiel est Courtetain et Salans.

Non seulement l'auteur l'a précisé, mais la seule configuration des lieux, telle qu'elle ressort du roman, ne laisserait place à aucun doute. En outre, Pergaud a eu connaissance, par les récits de son beau-père, de l'inimitié qui, durant des siècles, avait existé entre les deux pays et dont on trouve une confirmation inattendue dans cette inscription non équivoque gravée sur l'une des cloches de la paroisse de Landresse, fondue et baptisée, il n'y a pas si longtemps : *Je sonne pour les Landresse et les Ouvans, mais non pour les Salans.*

Les communes de Landresse et de Courtetain-Salans ne sont distantes l'une de l'autre que de 2 km 500 environ et elles possèdent chacune des bois communaux contigus, de quelque 300 et 200 hectares respectivement, qui, prolongés sur le territoire d'Ouvans, forment, tout d'un tenant, une véritable forêt. Au centre du village de Landresse se croisent les routes de Vercel, de Baume, de Pierrefontaine et de Besançon. Un chemin transversal portant le nom pittoresque de *traje des cheminées* rejoint, à la sortie du village, au lieu dit le Gros Buisson, la route de Salans.

Dans son roman, Pergaud a décrit fidèlement les lieux, en leur laissant leurs noms réels, ou si peu déformés : le ruisseau et le moulin du Vernois, le moulin de Salans, le contour des Menelots et « la marnière à Jean-Baptiste », la « pente en remblai du côté de la Saute », les « champs de la fin dessous » (2), le carrefour de la Croix du Jubilé et « la vie à Donzé bordée de haies », le « traje des cheminées », le bois du Teuré, les pâtures de Chasalans, et surtout le bois de la Saute avec son vieux chemin de défruit « rétréci d'année en année par

(2) Parmi les expressions locales dont le sens n'est pas expliqué par un renvoi, il en est qui embarrassent les Franc-Comtois eux-mêmes. Par exemple, *la fin* qui désigne une partie du « finage », c'est-à-dire de l'ensemble des terres cultivables d'un village. Il existe, à Landresse, selon leur emplacement ou leur nature, *la fin dessus, la fin dessous, la fin du blé, la fin des pommes de terre*, etc., ou bien la *levée de grange*, terme par lequel on désigne l'accès des granges, en plan incliné, allant de la route à la porte d'entrée. Les maisons dans la région de Landresse sont d'ordinaire en retrait de la route et la grange se trouve au-dessus du sol, plus haut que les écuries.

les pousses vigoureuses du taillis qui obligent à se courber ou à se baisser pour éviter la gifle sèche d'une ramille défeuillée », ses carrières à ciel ouvert exploitées jadis par Pépiot le bancal, Abel le Rat et Laugu du Moulin, le sous-bois conduisant au « retranchement du Gros-Buisson, c'est-à-dire au Champ de Bataille », duquel Pergaud a donné cette exacte description :

« Le Communal de la Saute, qui s'étend du bois du Teuré au nord-ouest au bois de Velrans au sud-est, est un grand rectangle en remblai long de quinze cents mètres environ et large de huit cents. Les lisières des deux forêts sont les deux petits côtés du rectangle; un mur de pierre doublé d'une haie protégée elle-même par un épais rempart de buissons le borne en bas vers les champs de la *fin;* au-dessus, la limite assez indécise est marquée par des carrières abandonnées, perdues dans une bande de bois non classée, avec des massifs de noisetiers et de coudriers formant un épais taillis que l'on ne coupe jamais. D'ailleurs tout le communal est couvert de buissons, de massifs, de bosquets d'arbres isolés ou groupés qui font de ce terrain un idéal champ de bataille.

Une chemin ferré venant du village de Longeverne gravit lentement en semi-diagonale le rectangle, puis, à cinquante mètres de la lisière du bois de Velrans, fait un contour aigu pour permettre aux voitures chargées d'atteindre sans trop de peine le sommet du « crêtot ».

Un massif avec des chênes, des épines, des prunelliers, des noisetiers, des coudriers emplit la boucle du contour : on l'appelle le Gros Buisson. (3) »

Le communal est aujourd'hui barré de tous côtés, de manière à former un vaste parc où le bétail paît en liberté, alors que du temps où Pergaud habitait Landresse, les bêtes étaient confiées à la surveillance de petits bergers individuels.

Le village lui-même n'est pas moins fidèlement évoqué, avec sa place, où le maître d'école, le père Simon, « fumait sa pipe sous les arcades de la Maison commune, près de la fontaine du milieu », où les cultivateurs vont encore abreuver leurs bêtes, les « cabinets de la maison d'école, le carré en retrait abrité par la maison du père Gugu, le voisin », la statue de saint Joseph, près de l'église, du cimetière et du lavoir municipal, la vieille auberge Fricot, à laquelle s'est aujourd'hui substitué, à la sortie du pays, un hôtel-restaurant plus moderne, les levées de grange et les fumiers à l'abri desquels s'étaient postés Boulot, les Gibus et la Crique, pour faire, à l'aide de lianes tendues d'un bord à l'autre de la route, trébucher, certain jour de représaille, leur ennemi juré, le garde champêtre.

(3) *La Guerre des Boutons.*

C'est à quelques lieues de Landresse, à Notre-Dame-de-Ranguelle, que Pergaud a placé la désopilante bataille des deux processions. Cette minuscule chapelle existe toujours. Elle est située à proximité du village de Vaudrivillers, à gauche de la route de Besançon à Maiche, d'où elle est visible.

Pergaud a utilisé là un souvenir d'enfance de sa femme, qui, toute jeune, avait, sous la conduite du curé et d'une sœur sécularisée, la « vieille Pauline », pris part à un pèlerinage de gosses à cette vierge miraculeuse. On était à la saison des hannetons et on s'y était rendu à travers bois. Par malice, on s'était amusé à mettre « sur la soutane du *noir* » et sur la « caule de la vieille », des « cancoines » dont ceux-ci étaient « tout fleuris ». Elle se rappelait aussi que, dans une ferme proche de la chapelle, on avait mangé du pain bis et bu du lait froid, au milieu d'une gaieté générale. Mais ce qu'elle ignorait alors, et ce que Pergaud, hélas! n'a jamais su, c'est que la fermière, surnommée la Yayette, avait une façon bien à elle d'arroser son plancher. A cet effet, elle avait coutume de se promener de long en large à travers le « poële » et la cuisine, et, les poings sur les hanches, écartant les jambes, d'utiliser son arrosoir naturel.



S'il est facile de situer exactement les lieux où se déroule l'action du roman, il est plus malaisé de déterminer quels ont été les modèles dont s'est inspiré l'auteur.

Dans chacun de ses personnages il entre une part prépondérante de fiction et de création personnelle. Il s'y glisse cependant des détails glanés çà et là, et des souvenirs amassés à différentes époques et en divers endroits. Ce sont parfois des traits de caractère, parfois même de simples propos. Quand Pergaud, par exemple, fait dire à Bédouin : « race de curés, race de brigands », il se souvient de l'exclamation courroucée d'un grand'oncle de sa femme, le capitaine Cassard, vieux brave aux états de service exceptionnels, nullement anticlérical, à qui le curé de Landresse avait fait un jour une menue et innocente incivilité.

De même que, dans *Le Roman de Miraut* ou dans *De Goupil à Margot*, l'animal est le héros du livre, de même, dans *La Guerre des Boutons*, c'est l'enfant, pris en dehors des hypocrisies de la famille et de l'école et évoluant dans le petit

monde qui lui est propre, qui est le personnage principal. Il juge sans indulgence les grandes personnes parmi lesquelles il vit : parents, curé, instituteur, habitants du cru, ce qui nous vaut de brèves et savoureuses silhouettes d'indigènes, que Pergaud a connus : Théodule d'Ouvans, « le républicain qui pleure quand il est saoul » ; Bréda, le cantonnier de Landresse, qui, « disaient les mauvaises langues, entretenait les banquettes de la route chaque fois qu'il lui tombait un œil » ; P..., le « pattier », qui, d'un village voisin, venait tous les mois « sur la levée de grange de Fricot », et à qui « les femmes portaient leurs vieux chiffons et leurs peaux de lapin » et les gosses « de vieux os contre des décalcomanies » ; Débiez « de sur la Côte » ; Kinkin, le braconnier, villageois pittoresques que l'on retrouvera dans l'œuvre rustique de Pergaud.

Deux adultes tiennent avec les enfants la vedette du livre : l'instituteur et le garde champêtre, les deux principaux empêcheurs de danser en rond.

Le père Simon, le maître d'école, si parfaitement observé, si magistralement campé, est d'une vérité telle que plusieurs instituteurs du Doubs ont cru se reconnaître en lui. C'est le produit composite de l'expérience acquise par le romancier, fils, puis ami d'instituteurs, au cours des sept années où il exerça lui-même cette profession.

Quant au garde champêtre, Zéphirin dit Bédouin, « une vieille rosse qui avait fait la campagne d'Afrique, vu des bicots, tué des *chacails* et échappé à la dent des *raquins* » (4), je crois qu'il combine des traits empruntés à quelqu'un que Pergaud connut à Belmont, à un citoyen de Nans-sous-Sainte-Anne, à un cantonnier d'Eternoz que l'on appelait « carabinier » et à un sabotier de Landresse, célèbre par ses vantardises et ses mensonges.

Plus difficilement discernables sont les éléments empruntés à la réalité dans les caractères des enfants. A l'aide de souvenirs personnels, de confidences de Pergaud, de renseignements fournis par ses proches, il est cependant possible de dégager quelques indications.

Le personnage du chef, Lebrac, « que l'on appelait aussi le grand Braque » (5), tient, par maints détails, du propre père de l'écrivain, de son beau-père, le papa Duboz, de ses deux beaux-frères, Aimable et Fridolin, et, aussi, de lui-même.

(4) *Les petits gars des champs.*
(5) On applique, en Franche-Comté, le sobriquet de *braque*, ou de *braqué*, à quelqu'un d'un peu excentrique, casse-cou, voire batailleur.

Enfin, dans une certaine mesure, de son autre beau-frère, M. Joseph Picard, qui, futur charpentier qu'il était, avait, étant enfant, construit, avec le concours de quelques camarades, dans le bois de la Saute, une baraque d'une extraordinaire solidité.

La crique, le savant de la bande, est incontestablement Pergaud, avec son agilité, sa remarquable et prompte intelligence, ses réparties précoces et son futur talent. On le retrouvera plus tard, dans *Lebrac bûcheron,* quittant avec tristesse ses jeunes amis pour l'Ecole normale, où il portera avec quelque gêne, « sur le dos une redingote noire à boutons d'or » et « sur le crâne une belle casquette galonnée, tel un chef de gare », avec aussi sa « taille frêle, mais souple [...], ses jambes nerveuses, ses bras solides et ses poignets de fer ». Sans oublier ses premiers enthousiasmes littéraires (6). Il est exact, m'a-t-on dit, que les grands classiques lui furent révélés par de vieux bouquins dépareillés, dénichés dans le grenier d'un voisin, qu'il appelle le père Moret. Mais les livres qui furent son premier contact avec le roman contemporain, *L'Enfant,* de Vallès; *Thérèse Raquin,* de Zola; *Sapho,* de Daudet, appartenaient à son père et il les avait lus en cachette. Il les a conservés pieusement, et ils sont encore aujourd'hui dans notre propre bibliothèque, parmi les reliques de l'écrivain. Si le premier est une belle édition d'époque, illustrée par Renouard, les deux autres sont formés, plus ou moins artificiellement, de livraisons illustrées que servait, chaque semaine, à ses abonnés, le journal « radical » auquel Elie Pergaud était fidèle.

Gambette, l'agile messager de l'armée de Longeverne, de son vrai nom Léon Frachebois, était fils, non pas d'un fermier de « Sur la Côte », mais d'un ouvrier de la faïencerie de Nans-sous-Sainte-Anne, qui, « vieux quarante-huitard », avait eu l'idée assez surprenante d'infliger à ses enfants des surnoms affirmant ses sympathies politiques.

Dans Camus, « le fin grimpeur ainsi nommé parce qu'il n'avait pas son pareil pour dénicher les bouvreuils et que, là-bas, les bouvreuils s'appellent des camus », et qu'il savait, avec une adresse peu commune, manier « la fronde à lastique », le frère de l'écrivain, M. Lucien Pergaud, a cru se reconnaître.

(6) Cf. *Œuvres de Louis Pergaud,* Paris, Mercure de France, 1948, tome III. — *Lebrac bûcheron.* En particulier les pages 356 et 357.

(7) *L'Ile sonnante.*

J'ai de bonnes raisons de croire que, pour le traître et visqueux Bacaillé, Pergaud s'est souvenu d'un jeune compatriote, assez déplaisant, que j'ai connu moi-même, et que l'écrivain avait des raisons personnelles de ne pas aimer.

Quant aux autres, je ne puis identifier de modèles. Parfois, d'ailleurs, c'est uniquement le nom, qui, par son pittoresque, est appliqué à des êtres imaginés de toute pièce : Guignard, « le bigle qui se tournait de côté pour vous voir en face »; Guerreuillas, « ainsi nommé parce qu'à côté du sien le regard de Guignard était d'un Adonis et que ses gros yeux ronds lui sortaient effroyablement de la tête »; Tétas, ou Têtard, « au crâne massif » comme un chabot; Touegueule, dont le nom, dans notre patois franc-comtois, est synonyme de Tord-Cou; Migue-la-Lune, qui en vous regardant avait les yeux tournés vers la lune, etc...



Le manuscrit de *La Guerre des Boutons* fut déposé au *Mercure* le 10 juin 1912, et le livre sortit des presses de G. Roy à Poitiers, le 10 septembre suivant.

Je n'ai pas oublié la joie avec laquelle je dévorai ce livre qui me parut être un véritable événement littéraire. Louis Pergaud, de son côté, le considérait comme sa meilleure réalisation.

> « J'en avais au préalable, écrivait-il à Edmond Rocher, à qui le roman est dédié, essayé quelques chapitres sur quelques amis intelligents, sains, dont le goût bien français m'inspire confiance. L'épreuve avait été satisfaisante. »

Des aînés, des amis, des lecteurs inconnus, dont l'un se déclarait « ordinairement dédaigneux des produits romanesques », lui adressèrent leurs félicitations et le remercièrent du plaisir qu'il leur avait procuré.

De toutes ces opinions inédites je ne retiendrai que celle du romancier du *Dr Lerne, sous-dieu* et celle de l'auteur du *Grand Meaulnes.*

> « J'ai admiré sans réserve, lui écrivait Maurice Renard, le 3 mai 1913, sa vérité, votre belle franchise saine, votre peinture sans truquage, la vie extraordinaire de tout ce que vous y racontez et la formidable habileté qu'il vous a fallu déployer pour fabriquer un aussi gros volume rien qu'avec des gosses qui se battent [...]. Mon impression est que votre *Guerre des Boutons* doit faire époque et souche. »

De son côté, Alain-Fournier lui avait mandé le 25 octobre 1912 :

« J'ai reçu *La Guerre des Boutons*. Je ne l'ai pas encore terminée, parce que, chez moi, à tour de rôle, tout le monde s'en empare. Mais je veux vous dire tout de suite combien je suis touché et comme je trouve cela *excellent*. Les premiers chapitres m'ont ramené aux beaux temps où les gas de Vallon (Allier) se battaient avec nous autres d'Epineuil (Cher). Il y avait les fils Magnard, les fils du grainetier, qui arrivaient au grand galop de leur carriole ; nous sautions à la bride du cheval et ils nous saluaient à coups de fouet. Toute cette vie joyeuse et glorieuse d'alors, je la retrouve chez les Longeverne et les Valrans. Je suis heureux de voir que vous ne vous enfermez pas dans une manière et que votre talent est susceptible de tant de variétés [...]. On se bat aussi, mais moins gaiement dans *Le Grand Meaulnes*, mon roman que j'achève ces jours et que je ne manquerai pas de vous envoyer. »

Quelques-uns reprochèrent à Pergaud un excès de verdeur. M. Michel Puy crut devoir, avec l'assentiment de l'auteur, faire de menues suppressions dans les quelques pages que publia *l'Ile Sonnante* avant la sortie du livre. Léon Deubel lui-même fit gentiment grief à son ami d'avoir sur épreuves (page 241 de l'édition originale) substitué, dans un dialogue, le mot *jus* au mot *pisse*, plus naïf et moins équivoque. Par contre, Jehan-Rictus, tout en rendant hommage aux qualités de l'artiste, déclara que « le vocabulaire l'avait déçu » et qu'il « s'attendait à quelque chose de bien autrement vigoureux ». D'aucuns chicanèrent sur des points de détail :

« Paul Morisse, écrivait Pergaud à Edmond Rocher, le 18 août 1912, trouvait ma préface presque inutile ou tout au moins romantique. Le titre du roman aussi ne lui disait rien. Il prétendait même que dans le sens où je l'employais ce n'était pas français. A ce point de vue, je me suis retranché derrière Rosny aîné : *La Guerre du Feu*, et des tas de noms de guerre.

En tout cas, je ne changerai rien à ce qui est fait. Mardi, je reporterai mes secondes épreuves, et vogue la galère... »



L'accueil de la critique ne fut pas, en général, celui qu'on avait escompté. Tels qui avaient consacré aux histoires de bêtes des études élogieuses furent muets sur *La Guerre des Boutons*, ou bien prirent des airs scandalisés. Il n'y eut pas, à vrai dire, d'article franchement malveillant. A peine quelques entrefilets venimeux, regrettés, parfois. Mais peu nombreux furent pareillement les comptes rendus qui ne conte-

naient pas de réserves. L'un trouvait le sujet trop mince, l'autre prétendait que le récit était trop monotone. Le *Temps* et Léon Frapié regrettaient l'inobservation des « règles que l'on ne doit pas transgresser et des conventions qu'il ne faut point enfeindre », conventions dont la plus essentielle à leur yeux est le « truquage d'une grande pitié ». Quel hommage involontairement rendu à l'originalité, à la sincérité et à la vérité de *La Guerre des Boutons!* « La futilité de ces luttes, écrivait, dans *L'Evénement* du 23 juin 1913, un admirateur de Pergaud animalier, M. Roger Despiques, n'arrive pas à nous passionner », et M. Ph. Emmanuel Glaser terminait en ces termes un article, somme toute assez sympathique, paru dans *Le Figaro* du 1er novembre 1912 :

« J'aurais tout de même mieux aimé ces pages si je n'avais été gêné par tant de vilains mots souillant des bouches enfantines. »

Quelques critiques perspicaces saluèrent cependant l'originalité foncière de l'ouvrage, la vérité de ces écoliers villageois, « peints d'après nature et employant sans penser à mal des expressions qui eussent fait rougir le père Ubu ».

« C'est déjà du grand art, du grand art pur », constatait Rachilde, dans sa chronique du *Mercure de France*, du 1er novembre 1912.

« Tous les gens de bon sens, déclarait G. de Pawlowsky, dans *Comœdia*, du 3 novembre 1912, comprendront que ce livre est parfaitement honnête, qu'il est écrit par un homme sain d'esprit, conscient de sa tâche, que ses licences verbales ne sont en somme que de la sincérité et que, pour la première fois peut-être, on nous montre les choses telles qu'elles sont et qu'on se décide à écrire le français tel qu'on le parle. [...] Ce livre est un essai très loyal de littérature gauloise. Il est certainement l'un des plus vrais que l'on ait écrit depuis bien longtemps. Il nous fait prévoir une littérature de demain plutôt qu'il ne nous rappelle les livres d'autrefois. »

Et Marcel Millet, dans *La Lutte sociale*, de Nice, du 1er décembre 1912, s'écriait :

« Ah ! le bon livre, le brave livre qui nous amuse, nous étreint et nous passionne. [...] Vraiment Louis Pergaud s'affirme, par cette œuvre si fouillée, le plus fin des observateurs, le chantre de l'âme rurale. Il mérite sans réserve le plus grand succès, et ses livres, qui plaisent à tous, recèlent pour l'élite la plus rare saveur. »

Deux ou trois étrangers lui consacrèrent des études pertinentes. *La Pensée russe*, de Moscou et de St-Petersbourg, en proclama « la valeur durable ». Outre-Rhin, le Dr Werner Klette, dans *Imago* (novembre 1913), y décela « l'une des

premières manifestations d'une littérature de demain, véridique et cependant artistique ». M. Ugo Ojetti, dans le *Corriere della Sera* du 7 janvier 1913, après avoir déclaré que ce livre « arrachera au commun des mortels des éclats de rire entre deux soupirs au ressouvenir de sa jeunesse défunte », ajoutait, avec un peu de mélancolie : « Et si vous êtes un littérateur italien ce ne sont pas deux soupirs que vous pousserez, mais quatre, deux pour votre jeunesse passée (passata) et deux pour la littérature présente. » Sans doute, il y avait bien à opposer au livre de Pergaud *Cuore* de De Amicis, aux tirages astronomiques et à l'incroyable diffusion. Mais, disait Ojetti, dans l'œuvre de son compatriote, il y a « beaucoup de littérature », tandis que, dans *La Guerre des Boutons*, on n'en trouve aucune.

C'est précisément cette absence de littérature qui fait la qualité du livre. C'est à elle, ce sont aussi au talent de narrateur du romancier, à sa verve, à sa sincérité, à sa santé morale que l'on peut attribuer le succès ininterrompu de cet ouvrage qui, vieux de quarante ans, n'a rien perdu de son inaltérable jeunesse.

LE SÉJOUR DE LOUIS-PHILIPPE A LA HAVANE

MARS 1798 - *MAI* 1799

par JEAN DE BONNEVAL

Ces lignes ont pour but de présenter sous son vrai jour l'histoire du passage du duc d'Orléans et de ses frères à La Havane. Jusqu'ici, faute de documents, les historiens s'étaient contentés d'en donner les dates extrêmes : Mars 1798-Mai 1799, sans soupçonner que, de toute sa vie mouvementée, ce séjour était celui dont le Roi des Français vieillissant conservait le meilleur souvenir et qu'il aimait à évoquer devant ses fils.

Le Contre-Amiral Marquis du Quesne, dans les archives duquel cette correspondance vient d'être retrouvée, était le petit-neveu du vainqueur de Ruyter. Originaire de La Martinique où sa famille s'était retirée au début du XVIIIe siècle, il fut marin, par tradition peut-être, mais surtout par goût. Lors de ses passages à terre, il s'installa à Paris, fréquenta beaucoup le Palais-Royal et c'est de cette époque que date son amitié avec la famille d'Orléans. Lorsque la Révolution éclate, du Quesne émigre : il fait la campagne des Princes en 1792, puis passe dans la marine royale d'Espagne avec la division navale sous les ordres du Marquis de Rivière, en 1793. De 1794 à 1801, toujours en service, sa vie se passe moitié à terre, moitié en mer : à terre à La Havane où il a épousé Donna Marianna de Estrada, héritière d'une des plus grosses fortunes de Cuba; en mer, le long des côtes d'Amérique.

Au cours d'une de ses escales, il apprend l'arrivée à Phila-

delphie du duc de Chartres, devenu duc d'Orléans. Il écrit à sa femme :

A bord du St-Laurent, du 20 décembre 1796.

« J'ai su l'installation récente à Philadelphie de M. de Chartres et lui ai fait mander que notre demeure était sienne. Vous voudrez bien prévoir son arrivée en mon absence, et le recevoir avec les soins et les honneurs que j'y mettrais moi-même. Souvenez-vous qu'il se peut trouver sans grand argent. Je laisse à votre délicatesse le soin d'y veiller. »

Le contact est donc repris. Il sera désormais maintenu par l'intermédiaire du fidèle Missiessy. Mais le duc décline la première invitation et demeure l'hôte de Philadelphie où ses frères Beaujolais et Montpensier viennent rejoindre au printemps de 1797 à leur sortie des prisons de Marseille.

C'est en décembre 1798, qu'apprenant l'arrivée de leur mère en Espagne, ils décident de l'y rejoindre.

Du 9 décembre 1798.

« Nous savons depuis peu, mon cher Marquis, que la duchesse est enfin sortie des griffes de ces misérables. Votre messager nous apporte la certitude qu'elle a trouvé accueil en Espagne. T... (probablement le consul d'Espagne), *à qui nous venons de confier notre désir de l'y retrouver, conseille de gagner Cuba, dont le gouverneur serait heureux de mettre un navire à notre disposition; ou encore, faciliterait notre passage.*

Apprêtez-vous, Monsieur, à nous voir paraître bientôt. Fassent les dieux que vous soyez à terre pour notre passage... »

Les dieux ne furent pas favorables et, faute de pouvoir emprunter la voie maritime (l'embouchure du Delaware est obstruée par les glaces) les trois frères durent gagner la Nouvelle-Orléans par l'intérieur des terres, voyage pénible s'il en fut et qui dura près de trois mois.

New-Orléans, 20 février 1798.

« Je ne sais, Monsieur, à quelle époque nous aurons le plaisir de vous saluer. La santé de Beaujolais m'inspire de vives inquiétudes et le gouverneur ne semble pas désireux de mettre un bateau à notre disposition pour parcourir les quelques milles qui nous séparent de vous. Notre voyage jusqu'ici a été fort difficile, et rien ne nous laisse prévoir une amélio-

ration dans la suite, malgré les soins dont on nous comble en ce pays. Mes frères disent qu'ils sont à nouveau dans une prison, dorée cette fois-ci, mais qui demeure une prison. Mon sentiment est le même et je me sens bien las, parfois. Les crachements de Montpensier ont cessé et ce nouveau climat lui fait du bien.

L'on dit ici que les Compagnons de Jehu réalisent de grandes choses dans le Dauphiné, et que s'ils pouvaient se joindre à la Vendée qui nous reste dévouée, notre retour serait assez proche..... »

Le duc d'Orléans.

Cette lettre, la dernière écrite par le duc avant son départ pour Cuba, révèle une grande anxiété : angoisse pour la santé de ses frères, Montpensier semble déjà atteint du mal qui l'emportera quelques années plus tard, Beaujolais n'a que dix-huit ans, et très éprouvé par sa réclusion à Marseille, résiste difficilement aux fatigues du voyage; tristesse enfin de ne pouvoir gagner l'Espagne pour se trouver à pied d'œuvre en cas de « retour assez proche » en France.

Craignant de se voir bloqué en Louisiane et cherchant un asile chez des amis sûrs pour y soigner ses frères, Orléans n'hésite plus. Il embarque sur un bateau américain qui, quelques jours plus tard, est arraisonné par une frégate anglaise. Le commandant de cette dernière les dépose enfin à La Havane en mars 1798.

La marquise du Quesne, respectueuse des désirs de son mari, et en l'absence de ce dernier, reçoit avec empressement les trois malheureux exilés.

De La Havane, 3 avril 1798.

« Que de grâces, je vous rends, mon cher Marquis, pour la grande hospitalité dont vous nous gratifiez. Donna Marianna, malgré sa fatigue, veut bien se donner entièrement à la charge de soigner mes frères avec sa douceur habituelle. Il semble que nous ayons quitté les ennuis en rentrant dans cette demeure. M. de Leyritz a bien voulu se charger de nous introduire près du gouverneur qui a été on ne peut plus poli et nous donne des espérances pour ce que vous savez. Je ne doute plus maintenant que nous arrivions à notre but. M. de L..... (Leyritz) *m'a aussi remis une véritable gazette du général Jourdan. Les renseignements qui y sont contenus témoignent d'un serviteur fidèle et dévoué... »*

Ainsi, dès son arrivée, le duc se maintient au courant des affaires d'Europe. Cependant, tout le mois d'avril semble avoir été consacré à se reposer des fatigues et des émotions du voyage, et à consolider la santé défaillante des deux derniers frères. Leur jeunesse aidant et l'ambiance aussi, la guérison est rapide.

En mai, du Quesne débarque. Il est pour quelque temps à terre et organise aussitôt les réjouissances. Alors commence pour les princes une succession ininterrompue de fêtes, de randonnées joyeuses à travers l'île, sans souci du lendemain qu'ils envisagent avec confiance, tranquillisés qu'ils sont par les promesses du gouverneur.

La vie à Cuba est facile, les femmes ravissantes, les hommes aimables et le luxe inouï. On va de réception en réception. La haute société se dispute les trois frères : les Montalvo, les Penalver, les Armisteros, les O'Reilly donnent bal sur bal. Il y a aussi les séjours à la campagne : du Quesne prête ses « Volantes », sortes de voitures à deux roues très hautes, sans capote, attelées de chevaux dont les harnais sont incrustés d'argent, et l'on part passer quelques semaines chez la célèbre Marquise de Arcos ou chez la charmante Mme Arasteregui. Montpensier et Beaujolais sont grisés par cette vie enchanteresse. Orléans, lui, reste froid. Il est inquiet. Le gouverneur ne donne toujours pas signe de vie. A nouveau, du Quesne est mis à contribution. Sous le prétexte de fêter l'anniversaire de l'arrivée des princes, il organise, en avril 1799, une réception. Le représentant de S. M. très Catholique y est convié. Il ne vient pas, pas plus d'ailleurs qu'aux autres réunions. Et puis, le 21 mai, Orléans reçoit une lettre : c'est l'ordre d'avoir à quitter dans le plus bref délai, et Cuba et ses fêtes. Toute la haute société intervient pour essayer de faire rapporter cette mesure. Peine perdue! L'ordre est formel, il ne reste qu'à obéir.

Plus grave qu'elle n'apparaît à première vue, cette décision supprime désormais tout espoir de regagner la péninsule.

Où aller? — Rejoindre la Louisiane comme on le leur propose? C'est se trouver à brève échéance en butte aux tracasseries espagnoles. Rentrer à Philadelphie? Ce n'est pas une solution. Reste l'Angleterre! Mais, c'est le refuge de Monsieur et de tous les émigrés. Comment y seront reçus les fils de Philippe Egalité?

C'est cependant à cette dernière solution que se résoud

courageusement Orléans, et fin juillet, accompagnés de toute la société cubaine qui leur fait escorte jusqu'au port, les trois frères s'embarquent en direction des îles Bahamas.

Nassau-New Providence, 4 octobre 1799.

« Je ne laisserai certainement pas partir Missiessy sans une petite lettre pour vous, Mon cher Marquis, et sans vous donner de nos nouvelles, car je sais que vous voulez bien vous y intéresser. Je vous dirai donc que nous sommes arrivés ici après douze jours de traversée, ayant eu presque toujours des petits vents contraires extrêmement faibles, au surplus tous en parfaite santé et mangeant comme des ogres. Le Gouverneur était absent quand nous arrivâmes, et il n'est pas encore revenu. Il écrit à mon frère une lettre on ne peut plus polie dans laquelle il annonce son retour comme très prochain. Jusqu'alors nous ne pourrons savoir positivement sur quoi compter pour notre départ parce que nous avons besoin de certains renseignements qu'il nous donnera. Cependant j'imagine que nous partirons vers la fin de ce mois-ci pour Liverpool sur un bâtiment fort bien armé, vous pouvez y compter. J'espère que la santé de Donna Marianna est entièrement rétablie quand cette lettre vous parviendra. Veuillez lui faire part de mes vœux à ce sujet et recevoir l'assurance des sentiments d'estime et d'amitié que vous nous avez inspirés.

Alphonse.

« Mes frères et M. de Montjoye me chargent de vous dire mille choses. Je ne vous donne pas de nouvelles parce que Missiessy emporte un magasin de gazettes dans lequel vous les trouverez toutes. La seule chose fâcheuse est la sortie de la Méditerranée des escadres espagnoles et républicaines qui paraît positive. S'ils vont en Irlande, il serait bien cruel pour nous d'aller tomber au milieu d'eux. Mais je compte bien qu'ils seront battus et rebattus avant que nous n'en soyons près. »

Le « Gouverneur » dont parle Montpensier n'est autre que le duc de Kent, fils de George III et père de la reine Victoria. Il rejoint en hâte New-Providence pour recevoir ses hôtes mais son autorité est limitée à celle d'un simple fonctionnaire et ne lui permet pas de donner une suite favorable aux vœux des princes. Ce n'est donc pas sur un « bâtiment bien armé », ni vers Liverpool, qu'ils quittent les Bahamas, mais sur un petit caboteur faisant voile sur New-York.

Le voyage fut pénible, les vents contraires. Lorsqu'ils mettent enfin pied à terre, la frégate sur laquelle ils comptaient était repartie depuis quelques jours seulement.

New-York, décembre 1799.

« *Je ne veux pas, Monsieur, quitter l'Amérique sans avoir le plaisir de vous donner moi-même de nos nouvelles. Elles sont malheureusement peu satisfaisantes pour nos amis, car nous avons manqué de huit jours les derniers bâtiments de guerre et nous nous en allons à présent sur le meilleur marcheur que nous avons pu trouver. Enfin, j'espère que d'une manière ou de l'autre, nous arriverons, et que si nous n'arrivons pas, au moins aurons-nous fait tout ce qui dépendait de nous. Si vous n'étiez pas marin, je vous dirais que nous avons eu un temps abominable et des coups de vent affreux. Nous avons vu le phare d'Halifax six jours avant de pouvoir entrer dans le port. Les 23 jours d'Halifax ici ont été une succession continuelle de coups de vent violents et d'autant plus cruels qu'ils étaient contraires. Je m'attends à un temps aussi mauvais en allant en Europe, mais au moins je me flatte que les vents seront bons, et dès lors je me consolerai du mauvais temps. J'ai adressé à Missiessy un galimatias politique où je crois que vous trouverez à peu près tout ce que nous savons de nouveau. Je ne doute pas qu'on ait fort exagéré chez vous les revers des alliés, et nous vous avons tous plaint cordialement, tout en nous réjouissant d'avoir échappé à la bordée que vous venez d'essuyer. Mais patience, et je me flatte que cette joye ne sera pas de longue durée. C'est avec peine que je fais part à M. de Leyritz des malheurs d'un homme qu'il a si judicieusement tenu pour un de nos amis. Le général Jourdan après avoir été impitoyablement battu par l'archiduc a été arrêté, mis en jugement et condamné à mort par je ne sais quel tribunal de nouvelle fabrique qu'on appelle la deuxième commission militaire. Heureusement pour nous, ce jugement a été cassé, et nous pouvons nous flatter de le revoir bientôt à la tête des armées. Cependant, on va le remettre en jugement une seconde fois, et provisoirement on le traîne de cachot en cachot pour le punir de l'amitié qu'il nous porte. Adieu, Monsieur, je conserve l'espérance de vous rencontrer quelque jour en Europe, et je désire beaucoup que vous croyiez au plaisir que j'éprouverai à vous voir ainsi*

qu'à tous les sentiments que vous m'avez inspirés et que je vous garderai toujours.

Duc d'Orléans.

« *Voudriez-vous bien vous charger de faire bien des compliments à Mme la Marquise du Quesne et de dire mille choses à M. de Leyritz d'Alvymar.*

« *Voici deux lettres que je vous recommande.* »

Ce 29 décembre.

« *Ce n'est point notre ami Jourdan qui a été condamné à mort mais un chef de brigade de ce nom. Il paraît que les aveux de Bernadotte n'ont pas eu de succès. Il est remplacé par Dubois de Crance le constituant, le jacobin, le conventionnel, etc... etc... ! ! ! Celui-là est grandement de nos amis. Je répondrai de lui. Le nouveau général de l'armée du Rhin, Muller, est un Suisse que j'ai eu l'occasion de connaître jadis. Je le crois assez honnête homme mais il ne nous aime pas : j'en suis fâché. Ni Gênes, ni Kehl, ni Coni ne sont encore pris par les alliés, mais la citadelle de Portone, mais Pignerol, mais Suze, mais Manheim sont en leur pouvoir. L'assaut de Manheim dirigé par l'archiduc est une des plus belles opérations de toute cette guerre. Gênes ne peut pas tarder à tomber et Coni est très resserré et va être assiégé. Philippsbourg a été entièrement brûlé par les Français qui y ont jeté huit mille bombes. Il n'y a plus que treize maisons sur pied. Le Rhingrave de Salm qui y commandait s'est couvert de gloire. Le Landsturm (les paysans) est sur pied en Allemagne et en Italie et se bat très joliment. Leur zèle est si grand que le général Frohlich vient d'avoir de la peine à en faire retourner une partie dans leurs foyers.* »

Nous nous en voudrions de passer sous silence la lettre du 23 février datée de Londres. Elle met fin à la période de paisible bonheur que fut pour les trois frères l'année 1799. Elle entame une ère nouvelle. Celle des rapports de la branche cadette et de la branche aînée. Tels ils naquirent en ce début de 1800, tels ils devaient se prolonger pendant trente ans.

Les quelques lignes que le comte de Beaujolais adresse à du Quesne au nom de son frère aîné reflètent bien l'état d'esprit des Bourbons vis-à-vis des Orléans : politesse, réceptions, dîners, flatteries par-devant, et puis, quelques jours plus tard, les journaux se remplissent de « contes » sur les

cadets. Il n'y est question que des repentirs, des excuses, des basses flagorneries de Louis-Philippe envers le comte d'Artois. Tout cela n'est qu'inventions et mensonges. « Vous n'y aurez pas cru, dit Beaujolais, parce que vous nous connaissez. »

Le seul acte du Duc fut sa lettre de soumission au roi Louis XVIII, lettre que Monsieur s'était engagé à tenir secrète et qu'il n'hésita pas à livrer en ricanant à son entourage qui s'en servit comme tremplin pour réalimenter une campagne aussi odieuse que maladroite.

Londres, 29 février 1800.

« Il y a déjà plusieurs jours que nous sommes ici, mon cher Marquis, mais faute d'occasions je n'ai pu m'acquitter plus tôt de la promesse que vous avez été assez aimable pour me faire donner avant mon départ de La Havane et que je remplis maintenant avec bien de l'empressement. Nous sommes arrivés ici le 15 de ce mois; j'ai été assez malade sur le chemin pour être forcé de m'arrêter pendant quatre ou cinq jours, mais cela n'a pas eu de suite et je jouis maintenant de ma bonne santé accoutumée. J'espère que la vôtre est bonne et que celle de Mme du Quesne est entièrement rétablie. J'espère aussi en avoir bientôt des nouvelles par Hambourg où vous deviez adresser vos lettres et d'où on nous les enverra ici. Nous avons vu plusieurs fois Monsieur et M. le duc de Bourbon. Nous dînâmes chez le premier peu de jours après notre arrivée avec les ambassadeurs et les ministres, entre autres M. Pitt que nous avons vu avec admiration. Nous avons eu tant de visites à recevoir les premiers jours qu'il ne nous a guère été possible de beaucoup nous promener dans cette superbe ville. Vous avez pu voir dans les gazettes américaines plusieurs contes sur nous, car celles de ce pays-ci en ont fait beaucoup, mais vous n'y aurez pas cru parce que vous nous connaissez. Nous avons eu avant hier l'honneur de voir le roi et la reine qui nous reçurent avec la plus grande bonté : nous y fûmes avec Monsieur. Il n'y a pas encore de nouvelles bien intéressantes. Les préparatifs pour la campagne qui va s'ouvrir sont immenses et fort au-dessus des précédentes campagnes. Bonaparte ne sait où prendre de l'argent, et sans argent il ne peut se maintenir sur son trône. Tout doit nous donner de bonnes espérances. Je croyais avoir plus de temps pour vous écrire mais il faut fermer ma lettre pour qu'elle parte demain. Adieu donc, mon bien cher Marquis, mes frères se joignent à moi pour vous renouveler l'assurance de tous nos sentiments pour

vous. Mettez-nous aux pieds de Dona Maria. Veuillez dire mille choses de notre part à M. de Leyritz et à toutes nos connaissances et comptez bien sur l'amitié du

Comte de Beaujolais.

« Je joins ici une lettre pour Missiessy que je vous prie de lui faire remettre tout de suite, ou de vouloir bien lui garder s'il était dehors quand elle arrivera.



1837. — Le Prince de Joinville au cours d'une croisière fait escale à La Havane. A peine débarqué, il se rend chez Mme du Quesne : visite de courtoisie sans doute, mais surtout pèlerinage aux lieux dont son père lui avait tant parlé. Il y trouve le fils du Marquis, lui aussi marin, lui aussi en escale, et dans la douceur des souvenirs évoqués, dans l'échange des conversations sur leur carrière commune, commença entre les deux hommes une entente qui devait durer bien des années.

Etrange destinée que celle de cette maison qui vit naître l'amitié des pères et plus tard celle des fils.

Il faut croire que certaines vieilles demeures inspirent la fidélité puisque l'affection qui lia Louis-Philippe à du Quesne ne s'éteignit qu'en 1834 à la mort de ce dernier. Celle qui unit le Prince de Joinville à Joseph du Quesne se prolongea au-delà de la disparition de l'amiral, reportée sur sa veuve et sa fille pour ne se terminer qu'à la fin du siècle avec la mort du Prince.

LETTRES INÉDITES DE MADAME DE STAEL

UNE LETTRE DE DUMOURIEZ

Parvenue à Stockholm en automne 1812 *au cours de son périple anti-napoléonien, Mme de Staël espérait jouer auprès de Bernadotte, depuis peu prince royal de Suède, un rôle décisif. Le prudent Béarnais n'avait pas oublié qu'ils avaient comploté ensemble au temps du Directoire et du Consulat. Longtemps hésitant entre le tsar et Napoléon, vivement sollicité par ailleurs, nul doute qu'elle n'ait contribué à l'orienter vers la coalition. Toutefois la lettre au prince royal que nous publions ci-dessous ne dépasse pas le ton et les formules d'une stricte et conventionnelle courtoisie protocolaire.*

Imagine-t-on ce que put être le séjour de Corinne dans cette capitale du Nord, auprès d'une cour sommeillante et sans éclat? Elle y apparut en brillant météore; un roman de l'époque, sans portée littéraire, évoque l'émotion dont se sentit bouleversée la société aristocratique.

Quittant la Suède au printemps de 1813, *Mme de Staël poursuivit à Londres la carrière mondaine, littéraire, politique que l'on sait. Bernadotte la faisait surveiller; les rapports de l'ambassadeur de Suède que les historiens peuvent aujourd'hui consulter aux Archives Nationales de Stockholm témoignent qu'un diplomate courtisan savait ne pas déplaire au prince royal en rapportant très librement maintes vivacités et propos de l'ex-ambassadrice de Suède; elle aurait dit dans un salon londonien : « Mon premier enfant était de mon mari; il était peu doué... les autres sont très intelligents... »*

De l'étranger, Mme de Staël demeura en relations épistolaires avec la reine de Suède, Hedvig Elisabet Charlotta; quelques billets, dont trois non datés, écrits évidemment à

Stockholm, que nous publions ci-après, sont suivis de lettres de Londres et de Paris où l'on retrouve l'accent, la passion politique, le trait vif, aisément satirique, du témoin et de l'écrivain en plein talent qu'était alors, au sommet de sa carrière littéraire, Mme de Staël. Echos lointains, d'un Paris « tout mélangé, tout bigarré », d'un monde qui « remonte le torrent », où tremblent encore « ceux qui sont connaisseurs en orages ».

Citons d'abord une lettre au prince royal.

Une lettre de Dumouriez, classée avec une lettre de Mme de Staël, et que nous croyons devoir reproduire, témoigne de l'état d'esprit et des espoirs de certains contemporains qui imaginèrent un instant Bernadotte succédant à Napoléon (1).

LUCIEN MAURY

A Son Altesse royale, le Prince héréditaire de Suède (2).

Monseigneur,

J'ai écrit ces réflexions sur le suicide dans un moment où le malheur me faisait éprouver le besoin de me fortifier par le secours de la méditation.

C'est près de vous, Monseigneur, que mes peines se sont adoucies; mes enfants et moi, nous avons fait comme ces bergers d'Arabie qui, lorsqu'ils voient venir l'orage, se retirent à l'abri du laurier. Vous n'avez jamais considéré la mort, Monseigneur, que comme dévouement à la patrie, et jamais votre âme n'a pu être atteinte par ce découragement que ressentent quelquefois les êtres qui se croient inutiles sur la terre. Néanmoins votre esprit transcendant n'est étranger à aucun sujet philosophique, et vous voyez de trop haut pour que rien puisse vous échapper. Je n'avais jusqu'à ce jour dédié mes ouvrages qu'à la mémoire de mon père; je vous ai demandé, Monseigneur, l'honneur de vous rendre hommage parce que votre vie publique signale à tous les yeux les vertus réelles qui seules méritent l'admiration des penseurs. Un courage intrépide vous distingue personnellement entre tous les braves, mais ce courage est dirigé par une bonté non

(1) Les lettres que nous publions proviennent des archives du château d'Ericsberg, provisoirement déposées aux Archives Nationales, à Stockholm, et paraissent avec l'autorisation du propriétaire, baron C. Bonde — sauf la lettre de Mme de Staël du 21 février 1816 et la lettre de Dumouriez, qui proviennent du château de Sjöholm.
(2) Bernadotte.

moins sublime; le sang des guerriers, les pleurs du pauvre, les inquiétudes même du faible sont l'objet de votre humanité prévoyante. Vous craignez la souffrance de vos semblables, et le rang éminent où vous êtes placé ne pourra jamais effacer de votre cœur la sympathie. Un Français disait de vous, Monseigneur, que vous réunissiez *la chevalerie du républicanisme à la chevalerie de la royauté.* En effet, dans quelque sens que la générosité puisse s'exercer, elle vous est toujours native; dans les rapports de la société, vous ne mettez point à la gêne par une roideur factice l'esprit et l'âme de ceux qui vous entourent. Vous pourriez pour ainsi dire gagner tout un peuple un à un si chaque individu qui le compose avait le bonheur de s'entretenir un quart d'heure avec vous; mais à côté de cette affabilité pleine de grâces, votre mâle énergie vous attache tous les caractères énergiques.

Cette nation suédoise, jadis si célèbre par ses exploits, et qui conserve encore les grandes qualités que ses ancêtres ont manifestées, chérit en vous le présage de sa gloire. Vous respectez les droits de cette nation, Monseigneur, par penchant et par conscience, et l'on vous a vu dans plusieurs circonstances difficiles aussi fier des barrières constitutionnelles que d'autres en seraient impatients — les devoirs ne vous semblent jamais des bornes, mais des appuis, et c'est ainsi que votre déférence habituelle pour la sagesse expérimentée du roi ajoute un nouveau lustre au pouvoir qu'il vous confie. Votre temps et votre fortune sont entièrement consacrés au bien de l'Etat, à l'approvisionnement des hivers, à l'encouragement des serviteurs fidèles. Administrateur bienfaisant et scrupuleux autant que grand capitaine, la paix ne convient pas moins que la guerre à votre génie. C'est donc l'intérêt public qui seul vous déterminera pour l'un ou pour l'autre.

Poursuivez, Monseigneur, la carrière dans laquelle un si bel avenir vous est offert, et vous montrerez au monde ce qu'il avait désappris, c'est que les véritables lumières enseignent la morale, et que les héros vraiment magnanimes, loin de mépriser l'espèce humaine, ne se croient supérieurs aux autres hommes que par les sacrifices qu'ils leur font.

Je suis avec respect, de Votre Altesse royale, Monseigneur, la très humble et très obéissante servante:

NECKER, *Baronne de* STAËL-HOLSTEIN.

Stockholm, ce 25 mars 1813.

Madame (3)

Le comte Neipperg (3) vient de recevoir, du 16 mars, des nouvelles du prince et de la princesse Radzivill, qui sont en parfaite santé, et *les esprits très exaltés* comme on dit en anglais. Je m'empresse d'en informer Votre Majesté, qui peut-être le sait déjà. Je m'afflige de voir si rarement Votre Majesté.

Je suis avec respect, Madame, de Votre Majesté, la très humble et très obéissante servante.

NECKER, *Baronne de* STAËL-HOLSTEIN.

Ce dimanche.

Madame,

Je suis bien indulgente pour le poème de Mme de Genlis, car il m'a déjà valu un grand plaisir, le billet de Votre Majesté. Je doute que ses fictions me causent une impression plus douce. Au reste je suis d'avance, et même religieusement, de l'opinion de Votre Majesté. Je n'aime pas qu'on invente sur les livres saints, et l'inspiration d'auteur est bien peu de chose à côté de celle qui sort d'une source si sacrée.

Je prie Votre Majesté de me permettre d'unir un tendre sentiment de reconnaissance à l'expression du plus profond respect.

NECKER DE STAËL-HOLSTEIN.

Madame,

Il faudrait avoir bien peu d'âme pour ne pas être attachée à Votre Majesté de toutes ses facultés; la grâce inspirée par la bonté que vous manifestez en toutes choses vous rend chère à toutes les personnes capables de vous sentir, et j'ose assurer à Votre Majesté que je l'aime autant que je la vénère.

Je suis avec respect, Madame, de Votre Majesté, la très humble et très obéissante servante.

NECKER DE STAËL-HOLSTEIN.

Ce jeudi.

(3) La reine de Suède Hedvig Elisabet Charlotta (1759-1818).
(4) Alors ambassadeur d'Autriche en Suède.

Madame,

Je prends la liberté d'envoyer à Votre Majesté la lettre dont elle veut bien se charger. C'est de sa bonté seule et de celle du roi qu'il me sera doux de tenir la grâce que je sollicite.

Je suis avec respect, Madame, de Votre Majesté, la très humble et très obéissante servante.

NECKER DE STAËL-HOLSTEIN.

Ce 20 mai 1813.

Londres, 8 juillet 1813.

Madame,

Il y a quinze jours que je suis arrivée, et je n'ai pas encore remercié Votre Majesté de ses bontés pour moi; ce n'est pas cependant que je n'en aie été sans cesse occupée, mais on ne se fait pas d'idée de ce que c'est que la vie à Londres quand on y inspire un moment de curiosité. Je puis dire sans exagération que j'ai reçu trois cents visites en quatre jours, vingt invitations, et à des heures si fatigantes qu'après douze nuits de veille j'ai été malade seulement par la société. L'extrême bonté qu'on m'a montrée me touche jusqu'au fond de l'âme, mais ce n'est pas ainsi que je comprends le charme de la vie, et l'on aime beaucoup plus l'Angleterre à la campagne qu'à la ville. La réputation du prince royal m'a servi d'appui ici comme en Suède; le prince de Galles et les ministres m'ont parlé de lui avec le plus grand enthousiasme, et même ceux qui ont attaqué le traité de Suède disent qu'il est trop avantageux aux Suédois, ce qui ne peut que faire honneur à notre prince. Je n'ai pas encore osé voir la princesse de Galles quoiqu'elle ait eu la bonté de me faire dire qu'elle le souhaitait, mais le prince régent m'a si bien traitée que je n'ai pas osé lui déplaire, et c'est lui déplaire que d'aller voir la princesse. Du reste il est certain qu'elle est plus intéressante par ses malheurs que par elle-même.

On s'accorde à lui trouver de l'esprit, mais point de raison. J'ai parlé avec sa fille au bal du prince régent; elle est naturelle, forte, fraîche et ce que l'on pourrait appeler bon enfant, quoique sa future destinée l'occupe et lui plaise. Son mariage avec le jeune prince d'Orange ne me paraît pas

décidé; il y a des gens qui disent qu'elle pense au duc de Devonshire, mais je n'en crois rien. J'ai été présentée à la reine, mais en fait de reine, permettez-moi d'être à jamais fidèle à Votre Majesté. Aurez-vous la bonté de remercier la princesse Albertine de la lettre qu'elle m'a donnée pour la duchesse d'York? J'ai dîné chez elle dimanche dernier, et je l'ai trouvée très aimable; elle doit écrire à la princesse Albertine par la première occasion. J'admire l'Angleterre plus que jamais : sa prospérité, sa liberté, l'esprit public qui l'anime, les mœurs domestiques qui la soutiennent sont au delà de tout enthousiasme, mais l'art de vivre en société y est peu connu, et je reviendrai toujours avec bonheur au petit cercle dont Votre Majesté est le centre animé. Ce qui est attachant ici, c'est le goût qu'on a pour la distinction en tout genre; c'est à cette aimable bienveillance pour un talent quelconque que j'ai dû l'accueil inouï que l'on m'a fait; mais jusqu'à présent, rien ne me fait oublier Stockholm, et j'espère y revenir l'année prochaine.

La victoire d'Espagne a ravi tout le monde; la Catalani a chanté *God save the King* à l'Opéra; toutes les belles femmes d'Angleterre étaient debout et priaient pour la patrie. Moi, je priais pour mes patries suédoise et française. Dieu veuille que l'Europe soit libre! Il me reste peu de place pour toutes les formalités dues à Votre Majesté, mais j'espère que vous croyez à *mon profond respect,* Madame, et que vous daignerez en offrir l'hommage au roi.

Je me mets à vos jolis pieds.

N. DE STAËL-HOLSTEIN.

Madame,

J'ai été vraiment malheureuse dans mes infructueux essais pour faire parvenir mon livre à Votre Majesté. Enfin je remets cet exemplaire à M. de la Gardie, et j'espère que son bonheur me servira. Je ne vous parle pas, Madame, des événements inouïs qui viennent de se passer; ce sont les vœux de Votre Majesté et ses prédictions qui se sont accomplis, car elle n'a jamais cessé de croire à la manifestation de la Providence dans un événement qui semblait n'être plus au pouvoir des hommes. Notre prince a donné l'impulsion à ce grand mouvement, et la réunion de la Norvège sera, j'espère, le prix de sa politique sage et prévoyante. Moi, Madame, je

crois que je vais aller à Paris; il y a si longtemps que j'en suis exilée. J'ai vu le roi de France et la duchesse d'Angoulême; ils m'ont reçue avec une grande bonté, et j'espère m'en rendre digne par mon attachement pour eux; mais je n'ai pas renoncé à la Suède; c'est la patrie de mon fils, c'est celle où Votre Majesté a daigné m'accueillir avec tant de bonté, mais si je puis être utile à la reine, ou seulement agréable, à Paris, je la supplie de me donner ses ordres, que j'exécuterai avec le plus grand soin, heureuse de penser que j'attire un moment sur moi sa bienveillance. Je ne sais si je rencontrerai le prince dans mon voyage; je serais désolée de le manquer, mais on est encore dans une telle confusion et dans une telle précipitation en tout et partout que l'Europe a l'air d'un cheval échappé; en effet, le cavalier qui la montait avait la main rude. On attend ici le roi de Prusse, l'empereur de Russie, et presque l'empereur d'Autriche. Je crois que je me croiserai avec eux en route, mais je pense aussi qu'ils peuvent très bien se passer de moi.

Puis-je espérer que Votre Majesté mettra mon respectueux hommage aux pieds du roi et de la princesse Albertine? J'ai l'honneur d'être liée avec S. A. R. la duchesse d'York, à laquelle je suis sensiblement attachée, car son esprit et sa bonté sont au plus haut degré; ce portrait me ramène à vous, Madame, et je prie Votre Majesté d'accepter l'hommage du profond respect avec lequel je suis sa très humble et très obéissante servante.

N. DE STAËL-HOLSTEIN.

Londes, 27 décembre.

Madame,

Je voudrais que cette lettre arrivât à Votre Majesté le premier jour de l'année; il y a un an que j'étais auprès d'elle dans ce moment, et qu'elle daignait me protéger et répandre tant de charme sur un hiver de ma vie. Je ne savais pas alors qu'un malheur si cruel tomberait sur mon cœur. J'irai peut-être en Suède l'été prochain, peut-être à Berlin, peut-être en Ecosse seulement. La vie de chaque individu est aussi incertaine que le sort de l'Europe. On croit moins à la paix; l'Italie est une grande difficulté; ce que Napoléon appelle son indépendance, c'est qu'elle reste entre les mains d'Eugène de

Beauharnais et du roi de Naples, Murat; les alliés, au contraire, voudraient que l'archiduc français marié à la princesse de Sardaigne fût roi de Piémont, que Naples retournât à son ancien maître, etc. Il y a aussi des discussions sur les droits maritimes qui intéressent beaucoup les Anglais. Aussi lord Castlereagh part-il avec des intentions non pacifiques. Cependant je crois que d'ici à six mois le grand débat sera terminé ou suspendu. Tout le monde s'accorde à regarder le prince royal comme le vainqueur de la bataille de Leipzig, et l'on dirait que l'étoile de Bonaparte s'est placée sur sa tête.

Je crois avoir eu l'honneur de mander à Votre Majesté que mes rapports avec le prince régent ne m'avaient pas permis de voir la princesse de Galles. Je vais demain pour quelques jours chez la duchesse d'York, et là nous parlerons beaucoup de vous, Madame, et de la princesse Albertine à qui j'ose présenter mon respect. La société anglaise n'est pas encore réunie, et je passe ma vie de campagne en campagne, ce qui morcelle un peu le temps. Votre Majesté a-t-elle reçu mon livre sur l'Allemagne, que j'ai pris la liberté de lui adresser? J'ai obtenu en Angleterre un succès pour mon ouvrage qui a dépassé toutes mes espérances, je le dis à votre bonté.

M. de la Gardie est ici très bien reçu et se plaisant beaucoup dans ce pays; moi, je l'admire encore plus qu'il ne me convient, et les bords de la Seine attirent toujours mes regrets et mes souvenirs.

Daignez me conserver votre protection, Madame, mettez de grâce mon respect aux pieds du roi, et croyez que personne n'attache plus de prix à vos bontés et ne connaît mieux que moi les rares qualités qui ajoutent à l'éclat de votre couronne.

Je suis avec respect, Madame, de Votre Majesté, la très humble et très obéissante servante et sujette.

NECKER, *Baronne de* STAËL-HOLSTEIN.

Madame,

Je prie Votre Majesté de ne pas m'oublier. Je voudrais qu'elle me donnât quelques commissions pour Paris; il me serait doux de lui prouver mon zèle. Paris est un peu terne dans le moment. Il y a une confusion de l'ancien et du nouveau régime qui détruit toute société, et une certaine

habitude de se taire qui continue même après le danger. En fait de littérature, Madame, nous vous envoyons ce que nous avons de mieux, M. de Chateaubriand. C'est un homme d'une simplicité et d'une bonté d'âme parfaites. Son esprit ne se développe que dans l'intimité. J'ose supplier Votre Majesté de bien disposer pour lui tous les académiciens, Brinckman, Adlerbeth, Rosenstein, etc. Ils se trouveront admirablement bien de sa société.

Je vais en Suisse pour deux mois, et je reviens ensuite passer l'hiver ici. On nous fait quelquefois peur des regrets que les militaires donnent en France à Bonaparte, mais la nation est tellement contre lui que je ne crois pas au danger de le revoir ici. Le prince royal a toujours beaucoup d'amis en France, et l'empereur de Russie m'en a parlé avec le plus sincère attachement. S'il réussit, comme je l'espère, dans l'expédition de la Norvège, il sera porté aux nues partout. Mon fils se propose d'aller en Suède le printemps prochain. J'ose demander pour lui les bontés du roi et de Votre Majesté. Il est suédois au point que les Français s'en fâchent; il est vrai que dans ce moment la France est plus heureuse, mais moins puissante que jamais. Je n'ai point renoncé au projet de retourner en Suède, mais l'état de ma santé dans ce moment ne me permet pas de braver le nord. J'ai beaucoup parlé de vous, Madame, avec la Duchesse d'York, le duc de Saxe-Weimar, etc. Ils s'intéressent tous à Votre Majesté et me félicitent de pouvoir me déclarer

Très humblement sa respectueuse sujette

N. DE STAËL-HOLSTEIN.

Paris, ce 10 juillet 1814.

Oserais-je supplier Votre Majesté de dire à Mme de Tersmeden que je lui ai écrit par le baron de Tobe (5).

Paris, 22 septembre 1814.

Madame,

J'ai attendu d'être à Paris pour remercier Votre Majesté. Pendant mon séjour de Suisse, je n'avais à lui parler que de ma reconnaissance, et j'espère qu'elle la connaît assez pour que ce soit pour elle une chose rebattue. Je suis revenue ici

(5) Taube.

pour suivre le paiement de deux millions qui me sont dus et promis. Je compte rester dans ce pays s'il plaît à Dieu jusqu'au mois de may, mais mon fils a le projet d'aller en Suède dans un mois, et je le recommande à la bonté de Votre Majesté. Il vous peindra Paris qui est plus difficile peut-être à comprendre dans ce moment que dans tout autre. On dirait que tout est plus calme, et cependant pour ceux qui sont connaisseurs en orages, il y a des moments de terreur. Il est impossible de ne pas souhaiter que les choses restent telles qu'elles sont, car on ne persécute personne; on paie autant qu'on peut, et le roi se conduit véritablement en homme éclairé, mais la situation n'a pas encore d'assiette, et tout le monde remonte le torrent.

Je voulais écrire au prince royal, mais comme je ne suis arrivée que d'hier, j'ai pensé que je l'intéresserais davantage en lui rendant compte de ce que j'aurai vu. Avec quel bonheur glorieux il a conduit l'affaire de la Norvège! Je voudrais cependant savoir le prince Christian à Copenhague; il a été, ce me semble, malade bien à propos. On croit généralement qu'au Congrès Napoléon sera transporté à la Guadeloupe. Le comte Neipperg, que j'ai vu à Genève, le croit; il accompagnait l'impératrice Marie-Louise et il avait l'ordre le plus précis de l'éloigner autant qu'il se pourrait des personnes de la famille Bonaparte. En allant, comme elle était seule, elle s'est arrêtée chez Joseph; en revenant, le comte Neipperg l'en a détournée; au reste, elle est fort gaie à ce qu'on m'a dit, et je lui crois peu d'idées dans la tête. Je vois souvent lord Wellington, qui a beaucoup de simplicité et de modestie; il admire le génie militaire de Napoléon, et notamment sa dernière campagne en France; moi, c'est celle que j'admire le plus puisqu'elle nous a débarrassé de lui. J'ose conseiller à Votre Majesté de lire l'histoire des guerres civiles de religion en France par La Cretelle (*sic*); il a du talent de narrateur d'une manière remarquable; ce n'est pas d'ailleurs un profond penseur, mais il suffit de peindre pour donner aux lecteurs à penser.

J'ose supplier Votre Majesté de présenter mon profond respect au roi, et je lui demande d'en agréer aussi l'hommage avec bonté.

Très humblement

NECKER DE STAËL-HOLSTEIN.

Paris, ce 16 novembre 1814.

Madame,

Je profite du départ de M. de Tersmide (6) pour me rappeler au souvenir de Votre Majesté. Combien j'ai été touchée du récit qu'elle a daigné me faire de la réception du prince royal. Je défie de mettre plus de charme dans la vérité. Mon fils, qui est impatient d'aller en Suède, est retenu ici par une grande affaire de fortune, les deux millions que mon père a déposés au Trésor royal. C'est avant la fin de l'année que cela doit être décidé, et mon fils alors partira sans s'arrêter. Il vous racontera Paris, Madame, qui ne ressemble pas au Paris dont Votre Majesté se ferait aisément une idée par sa propre société. C'est un Paris tout mélangé, tout bigarré; l'on n'y reconnaît l'état de personne, l'opinion de personne; on n'y parle que des choses les plus insignifiantes; on a pris, par la terreur de Bonaparte, l'habitude de se taire, et une certaine convenance produit aujourd'hui ce qui était jadis l'effet de la crainte. Les Anglais abondent ici et l'on se pique de ne pas les aimer; les allusions au théâtre sont toutes contre eux, et rien ne ressemble moins à l'ancienne anglomanie que l'esprit public actuel. C'est l'armée qui, à cet égard, donne le ton; lord Wellington lui-même n'est pas vu avec la bienveillance qu'il mérite indépendamment de l'admiration. On voit chez lui la cour et les maréchaux, mais les officiers de second grade affectent de n'y pas aller. Au reste il n'y a dans tout ce que je raconte à Votre Majesté que des nuances de société, car les opinions agissantes sont toutes calmes, *et tout dort et l'armée et les vents et Neptune...*

Je voudrais que ma santé me permît de supporter l'hiver de Suède, mais je n'ai pas renoncé à l'espoir d'un été, et surtout si Votre Majesté se rapprochait du midi, j'irais sûrement la chercher. La famille d'Orléans a beaucoup de succès ici; on trouve le duc spirituel et causant comme un autre homme, ce dont on sait grand gré aux princes. Votre Majesté cause mieux qu'une autre femme, c'est tout ce qui fait remarquer qu'elle est reine.

Oserais-je la supplier de mettre mon respect aux pieds du Roi? Je suis avec respect, Madame, de Votre Majesté, la très humble et très obéissante servante et sujette.

NECKER, *Baronne de* STAËL-HOLSTEIN.

(6) Tersmeden.

Pise, ce 19 février 1816.

Madame,

Les bontés dont Votre Majesté m'a comblée dans un moment où mon sort était si agité m'inspirent le besoin de lui présenter mes respectueux hommages dans le moment où mon sort est fixé, car le mariage de la fille est le but de l'existence de la mère. Demain à midi, Albertine épouse le duc de Broglie, et je ne pouvais avoir pour gendre un jeune homme plus distingué dans toute la France. Je remets cette lettre à M. Lagersverd, car il me semble qu'il y a si loin d'ici à Stockholm que sans un ambassadeur je ne crois pas que mon hommage pût arriver aux pieds de Votre Majesté.

Oserais-je espérer, Madame, que vous ferez part du mariage d'Albertine au roi? J'espère que Sa Majesté n'a point oublié le bien qu'elle a daigné me faire en m'accueillant.

Enfin j'ai tant de confiance dans la grâce affable de Votre Majesté que j'ose la prier de dire autour de la table verte à Mme Tersmeden, à M. et Mme d'Engström, à MM. Brinkmann et Rosenstein que ma fille se marie; je me représente toujours cette table verte autour de laquelle le sort de l'Europe a été changé. J'écris par ce courrier au prince royal; souvent je pense que l'hiver de Stockholm a été le plus intéressant de ma vie. Je voudrais que Votre Majesté crût à jamais à mon dévouement, et qu'elle me permît quelquefois de le lui rappeler.

Je suis avec respect, Madame, de Votre Majesté, la très humble et très obéissante servante.

NECKER, *Baronne de* STAËL-HOLSTEIN.

Pise, ce 21 février 1816.

Monseigneur (7),

Ma fille et le duc de Broglie ont été mariés hier, et tous les deux désirent que j'aie l'honneur d'en faire part à Votre Altesse royale et à Son Altesse Monseigneur le duc de Södermanie et de Norvège. Je vous ai écrit de Milan il y a trois mois et depuis plus d'une année je n'ai reçu aucune marque de souvenir ni d'intérêt de Votre Altesse royale. Je sens que

(7) Bernadotte, prince royal.

cet oubli n'est pas mérité. Continuez, Monseigneur, à soutenir le choix des nations sur le trône, et prouvez-nous, comme vous l'avez fait jusqu'à présent, que la gloire aussi est légitime. Je suis avec respect, Monseigneur, de Votre Altesse royale la très humble et très obéissante servante.

NECKER, *Baronne de* STAËL-HOLSTEIN.

Mon adresse est à Florence (8).



LETTRE DE DUMOURIEZ

Monseigneur,

La liberté que je prends d'adresser cette lettre à Votre Altesse royale est justifiée par les deux motifs qui me la dictent. Le premier est de vous féliciter sur les constantes et glorieuses victoires que vous n'avez cessé de remporter depuis que vous avez mis le pied sur le sol de la Germanie. Vous avez ressuscité les Suédois de Gustave-Adolphe et vous avez justifié le choix qu'ils ont fait de vous pour les conduire.

Le second était de regretter avec vous la perte irréparable de notre ancien collègue et mutuel ami; j'ai reçu il y a quinze jours et j'ai arrosé de mes larmes une lettre de luy datée de Berlin le 16 août où je crois qu'avait eu lieu son entrevue avec Votre Altesse royale. C'est sur vous et sur lui qu'était fondé tout mon espoir pour la régénération de notre malheureuse patrie, que j'aime toujours avec la même ardeur que je l'ai servie, quoique je sois proscrit, ma tête à prix, sans patrimoine, sans moyen d'aider à la tirer de l'oppression. La mort prématurée de ce grand homme m'a coupé le bras droit sur ce que je projetais et ce qui devait se développer peu à peu.

Cependant vous restez à mon espérance; vous êtes né Français, vous êtes puissant et victorieux, et bien loin que les vrais intérêts de la nation que vous êtes destiné à gouverner soient incompatibles avec l'affranchissement de la France, ils sont au contraire liés à son salut. Ainsi, après avoir été le

(8) A cette lettre se trouve jointe une feuille du livre *De l'Allemagne* avec dédicace : « A Sa Majesté la Reine de Suède, de la part de l'auteur, humblement. » Au-dessous, de la main de la reine : « J'ai reçu cet ouvrage au mois de juin 1814, étant bien contente de l'avoir reçu d'elle-même en droiture. »

libérateur de l'Allemagne par votre courage, vous serez par votre prudence le sauveur de votre ancienne patrie, et je finirais ma carrière avec joie si j'en suis témoin, et surtout si vous me mettez à portée d'y contribuer. Tels sont les sentiments avec lequels je suis respectueusement, de Votre Altesse royale, Monseigneur, le très humble et très obéissant serviteur.

DUMOURIEZ.

Little Eatong
Middlessex
near London.

Le 28 oct. 1813.

AU SECOURS DE MADAME DE STAEL ET DE SON " POÈME HISTORIQUE "

par FERNAND BALDENSPERGER

L'œuvre de Mme de Staël est assez considérable pour que son étude, son rattachement à l'histoire, la recherche de sa genèse et de son influence occupent amplement des équipes de travailleurs. Il peut donc paraître indiscret, par delà ce qu'elle a fait, de se demander ce qu'elle aurait pu faire. C'est elle cependant, c'est elle-même qui suscite une curiosité qui pourra sembler aventureuse, mais qui est éveillée par son propre aveu.

Le 3 avril 1812, quinze jours avant la naissance de l'enfant qu'elle va donner au lieutenant de Rocca, elle écrit de Coppet à l'un de ses plus anciens et authentiques amis, Henri Meister, zurichois émancipé et continuateur du fameux Melchior Grimm. Se plaignant de sa santé qui est « dans un état misérable », elle ne laisse pas d'ajouter :

> Si je me guérissais, j'aurais le plan d'un ouvrage dans la tête, qui me séduit. C'est un poème historique sur Richard Cœur de Lion, avec l'enthousiasme des croisades pour avant-scène. Quatre héros : Frédéric Barberousse, Philippe Auguste, Richard et Saladin, pour acteurs; et la perspective de la liberté anglaise dans la Grande Charte, pour dénouement. Mais il faudrait pour cela être dans toute sa force...

Suivent des desiderata moins cliniques, si l'on peut dire, et qui excuseront à leur manière le futur abandon du séduisant projet, longtemps caressé, comme on verra, dans une perspective flatteuse. S'y ajoute un coup de revers à l'adresse de Chateaubriand : depuis un échange de lettres de l'automne 1810, il est entendu que la *dear lady* d'antan n'est pas satisfaite de ces *Martyrs*, que l'auteur estime « son meilleur ouvrage ». Mme de Staël partage pour son compte les réserves

d'A. W. Schlegel pour cette prétention du grand émule, et ne s'en cache pas :

> *Les Martyrs* qui, selon moi, sont un ouvrage manqué m'ont donné l'idée qu'on pourrait faire un ouvrage dans ce genre, qui serait très beau. Mais il faudrait pour cela voir le Levant, etc., car toutes les descriptions des lieux qu'on n'a pas vus ressemblent à la rhétorique sur les sentiments qu'on n'a pas éprouvés.

Voilà bien des *impedimenta* qui s'ajoutent à tant de tâches exigeantes, le livre *De l'Allemagne* à republier sans les suppressions de la Censure, des relations politiques à établir ou à maintenir! Mais l'hôtesse de Coppet, de 1808 à 1811, a fourni à son « théâtre de famille » divers essais dramatiques dont ses héritiers devaient révéler l'existence et le texte dans les *Œuvres complètes* de 1836 : enrichissement médiocre, comme on sait, mais témoignage, chez cette femme extraordinaire, d'une variété géniale d'aptitudes : son « poème historique » aurait eu double importance en des temps où les dénominations mêmes des œuvres théâtrales — « fait historique », « comédie shakespearienne », « drame en vers » — témoignaient de la crise des lettres françaises.

Le 23 mai 1812, le nouveau-né mis en nourrice dans le Jura, la voyageuse est en route, non sans d'inévitables détours; et si ce n'est pas le mystérieux Orient qu'elle va explorer dans sa fuite vers l'Est, du moins le projet qui lui tient à cœur, parmi tant d'autres soucis de famille ou de politique, ne laisse-t-il pas de garder sa place dans son esprit : *Dix Années d'exil* (ch. x) mentionnent le poème sur Richard Cœur de Lion, qui la « consolerait » si des conjonctures imprévues l'obligeaient à infléchir par Odessa et Constantinople son itinéraire. A son passage à Vienne, l'attentive baronne Du Montet note que la voyageuse, mécontente de l'accueil réservé qu'elle a trouvé, « écrit l'histoire de Richard Cœur de Lion, pour lequel elle est passionnée » (1). Sans doute l'opéra-comique de Grétry, qu'en 1808 elle avait été heureuse de voir au théâtre *An der Wien*, est-il resté au répertoire de la capitale autrichienne. Il est douteux par ailleurs qu'elle se souvienne aussi de son premier contact, en 1803, avec le théâtre allemand : le 19 novembre elle écrit de Francfort à son informateur Charles de Villers qu'elle avait été voir *les Croisés* de Kotzebue; mais ces *Kreutzfahrer* d'un « Sedaine

(1) La police viennoise, le 14 juin, semble commettre une plaisante confusion et imagine que ce serait le récit du voyage de Mme de Staël qui serait « la 3e Croisade ».

plus philosophe » ne devaient pas avoir laissé grande trace à l'époque dans son ignorance avouée de la langue, et parmi des soucis où la maladie d'Albertine avait été dominante.

Et nous voici réduits à imaginer de notre mieux quels linéaments avérés pouvaient, chez une médiéviste rudimentaire, préciser la séduction proclamée du thème choisi.

Qu'avec le recul du temps ajouté à d'autres prestiges, Mme de Staël envisage aussi favorablement que possible la toile de fond de son évocation, voilà qui n'est pas douteux. Nul besoin à cet égard des *Considérations sur les Croisades* de Heeren, mentionnées dans une note polie de *l'Allemagne* (IIe part., ch. XXIX); son point de vue va rejoindre la double appréciation que son indéniable subjectivité formule ainsi :

> Les croisades réunirent les gentilshommes de tous les pays, et firent de l'esprit de chevalerie comme une sorte de patriotisme européen, qui remplissait du même sentiment toutes les âmes...

Sur cette toile de fond que sans doute la critique historique jugerait un peu trop favorable, reste à faire vivre des personnages assez représentatifs et à évoquer des épisodes assez vivants pour justifier l'élan initial de Mme de Staël. « Poème historique », a-t-elle dit : il semble dès lors que les éditeurs des *Œuvres posthumes* traduisent inexactement ses intentions, en parlant d'une sorte de monographie en prose consacrée au seul Richard Cœur de Lion, justifiant ce *sermo pedestris* par « les règles étroites de notre versification » : aux heures où Delille jouissait encore d'une gloire incontestée, il n'y avait là qu'une excuse inutile.



Quelle structure envisageait-elle pour son « poème historique » ? Il y avait trois ans qu'avait vu le jour, chez Paschoud à Paris et Genève, l'adaptation du *Wallenstein* de Schiller par Benjamin Constant, trilogie célèbre devenue « tragédie en cinq actes et en vers ». Même si un sigisbée moins inconstant que Benjamin avait remplacé celui-ci auprès de l'auteur de *l'Allemagne,* ce dernier livre ne mesurait pas l'éloge à une œuvre qui offrait une sorte d'arbitrage entre tendances dramatiques opposées. L'enquêteuse rappelait d'ailleurs, à propos du *Camp de Wallenstein,* qu'elle avait vu jouer ce « prologue », « ingénieuse introduction », « exposition en

mouvement » dont elle proclamait l'avantage sur les scènes édulcorées de Voltaire et de ses émules. Pour une nature aussi subjective que Germaine Necker, la « chose vue » comptera toujours au centuple; aussi n'y a-t-il nulle présomption à supposer que l'œuvre envisagée se serait ouverte sur « le camp des Croisés » : non sans encombre, les Occidentaux s'étaient retrouvés sous les murs d'Acre le 8 juin 1191, et l'arrivée de Richard avait été célébrée par une illumination spectaculaire. Reste à savoir si, malgré *Agar dans le désert* et *la Sunamite,* l'auteur aurait compensé son inexpérience de toute authenticité en matière de couleur locale. Et si le thème obligé se laisse entrevoir

Dieu le veut! Dieu le veut! les volontés chrétiennes
Vont ici dominer les faiblesses païennes :
Dieu le veut! Et des chefs, sous la Croix conjurés,
Rendront à notre foi les Lieux saints vénérés!...

(inévitable allusion à ces épisodes décisifs, la prise de Jérusalem, le bois même de la Croix tombé aux mains des Infidèles) —, il n'est pas moins certain que se serait malaisément retrouvé, dans *le Camp des Croisés,* tout le pittoresque dont faisait preuve l'auteur des *Brigands* devenu celui de *Wallenstein.* L'insigne commun dont s'étaient parés des héros chrétiens empêchait-il, chez les chefs, des désaccords qui devaient s'accentuer, et dans la troupe des dissemblances inévitables dont un certain humour aurait seul tiré parti? L'équivalent d'un sermon baroque de capucin aurait-il été attribué à quelque ecclésiastique, dépaysé parmi tous ces hommes d'armes? La provenance même d'un recrutement « régional » s'il en fut aurait-elle suggéré à un auteur, familier avec l'esprit *cantonal,* des contrastes analogues à ceux de l'armée helvétique? Et quelques présences de vivandières en pleine jovialité masculine devaient-elles permettre des propos plus ou moins grivois? Il n'était pas jusqu'à la fameuse « dîme saladine », consentie par Clément III, qui ne prêtât à quelques allusions goguenardes. Puisque l' « exposition en mouvement » avait à bon droit les préférences de la dramaturge *in spe,* c'était bien un bariolage préalable qu'on est en droit d'attendre de notre auteur dans l'un des éléments les plus assurés de son « poème historique ».

Le rideau se relève, pour l'acte central de cette autre « trilogie », sur un gîte d'étape voisin de Saint-Jean d'Acre, édifié par Saladin pour ses propres déplacements : car le

sultan, à la mort de son oncle Nour-ed-din, était entré en possession de l'Egypte en même temps que de la Syrie : la stratégie « alliée », en portant sur Acre son principal effort, avait permis à Gui de Lusignan de réduire cette place, investie grâce à des contingents chrétiens n'appartenant pas au gros de l'armée de la Croisade. Si Mme de Staël craignait de ne faire pleine justice à l'atmosphère orientale qu'elle ignorait, pareil scrupule ne pouvait la gêner en matière de décor : le « kiosque » dont Stanislas Leczinski avait doté sa résidence de Lunéville, et dont Montesquieu et Voltaire s'étaient jadis enchantés, offrait, mieux que des décors d'opéra, le type de « pavillon isolé et à jour de tous les côtés » familier aux peuples d'Orient (2).

Ici pouvaient, ici devaient s'engager des dialogues émergeant à leur façon de l' « avant-scène en mouvement » offerte par *le Camp des Croisés.* L'affrontement des chefs allait s'autoriser ici de l'inévitable « unité de lieu » chère à la tragédie sacrosainte, par là même propice à des récits impossibles à mettre en scène et à des approfondissements psychologiques indispensables. Comment rappeler d'autre manière que, le 10 juin 1190, Frédéric Barberousse avait péri dans les eaux glacées du Sélef (l'ancien Cydnus) et que son jeune fils Frédéric avait à grand peine ramené dans Antioche l'espèce de corps sans âme qu'étaient devenues ses troupes? Comment faire valoir autrement l'esprit chevaleresque, animant face à face des adversaires qui se détestaient sans se connaître, et que désormais la réalité de l'action a rendus solidaires? Ici, quoi qu'elle en eût, le souvenir de la tragédie voltairienne allait glisser d'inévitables réminiscences dans le rôle du musulman Saladin :

Vous n'êtes point tombés en de barbares mains,
Croyez-moi : le salut connaît d'autres chemins!
Lui, dans qui tant d'Etats adorent leur prophète,
Lui l'envoyé du ciel et son seul interprète,
Mahomet, n'interdit à nul de ses croyants
L'entente que mérite, à l'abri des tyrans,
Semblable élan loyal de cœurs chevaleresques!

Il faut dire, à l'appui de cet optimisme dont Saladin représentait l'aspect oriental, que la fin du XIIe siècle présentait en effet une détente dans de trop évidents antagonismes. Le

(2) Le kiosque est ainsi défini dès 1753 dans le *Dictionnaire portatif des Beaux-Arts* de Lacombe auquel J.-J. Rousseau semble avoir collaboré.

Vieux de la Montagne n'avait pas encore imposé à tous les *feidawi*, grâce à la poudre de haschich qu'il leur faisait absorber, des visions paradisiaques propres à susciter un esprit de fanatisme irrésistible. Et l'on peut dire que l'Occident de son côté, encore ignorant du machiavélisme, pratiquait dans ses sphères les plus élevées l'intégrale courtoisie dont donnaient l'exemple des paladins royaux.

Il se trouvait par surcroît que Mme de Staël avait, dans sa dilection pour Saladin, un précédent à ne pas négliger : *Nathan le Sage* de Lessing, pièce à thèse s'il en fut, et se servant de l'ïambe germanique non rimé pour sa forme définitive de 1779, n'avait-il pas fait d'un personnage de ce nom le représentant de l'Islam en face de croyances différentes mais faites pour une tolérance réciproque? Les trois religions sont en présence à Jérusalem, et un conte de Boccace, reprenant un récit ancien, à la fin de l'acte III, fait des « trois anneaux » des emblèmes équivalents au gré de la sagesse. Qui sait si la présentation initiale de Saladin, jouant aux échecs avec sa sœur Sittah, n'aurait pas influé sur l'imagination d'une nouvelle metteuse en scène? Car la polygamie musulmane, pour notre romancière, devait demeurer une carence à ne pas laisser passer indemne; en se relisant elle-même, peut-être aurait-elle trouvé une figure de femme à intégrer dans un conciliabule un peu trop masculin, et ce serait Kotzebue qui la fournirait dans ses *Croisés :*

> Une jeune fille, croyant que son amant a péri dans les guerres, s'est faite religieuse à Jérusalem, dans un ordre consacré à servir les malades. On amène dans son couvent un chevalier dangereusement blessé (...) L'infortunée reconnaît ainsi son amant (...). Cette situation est déchirante...

Qui sait si cet épisode, singulièrement détaché d'une pièce négligée par ailleurs, n'aurait pas laissé quelque trace dans l'affabulation imaginée? Que Saladin, « homme plein de grandeur », ait permis à une jeune chrétienne, avant l'arrivée de la Croisade, de maintenir sa présence aussi bien que sa croyance en ces Lieux saints contestés, qui sait si un « séide » n'a pas touché ce cœur sensible d'une chrétienne? La présence des Croisés crée pour elle un conflit nouveau et, pour Mme de Staël, un recours à Racine, poète par excellence des drames de séparation, ne ferait-il point partie de ces « germes inaperçus », comme dit la perspicace Mme Necker de Saussure, qui font partie de son originalité elle-même? C'est comme un devoir que crée pour cette déracinée la présence d'hommes

qui n'admettraient pas, dans leur premier enthousiasme, pareille apparence de duplicité. Et dès lors, comment ne se point souvenir efficacement de tant d'alexandrins mémorables?

Du reste des humains je vivais séparée....

Que le jour recommence ou que le jour finisse...

Sultan, l'heure fatale est enfin arrivée
Qu'à votre liberté le ciel a réservée...

L' « esprit de chevalerie » pourra-t-il vraiment faire façon de tant de conflits? L'auteur de ce poème historique ne sait-elle pas que *Richard the Lion heart,* caractère altier dont ses subordonnés et ses égaux subirent maintes fois les sautes d'humeur, rachetait ces défauts par un héroïsme dont la légende devait faire son profit? Barberousse manquant et Philippe Auguste invoquant des raisons de santé pour rentrer en France, il est certain que c'est entre lui et Saladin que se joue une suprême partie, et que la trêve du 10 août 1192 mettra fin à une expédition entreprise sous de plus favorables auspices. Richard a repris Jaffa et Ascalon; Jérusalem recevra, quoique en possession infidèle, des pèlerins non armés : terminaison acceptable sinon glorieuse, par conséquent, de la partie « orientale » du poème. Mais il va avoir, par delà l'émouvante captivité de Richard à son retour, due à la rancune de Léopold d'Autriche qui le livre à l'Empereur et crée la touchante légende

— *O Richard, ô mon Roi, l'univers t'abandonne* —

une autre conclusion, projetée dans un assez proche avenir, tenacement accrochée par Germaine Necker à sa conception de la Troisième Croisade : sorte d'apothéose « civique » dont il est légitime de se figurer les éléments.



Comment ce grand fait de l'histoire britannique, l'octroi de la *Magna Charta,* en 1215, au peuple anglais (3), peut-il sortir

(3) Cet article était écrit depuis longtemps quand nous avons lu dans *Le Monde,* en février, l'information suivante : « C'est le 15 juin 1215 à Runnymede, petite île de la Tamise, que fut signée la Grande Charte d'Angleterre, fondation des libertés et des droits du peuple anglais.
« Un savant hongrois, M. Charles d'Eszlary, dans une communication qu'il a faite à l'Académie des inscriptions, a expliqué qu'il trouve dans

d'aventures ainsi terminées, en 1192, aux approches des Lieux saints? Des hommes « de bonne volonté » transposaient-ils dans l'ordre civique l'inspiration issue du Christ? Une découverte sympathique du monde musulman rendait-elle son actualité à la revendication mise par Voltaire dans la bouche de Mahomet lui-même?

Mon peuple généreux, trop longtemps inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire?

La confrontation malgré tout de « chevaleries » diverses faisait-elle espérer, parmi des Occidentaux de valeur, une extension de certaines ententes? Y aurait-il eu, après des enthousiasmes malgré tout déçus, un transfert quasi mystique d'espérances, à incarner désormais en un idéal différent? Puisque au chapitre XVIII de *l'Allemagne* une note insistante citait tout au long la « vision » de Wallenstein dans l'adaptation de B. Constant, cette « poésie plus élevée » n'était-elle pas surtout, au gré de l'auteur, la clef authentique de la plus imprévue des volte-face?

Il est, pour les mortels, des jours mystérieux
Où, des liens du corps notre âme dégagée,
Au sein de l'avenir est tout à coup plongée
Et saisit, je ne sais par quel heureux effort,
Le droit inattendu d'interroger le sort...

Sans doute Mme de Staël aurait-elle employé, pour exprimer pareille miraculeuse transposition, la forme de la *terza rima :* ceci moins en raison d'une dévotion dantesque, dont elle est moins pénétrée que sa Corinne, que pour déférer à une préférence des frères Schlegel (Frédéric dit à son frère, dans une lettre de 1797, que toute « poésie prophétique » a tout à gagner à ce type de vers). Donnons la parole à une rythmicienne médiocre, chez qui la pensée doit suppléer à quelque insuffisance de l'art; les chefs de la troisième Croisade se

cette charte des traces d'une influence exercée sur ses rédacteurs par une compilation juridique française connue sous le nom d' « Assises de Jérusalem ».

« Par une série d'arguments, dont certains ont fait d'ailleurs l'objet d'une discussion serrée de la part de MM. Fawtier, Paul Deschamps et Charles Samaran, il s'est efforcé de faire apparaître dans la Grande Charte certains principes juridiques qu'on ne trouve nulle part au moyen âge, sauf dans les « Assises de Jérusalem ».

« D'autre part, dans l'histoire de la participation à la croisade de Richard Cœur de Lion et dans les biographies de certains nobles anglais que l'on rencontre à la fois aux côtés de Richard, en Terre sainte, et de Jean, lors de la signature de la Grande Charte, M. d'Eszlary a ouvert des points de vue nouveaux et posé pour la première fois le problème de la rédaction d'un des actes les plus importants de l'histoire d'Angleterre. »

survivront en quelque manière dans cette charte, accordée par Jean sans Terre dans la plaine de Windsor en 1215 :

Bien plutôt que de voir, précocement ravie
A la réalité présente du Destin,
L'alliance qu'ébauchait notre suprématie
De souverains unis sous l'Astre du Matin,
Souhaitons qu'un grand peuple insère dans sa vie
Le meilleur de l'accord en d'autres lieux atteint :

Qu'une Charte, octroyée à ses sujets, accueille
La noble volonté d'un Roi plus clairvoyant;
A ce texte ingénu qu'à l'avenir Dieu veuille

Donner la permanence et la vigueur seyant
A tout ce que pour l'homme un lendemain recueille :
Bonne foi de chacun, Droits et Devoirs ayant

Leur parfaite balance, une égale justice
Appliquée au manant comme au plus riche Lord,
Sans que nul privilège atténue ou gauchisse

Les articles d'un Code institué d'abord,
Et que chaque sujet, quoi qu'en ait la police,
S'il n'est pas condamné, soit libre de son sort!

Et sans doute, peu soucieuse d' « art pour l'art », Mme de Staël aurait-elle préféré un tel prosaïsme à toute ultime tentative de couleur locale, évoquant, par exemple, une manière d'adieu à l'Orient, berceau de toutes les mystiques et peut-être aussi de cet Evangile civique imprévu. L'Inde ou la Perse plutôt que l'Arabie, sauf pour certains initiés, agissaient en Occident sur des imaginations poétiques, et l'on ne voit guère en France que Louis Mathieu Langlès — avec qui le milieu staëlien était en relations — qui aurait pu guider vers un Islam plus coloré l'affabulation de notre auteur.

Quoi qu'il en soit, on s'est efforcé dans ces quelques pages de ne point trahir des intentions à demi manifestes, à demi *préfigurées*, si l'on peut dire, dans des précédents connus. Qu'un jour, à Coppet ou à Broglie, une découverte imprévue favorise la parfaite déférence que les descendants de Mme de Staël ont vouée à cette grande mémoire, il sera curieux de vérifier des suppositions et de contrôler des tentatives qui n'auront pas eu contre elles la moindre intention parodique.

MERCVRIALE

LE MOIS DE PARIS

DERRIERE LE MUR DU SON. — On l'appelle encore dans certains milieux le mur de la vie privée. C'est le rempart qui abrite les gens sensibles contre les indiscrétions de la publicité, contre les manifestations mondaines de la mauvaise éducation, en résumé contre tout ce qui est un danger, d'autant plus décourageant qu'il est sans intérêt. La plupart des dangers qui donnent au temps présent sa personnalité sont idiots et déprécient la valeur de l'existence. Les hommes et les sociétés qu'ils animent vont de plus en plus vite, c'est un fait. Ils vont de plus en plus vite vers un but que tous les gens sensés ne désirent atteindre que le plus tard possible. Le mur de la vie privée fut pendant des millénaires un obstacle qui ralentissait la marche de chacun vers cette catastrophe illogique mais écœurante. Le mur de la vie privée, si l'on veut, c'est quelque chose... Non? On sait que ce mur est franchi : c'est-à-dire que le son peut désormais pénétrer partout, dans le palais des rois, la chaumière classique et même l'oreille des sourds; car les sons se transforment en images pour ceux qui n'entendent pas.

Ce soir, par la fenêtre ouverte, au moment où le crépuscule de la nuit encourage les querelles d'oiseaux dans les peupliers italiens, des voix se groupent ou s'isolent qui sont des voix d'origine humaine dédiées depuis l'adolescence à tous les enthousiasmes qu'exigent les chansons nouvelles, les chansons fabriquées en série, les paroles de charme rapidement flétries et celles qui décrivent les spectacles du monde en usant d'une trop grande insouciance pour séduire les auditeurs. Ainsi le mur du son franchi, grâce à ces multiples concerts d'origine radiophonique, les fausses images et les sentiments saugrenus établissent solidement une vision pittoresque du monde assez décevante. Le monde apparaît alors comme un jardin fleuri de mots conventionnels,

des mots pour « uniprix », des mots faciles à chanter mais qui ne signifient rien, ce qui en assure le succès.

Le peintre Pedro Florès est chez moi. Il me parle de Picasso : ce nom déroule un film qui est peut-être le sien, mais qui plus certainement est le mien. Il s'associe à la voix de Germaine Montero dont l'autorité fait taire les merles et les pies qui, ayant compris, ne tardent pas à « la boucler ». La voix de Montero c'est celle de l'adolescence en fusion, celle de Federico Garcia Lorca qui n'était pas du tout Montmartrois mais qui rejoint la rue Saint-Vincent et la place Ravignan en passant par les refrains des rues et des routes où les verdines des gitans cahotent. Tel est le destin d'une chanson humaine qui est de relier encore une fois des amis nourris des mêmes brumes et des mêmes déficiences de la vie quotidienne que les dévots appellent : le pain.

L'art d'écrire n'offre d'autre intérêt que de procurer à celui qui en use, grâce à quelques dons, ce retour vers des images définitivement classées comme des disques dans un album comparable à un album de portraits de famille. Revenir en arrière, sans appréhension, dans un bond de cinquante années, c'est mieux qu'un contrat soigneusement médité avec n'importe quelle firme de l'industrie cinématographique.

L'or que l'on fabrique soi-même est sans alliage : il est plus pur que celui qui porte des estampilles légales.

Donc, et j'espère que ce sera pour longtemps, je me sens transformé en poste d'écoute. Je n'ai qu'un signe à faire, tourner un bouton et toutes les chansons de Paris, qui se bousculent au bord de la rivière, viennent se percher sur mes armoires comme des oiseaux de magasins. Ce ne sont pas des voix de grandes vedettes de la chanson qui se mêlent aux harmonies du passé : ce sont des voix d'une qualité plus rare, celles qui sont l'authentique richesse des catalogues de disques où leur présence est dissimulée avec soin. Il faut souvent de nombreuses années pour qu'une chanson porte ses fruits. Il faut bien des années pour que la voix de celle ou de celui qui la transmet reçoive l'hommage d'une consécration satisfaisante et honorable. Le mot chanson manque de précision. Beaucoup, parmi elles, souvent parées d'un charme provisoire, ne peuvent pénétrer dans le domaine bien gardé de la littérature émouvante. On doit les laisser reposer bruyamment dans leur succès. D'autres entrent autoritairement dans la vie parce qu'elles sont humaines. Elles ne peuvent se comparer aux premières, en ce sens que seul le sujet et les mots qui fixent les couleurs et la vie sont de cette qualité qui est celle

de la poésie. Une chanson humaine doit pouvoir se traduire en dessin. Bruant est étroitement lié à Steinlen. Parler de la chanson, c'est toutes les différences de la condition des hommes; c'est provoquer d'importants malentendus. La qualité d'une chanson, comme de tout ce qui émeut, correspond à la qualité de celui qui l'entend et à l'instinct de ceux qui la chantent, sans quelquefois soupçonner leurs dons. Il n'est pas inutile de dire que les disques que la renommée ne recommande pas sont ceux qui s'enrichissent de cette substance sentimentale qui donne à la solitude le plaisir d'additionner des expériences que la résurrection rend surprenantes.

Les voix qui, dans le courant du mois de juillet dernier, correspondent à ce que je viens d'écrire sont peu nombreuses, car, si les vedettes continuent leur métier qui est de plaire, les artistes authentiques sont assez clairsemés. Les chansons qui appartiennent véritablement à la poésie telle qu'on peut la concevoir, c'est-à-dire comme une force essentielle de la vie, ne sont pas fréquentes. L'époque dénuée de personnalité sentimentale et pittoresque en est sans doute la cause. Il existe, en cherchant bien, quelques exceptions. Voici celle que nous offre Aglaé, jeune chanteuse canadienne qui interprète les œuvres de Félix Leclerc, un poète de qualité, et des chansons de paysannes ingénues et malicieuses. Ces dernières sont signées Lionel Daunais. Je n'omets jamais de donner le nom de l'auteur quand les paroles sont la source de l'émotion que communique la chanson. Il me semble évident que dans la plupart des œuvres qui décrivent un temps, souvent mort, de la vie humaine, le rôle du musicien est un rôle d'accompagnateur : un fond sonore. Il est loyal de dire que bien des chansons ne valent que par la musique. Mais leur influence, à part quelques exceptions, est souvent éphémère, car on se lasse plus vite d'un air, même charmant, que des paroles quand elles sont vraiment chargées de significations, indispensables pour certains dont la profession est d'imaginer.

J'ai souvent dit ce que je pensais de la chanson canadienne si intelligemment gardée dans le souvenir français des gens des belles rivières. Félix Leclerc a subi la profonde mélancolie des chansons d'émigrants. Il est un des poètes les mieux nourris de cette poésie populaire si souvent défigurée par cet adjectif ambigu. La poésie populaire de Félix Leclerc est aristocratique : comme est aristocratique, mais inspirée par la lumière des rues, la voix de Simone Réal, chanteuse de bal musette, éprise de chagrins, ceux des filles de minuit parfaitement incomprises. Simone Réal chante en donnant aux choses les plus médiocres,

mais nettement spécialisées, la poésie que Fréhel sut toujours leur imposer. Fréhel ivre de gentillesse et, elle aussi, de chagrins comme je la voyais chez moi à Archet, au bord de la rivière qui passe devant ma demeure.

Pierre Mac Orlan
de l'Académie Goncourt.

A consulter. — *Aglaé,* par Aglaé (Disque Philips). — *Les Nuits,* par Simone Réal (Disque Pathé). — *Madame Arthur* (Disque Decca), par Lili Bontemps qui, elle aussi, est une artiste gaie en représentation devant un public de livres : celui que j'aime à servir dans ces chroniques. — **P. McO.**

LETTRES

LE SPECTROSCOPE DU FUTUR (1). — De tous les pays du monde, seule, paraît-il, la Russie soviétique est capable de s'entendre avec les Etats-Unis dans le goût de la science-fiction, — c'est-à-dire, en gros, de la forme moderne des romans d'anticipation scientifique, dont M. Michel Butor dans les *Cahiers du Sud* passe en revue les trois types essentiels : vie future, mondes inconnus, visiteurs inattendus. « On en vient à se demander si, d'aventure, assurée d'une avance toute faite de passé, notre culture ne progresserait plus guère qu'à reculons, les yeux indécollables de tant de nécropoles du savoir et du goût. Tandis que les deux plus jeunes et deux plus puissants Empires de ce siècle, eux, regardent et foncent du côté de la vie future » (Stephen Spriel, *Mercure*).

Sur la science-fiction russe on ne nous donne guère de détails. Les quelques lignes de Stephen Spriel, dans les *Cahiers du Sud* encore, restent fort générales. Sur l'américaine, en revanche, les précisions abondent. « Des dizaines de romans chaque année, puis les digests de ces romans, puis l'anthologie de ces digests *and*

(1) Cahiers du Sud, n° 317, juin 1953 : « Nouveaux aspects d'une mythologie moderne » : Introduction, non signée; *Le spectroscope des anticipations,* par Michel Carrouges; *De l'humain à l'abhumain,* par Jacques Audiberti; *Le ressac du futur,* par Stephen Spriel; *Perspectives sur l'autotechnique de l'homme,* par Guy Palmade; *La crise de croissance de la science-fiction,* par Michel Butor; *Perspectives sur les mondes futurs,* textes recueillis par Michel Carrouges.
Esprit, mai 1953 : « Mensonges et vérités de nos anticipations » : *Du roman d'anticipation,* par Bertrand d'Astorg; *Sur la « Science-Fiction »,* par Stephen Spriel; *Juin 2003 — A travers les airs,* nouvelle de Ray Bradbury; *Utopie, humour, poésie et puissance,* par Gabriel Venaissin.
Mercure de France, n° 1078, 1er juin 1953 : « *Tout smouales étaient les borogoves...* », nouvelle de Lewis Padgett traduite par Boris Vian et présentée par Stephen Spriel.

so on... Bref, un succès si grand qu'il a ravi au roman policier sa suprématie » (Bertrand d'Astorg). Trente-neuf périodiques spécialisés, totalisant cinquante millions de lecteurs; sept maisons d'éditions spécialisées aussi, en dehors desquelles il n'y a pas une grande firme « qui n'ait sa série de *fantascience*, à côté des *thrillers* policiers. Une vingtaine d'anthologies annuelles sont enlevées aussitôt que parues. Des prix et des *book-clubs* ont été fondés. Radio et télévision exploitent à fond cette matière inépuisable, comme la science. Hollywood a une quinzaine de films du genre en chantier » (Stephen Spriel, *Esprit*).

La France suit avec circonspection. Il s'y trouve sans doute des lecteurs, puisque le Club français du Livre a donné *Demain les chiens* dans celle de ses collections qui cherche le grand public, puisque la collection « Le Rayon fantastique », lancée en commun par Gallimard et Hachette, est d'un prix modéré qui suppose un tirage assez élevé. Ce sont là des touches. Ce ne sont pas les signes d'un élan foudroyant. Il n'y a pas une demande véhémente à laquelle on s'efforcerait de répondre : on provoque la demande.

Le fait caractéristique, c'est que, sans préméditation ou presque, la science-fiction s'est trouvée envahir simultanément, ou presque, les sommaires des *Cahiers du Sud*, d'*Esprit* et du *Mercure* (*Les Temps modernes*, *Critique*, *Monde nouveau-Paru* avaient pu naguère les devancer, mais en ordre dispersé). Trois revues qui, si différentes entre elles, mais également sensibles au neuf et peu sensibles à la simple mode, ont en commun une certaine manière de prendre au sérieux les choses de l'esprit. Le hasard évidemment a moins de part à cette rencontre que l'action personnelle de Stephen Spriel, dont le nom sert de facteur commun aux trois sommaires, et qui est ici le grand manager. Mais il a bien fallu que les équipes rédactionnelles acceptassent de le suivre, et qu'elles-mêmes se sentissent d'accord avec ces « lecteurs de choc » qui conduisent une revue autant qu'ils la suivent. La science-fiction, en France, et jusqu'à présent, est une affaire d'intellectuels; et si elle a un praesidium suprême, il peut se confondre avec le « Club des Savanturiers » de Raymond Queneau, d'Audiberti, de Boris Vian, lesquels ne sont pas précisément des naïfs.

L'avènement de la science-fiction marque l'entrée dans le domaine romanesque de données propres à la science moderne (parmi les meilleurs auteurs américains se trouveraient plusieurs vrais savants, et des plus avancés). Mais la science moderne risque d'être bientôt aussi dépassée que celle à partir de laquelle Jules Verne lançait ses extrapolations. Dans un roman d'antici-

pation le roman se démode moins vite que l'anticipation. Aussi est-il instructif d'examiner la littérature d'anticipation dans son ensemble, dans sa suite et sa continuité historiques, en prenant pour guide Michel Carrouges. Fort excitant par lui-même, son développement — non sans se référer en fait à un passé qu'il récuse en principe — est de ceux qui éclairent le mieux le foisonnement de pensée vive que nous offrent les trois sommaires.

Mettant à part les anticipations de forme religieuse — *Bardo-Thodol* des Thibétains, *Livre des Morts* des Egyptiens, *Apocalypse* —, Michel Carrouges aligne Campanella, Morus, Bacon, Cyrano, Swift, Fourier, Poe, Jules Verne, Wells, Villiers de l'Isle-Adam, Jarry, Butler, Roussel, Maurois, Borges, et quelques autres : « Du XVI[e] au XX[e] siècle, c'est une chaîne continue de grandes œuvres qui projettent en avant de l'heure la vision des mondes insolites futurs », c'est un puissant mouvement « qui se développe largement sur le plan international et sur tous les plans de culture, depuis les œuvres populaires et enfantines, jusqu'aux travaux les plus hermétiques, en passant par les plans intermédiaires des romans pour le grand public et des fictions techniques réservées à des spécialistes ».

Or l'opinion publique s'est toujours refusée à considérer d'ensemble la littérature de l'anticipation. Quand elle ne se contente pas d'ignorer les œuvres, elle prend soin de les isoler les unes des autres, les reléguant volontiers « dans les annexes de la curiosité » (ce qui montre « à quel point nos habituelles histoires de la littérature se laissent enfermer dans un point de vue partiel et limité »). Cette réaction d'aveuglement n'est qu'un des aspects d'une sorte de dictature du passé, regardé « depuis un temps immémorial » comme recélant « les clefs du destin de l'homme ». « Le passé détient en lui la noblesse des temps anciens, reflet prolongé des paradis et des âges d'or ; c'est de lui que découlent les rites de sacralisation, c'est-à-dire le pouvoir de restaurer mythiquement dans le présent quelque chose de la puissance et de la grandeur des temps anciens. Cette aimantation s'est étendue indéfiniment dans le domaine littéraire » — et toutes les œuvres littéraires, *Phèdre* comme l'*Iliade* et la *Légende des Siècles* comme *Peau d'Ane*, « pourraient commencer par la formule rituelle : *Il y avait une fois.* »

La haute valeur révolutionnaire de la science-fiction vient de ce qu'à cette formule elle substitue la formule *Il y aura.* « Quelle que soit la grandeur du passé, quelle que soit l'urgence du présent, rien ne peut être plus grandiose et plus troublant que la considération de l'avenir, objet insondable et sans limite dans lequel

le mouvement de la vie projette l'homme avec une violence absolue. » Le courant de l'anticipation « est irrésistiblement porté en avant par le mouvement des sciences et des révolutions, par le trouble de la pensée moderne devant l'ampleur des métamorphoses de la vie humaine, par les appels infinis de l'angoisse et du désir. Cette littérature n'est plus un reliquaire de souvenirs, ni un miroir promené sur les routes ou dans les chambres, mais le brûlant spectroscope du futur. »

Quand on aura noté encore avec Michel Carrouges qu'un des traits du surréalisme est de garder intact « son pouvoir de tension vers le futur », on reconnaîtra facilement quelques cheminements favoris de notre jeunesse littéraire. On ne s'étonnera pas de voir, dans une confusion chaleureuse, le thème de la valeur poétique se mêler à celui de la « futuration », les lettrés las des sentiers battus s'entendre avec les apôtres emportés par le délire prophétique, les essayistes saluant la tempête d'air vierge que la science souffle sur une littérature exténuée se rencontrer avec les briseurs de chaînes. On n'oubliera pas toutefois que les opposants se trouvent aussi au rendez-vous : et le réquisitoire de Bertrand d'Astorg qui ouvre le numéro d'*Esprit* suffirait à lui seul à compenser toutes les apologies réunies.

En observant les trois sommaires, on remarque que la critique y tient beaucoup plus de place que les œuvres. Tous ces essais témoignent d'un mouvement de pensée vigoureux, vif, échevelé parfois, mais ardent. Les exemples produits à l'appui sont rares et modestes (seul le *Mercure* donne le pas à la nouvelle de Lewis Padgett sur les commentaires). De cette anomalie les *Cahiers du Sud* apportent par deux fois une explication qui est un aveu. M. Michel Butor confesse que, « malgré quelques très belles réussites », la science-fiction « tient fort mal ses promesses » ; Stephen Spriel lui-même reconnaît que « ces romans » sont « encore peu valables, pour la plupart ». Aux yeux de celui-ci, il est vrai, la science-fiction n'en est qu'à ses premiers balbutiements, et elle a l'avenir pour elle ; le premier craint au contraire qu'elle n'ait déjà usé l' « élément de crédibilité tout à fait particulier » qu'elle apporte, en s'en servant « sans discernement » : elle « est fragile, et l'énorme diffusion qu'elle a acquise ces années dernières ne fait que la rendre plus fragile encore ».

Il nous faudrait donc conclure que nos intellectuels se passionnent moins pour la science-fiction que pour l'idée de science-fiction, — pour une fiction de la science-fiction. Ce qui doublerait d'un sens réfléchi assez piquant le sens du titre qu'ont donné les *Cahiers du Sud* à leur groupement d'études et de textes : « Nou-

veaux aspects d'une mythologie moderne. » Mais qu'importe? Si cela était, cela pourrait encore signifier que les intellectuels cessent ou se disposent à cesser de tourner en rond dans les forêts de la nuit. Depuis dix ans et peut-être beaucoup plus, notre littérature la plus vivante est en général, et paradoxalement, le contraire d'une littérature de vie : une littérature du sans-issue, du sans-avenir, du sans-espoir, et sans autre ouverture que sur une fin d'apocalypse. Sans doute y a-t-il beaucoup d'apocalyptique encore, Bertrand d'Astorg le démontre avec force, dans les images du futur que forge la science-fiction : mais cet apocalyptique à échéance différée a du moins l'avantage de nous rendre du temps et de desserrer l'angoisse. Que l'idée ou la fiction ou le mythe d'un à-venir — quel que doive être d'ailleurs cet avenir — se réintroduise dans nos pensées, ce ne serait déjà pas mal.

S. P.

La lanterne sourde. par *Pierre Mac Orlan;* in-16, 296 p., 590 fr. (Gallimard). **Chansons pour accordéon,** par *Pierre Mac Orlan,* musiques de *V. Marceau;* 14 × 21 cm., 192 p., 450 fr. (Gallimard). — Dans *La lanterne sourde,* Pierre Mac Orlan a réuni trois séries de textes : « Aux lumières de Paris », 17 chroniques datées de 1923-1924 (on y retrouve six des sept chroniques parues dans le *Mercure* en 1924) ; « Images de la Tamise », reportage daté de 1925; enfin « Romantisme de la fin d'un monde », 15 autres chroniques datées de 1931-1939. Chacun de ces textes est donc orienté sur l'instant, et l'ensemble évoque une collection d'instants échelonnés sur seize années. Voilà qui donne une mesure des privilèges de l'art littéraire. Car chaque texte *devrait* paraître parfaitement démodé, et l'ensemble *devrait* donner l'impression d'un vague papillottement. Pas du tout : c'est un livre, vraiment un livre, et qui se tient fort bien; et chaque page, prise au hasard, est aussi fraîche que si on la lisait dans le dernier fascicule du *Mercure.* Il faut que Mac Orlan soit un sacré écrivain pour que son langage, si bien constitué pour coller à l'actualité, n'ait pas pris une ride après quinze, vingt ou trente ans; et pour qu'en s'attachant à l'actuel aussi étroitement qu'il fait, il sache si bien laisser tomber les traits accessoires et ne retenir que ceux qui, après l'épreuve de tant d'années, resteront vivants, actifs et, comme il dit, bons conducteurs. Cette notion de conductibilité, qui occupe dans son vocabulaire un rang plus qu'honorable, il faut y voir une des clés de son art. On en trouvera une autre clé dans le mot *romantisme,* qu'on aura quelque peine à élucider, et dans un petit nombre de mots apparentés (« une petite rue historique, mais romancée », p. 214). *La lanterne sourde* est probablement un des livres de Mac Orlan où son univers propre a le plus de densité et de concentration. Aussi a-t-il eu raison de sous-titrer *essai* les recueils qui en forment la première et la troisième partie : leur unité est celle de l'esprit du chroniqueur, et on voit bien qu'elle est accomplie. On pouvait croire qu'il se dis-

persait, alors que ces enquêtes à travers les apparences de son temps étaient des explorations de lui-même.

Les seize *Chansons pour accordéon*, huit « chansons de charme pour situations difficiles », huit « chansons de soldat, chansons de trimard », qu'accompagnent des musiques de Marceau, sont enrichies de larges commentaires où l'on retrouve avec joie la synthèse des principaux thèmes de Mac Orlan. Parmi ces commentaires on se plaira à relire le texte *Sept chansons sur mesure* que Pierre Mac Orlan a donné au *Mercure* en mai et juin 1952. — S. P.

Bâtons dans les roues, par *Jacques Perret;* in-16, 288 p., 550 fr. (Gallimard). — J'ai fait le compte : la Sécurité sociale n'est prise à partie qu'une fois toutes les douze pages en moyenne. Beaucoup moins souvent qu'on ne croirait. Néanmoins la position politique de Jacques Perret paraît assez bien assurée; ses flèches de prédilection, il les réserve pour ceux qu'il appelle les esséfiots et les hémerpés. Malgré tout, son livre est beaucoup moins politique que l'auteur lui-même le pense sans doute. Car l'auteur lui-même avoue, explicitement ou non, qu'il eût été aussi bien républicain sous l'un ou l'autre Empire, bonapartiste sous la Restauration, je ne sais quoi sous la royauté. De proche en proche, il a vite fait, pour chanter la région où vivre, de remonter jusqu'aux Carolingiens, aux Rois fainéants; non pas qu'il ait positivement du goût pour ces hautes époques; mais on est assez mal informé sur elles pour que la rêverie puisse s'y promener sans trop de trébuchements. A le lire un peu vite, on estimerait que Jacques Perret est contre; contre quoi? contre tout. Ce n'est pas tout à fait vrai. Il est pour Jacques Perret. Il revendique non seulement le droit mais la possibilité d'être Jacques Perret; il ne demande rien d'autre, sinon qu'on lui foute la paix. Contre la Sécurité sociale, il n'a qu'un grief, mais irréductible : le matricule. La chanson lui répond que si on l'immatricule c'est pour son bien; mais il ne supporte pas les bienfaits matriculaires. Inutile de décrire ces chroniques : un bon nombre ont paru d'abord dans le *Mercure*. Remarquons cependant à quel point ce genre, où la liberté est tout à fait débridée, répond à la revendication profonde de l'écrivain. Il jette les mots. Un mot appelle un mot, une idée une idée, un thème un thème : selon la seule règle du bon plaisir et des sentiers favoris. Quelle verdeur et quelle vivacité d'imagination, quelle richesse et quelle souplesse de vocabulaire! Il n'est, certes, pas le seul écrivain qui se complaise dans le plaisir qu'il se donne à lui-même (je pense même qu'il ne saurait y avoir d'écrivain qui ne, etc.); la différence, c'est que son plaisir, lui, il le communique. Et il vous nettoie drôlement le pensoir — qui en a bien besoin. — S. P.

Le royaume errant, par *Marie Mauron;* 14×19 cm, 268 p. (Amiot-Dumont). — Voici le roman dont *Transhumance*, ce beau reportage, avait préparé les voies. Roman aussi de la transhumance, des bergers et des troupeaux provençaux. L'intrigue humaine est suffisamment entremêlée à ces grands souffles, à ces grands rythmes, à ces marées saisonnières, pour n'avoir pas l'air arbitrairement plaquée. A peine les dialogues semblent-ils, par-ci par-là, un peu trop écrits. C'est, à l'écart des modes littéraires et des recherches d'école, un beau livre. Le prix international Charles Veillon lui a été attribué. — S. P.

Six heures à perdre, par *Robert Brasillach;* in-16, 256 p., 420 fr. (Plon). — En 1943, un prisonnier libéré passe par Paris, où il a « six heures à perdre ». Il se met à la recherche d'une jeune femme dont lui a longuement parlé un de ses camarades de captivité. Et le roman est en partie le roman de cette quête : Marie-Ange — son âme et les événements de sa vie — peu à peu découverte à travers les récits de l'ami, d'une logeuse, d'un inspecteur de police, de ses propres confidences enfin. Et en même temps le prisonnier libéré découvre (le roman est écrit à la première personne) le Paris que la guerre a substitué à celui de ses souvenirs, Paris sans transports, Paris dans la misère du rationnement et dans l'opulence du marché noir, dans le désarroi moral, dans la résistance, sous un régime policier. Les circonstances et le style de l'enquête font que les deux romans ne sont pas arbitrairement juxtaposés, mais intimement confondus. — On nous dit qu'il s'agit d'une première rédaction que Brasillach n'a pas eu le temps de reprendre; il n'y paraît guère. — S. P.

Mémoires d'un naïf, par *Paul Guth;* 14×19 cm, 256 p., 480 fr. (Pierre Horay). — La suprême rouerie de ce roué de Paul Guth est de se faire justement naïf : naïf devant la floraison de ses propres souvenirs, qu'avec simplicité, c'est-à-dire avec bonne foi, il laisse s'épanouir et décrit. — S. P.

Les marées de l'Escaut, par *Franz Hellens;* 13×20, 304 p., 525 fr. (Albin Michel). — Six nouvelles, dont une à trois panneaux, six nouvelles dont les personnages appartiennent à des milieux analogues (très petite bourgeoisie, employés, ouvriers, artistes pauvres, tous gens qui ont peine à se bâtir une vie) mais trop différentes au fond pour qu'il soit possible d'en donner une idée d'ensemble. C'est la variété du dosage : « rêve réalité » qui pourra peut-être nous montrer à la fois leur parenté et leur dissemblance : certaines sont nettement réalistes (études de caractère diverses; situations précises), d'autres ont des échos fantastiques, d'autres encore appartiennent complètement au domaine du rêve. Les premières, plus longues, moins bien composées, n'en sont pas moins remplies de remarques subtiles, exprimées poétiquement et qui semblent révéler une extrême sensibilité chez l'auteur. Les contes, plus courts, plus harmonieux, bénéficient, de leur côté, du vocabulaire concret et d'autant plus imagé de Franz Hellens. — A.-M. B.

Le colombier de Puyvert, par *Gabriel Audisio;* 12×19, 302 p., 550 fr. (Gallimard). — Le roman picaresque, tout en épisodes divertissants, qui forme la première partie de ce roman semble comme la surface de la seconde partie constituée essentiellement par un grand débat intérieur. Ces gais compagnons qui dans leurs mauvais coups les plus comiques suivent les traditions des pirates chevaliers, défenseurs des opprimés, sont en quête de liberté. Ils aboutissent à une impasse. L'île dont ils rêvaient fait crouler leurs espoirs lorsqu'ils en touchent la réalité. La surface gesticulante s'efface au profit d'un grand débat dans l'âme du héros, Sauveur, et ce débat de conscience est si personnel que, par moment, les deux autres personnages principaux, Cuscute et Pignol, apparaissent comme des voix intérieures : l'une attire Sauveur vers l'action révolutionnaire qui rend la pitié efficace, l'autre lui montre les avantages de ce refuge merveilleux que représente le rêve quand il vous enferme au point de devenir folie. Sauveur essaie de trouver à son amour de l'homme une solution d'équilibre et, pour cela, fait appel aux traditions méditerranéennes que lui a léguées sa mère. — A.-M. B.

Le paradis terrestre, par *Herbert Le Porrier;* 14×19, 193 p. (Ed. du Seuil). — Ces mémoires d'un aliéné sont assez prenants. Le style en est soutenu, ample et simple en même temps. L'auteur a su capter la logique impitoyable qui, peu à peu, éloigne le malade de la réalité et cela, à cause même de sa bonne volonté. Coupé du monde par la tendresse exagérée de sa mère, il le découvre un jour et le voit si hideux qu'il veut le rebâtir, imposer aux hommes, par la force s'il le faut, un bonheur auquel ils ont renoncé par faiblesse et lâcheté alors que, supérieurs à Dieu, ils eussent dû être capables de recommencer son œuvre. — A.-M. B.

L'âge d'or, par *Pierre Herbart;* in-16, 176 p., 320 fr. (Gallimard). — Corydon butine d'Alexis en Alexis. Souvenirs écrits dans un langage lumineux et preste et sur le ton de l'idylle, l'existentiel — tragique, et peut-être sordide parfois — demeurant confiné dans les arrière-plans. — S. P.

Les principes d'Archimède, par *Jean-Marie Dunoyer;* in-16, 480 fr.

(Gallimard). — Gabriel sert comme pion dans un pensionnat assez sordide. Il met à mal la fille du patron. Il est vrai que la petite sotte l'avait bien voulu. — S. P.

Mort en fraude, par *Jean Hougron*, quatrième roman du cycle « La nuit indochinoise »; in-16, 264 p., 510 fr. (Domat). — Le rythme du récit, dans les passages narratifs, est excellent. Simenon fait école; c'est justice. Les notations descriptives évoquent avec vigueur, et composent une atmosphère dense. Quant aux personnages indigènes — paysans cochinchinois de la Plaine des Joncs, entre les patrouilles françaises et les incursions du Viêt-Minh — ils semblent rudimentaires et conventionnels. Grand prix du roman de l'Académie française. — S. P.

La bataille dans la rizière, par *Jules Roy*; in-16, 368 p., 590 fr. (Gallimard). — Comme écrivain et journaliste, Jules Roy est allé enquêter sur les combattants d'Indochine (et aussi sur ceux de Corée, à qui il consacre le tiers de son livre). Comme colonel, il s'est placé au point de vue de Vigny : « L'Armée est aveugle et muette. Elle frappe devant elle du lieu où on la met... » *Inde irae*. De fait, il y a un peu trop de chevaliers et de croisés dans ce livre. Mais aussi c'est un défaut bien français que de juger d'une réalité inconnue d'après le préjugé politique. Voici donc ceux qui se battent et qui se font tuer, vus par un de leurs camarades et présentés dans le langage somptueux et légendaire de l'auteur de *La vallée heureuse*. — S. P.

Français d'Indochine, par *Yvonne Pagniez*; in-16, 238 p., ill., 600 fr. (Flammarion). — Dès l'avant-propos, Mme Yvonne Pagniez nous révèle qu'il s'en est fallu de peu qu'elle ne fût dévorée non seulement par les tigres, mais par les sauterelles. Ce trait nuit à la crédibilité d'un livre d'ailleurs éperdu de bonne volonté. — S. P.

L'amiral Courbet, *vainqueur des mers de Chine*, par *Claude Farrère*, préface de l'amiral Lemonnier; in-16, 256 p., 600 fr. (Editions françaises d'Amsterdam, 12, rue Ernest-Psichari, Paris, 7e). — Le dosage n'est pas bon; l'élément Farrère est nettement forcé, et la quantité de Courbet à peine suffisante. On goûtera, je pense, ces fières déclarations de l'auteur : « Le travail de l'historien s'apparente à celui du bénédictin de jadis. Nous n'avons pas le temps, hélas! d'être ici bénédictin. *Carpie* (sic) *diem*. Et qu'on excuse l'auteur pour toutes les lacunes auxquelles lui-même se résigne d'avance. Il faut ce qu'il faut. ». — S. P.

Œuvres de 1884, par *A. Tchékov*; in-16, 284 p., 375 fr. (Les Editeurs français réunis). — Cinquante contes de l'année 1884, traduits par Madeleine Durand et Edouard Parayre. On y voit bien comment l'art de Tchékhov est de donner signification à l'insignifiant ; au détail apparemment banal, à la circonstance apparemment quotidienne. Le goût de la déformation caricaturale, burlesque même, accentue cette interprétation du détail, — sans d'ailleurs parvenir toujours à le hisser au-dessus de son insignifiance. — S. P.

Tournebelle, par *Gaston Bonheur*; in-16, 152 p., 320 fr. (Gallimard). — Pour qui sait encore goûter les contes — peut-être en éprouve la nostalgie — voici un petit modèle du genre, d'une subtile élégance, tramé à souhait de fantastique et de poésie. — S. B.

Bacouya le cynocéphale, par *René Maran*; in-16 double couronne, 248 p., 390 fr. (Albin-Michel). — Dialogues de bêtes dans la brousse africaine. Immanquablement on songe à La Fontaine et à Kipling. Périlleuse confrontation... qui fait ressortir la lourdeur un peu pédante de l'intention et de l'expression. Nous sommes infiniment plus touchés par la partie descriptive qui révèle le mieux la sensibilité de l'écrivain : la Nature est de ses personnages celui qui vit le plus intensément. — S. B.

La nuit commence au Cap Horn, par *Saint-Loup*; in-8° soleil, 260 p., 570 fr. (Plon). — Le problème des missions suscite toujours des controverses. Mais poser les plus hautes données spirituelles sous une forme très élémentaire rend la démonstration arbitraire et bien irritante. Romancé, ce récit n'en est pas moins un réquisitoire terrible, basé, paraît-il, sur des faits avérés, contre la mission méthodiste qui, dans la seconde moitié du XIXe siècle, fut responsable de l'implantation en Terre de Feu d'une « civilisation » avide et meurtrière; l'inhumanité de son héros, un pasteur d'un puritanisme aussi ridicule que rigoureux, paraît incroyable. Mais la documentation ethnologique sur de très anciennes races aujourd'hui disparues est extrêmement captivante. — S. B.

POESIE

VIE DE VERHAEREN, par *A. Mabille de Poncheville* (Mercure de France); PLUS LOIN QUE BETELGEUSE..., par *Gilbert Mauge* (Odilis); DANS MON TOURMENT DE CHAIR, par *Philippe Dumaine* (Caractères); LES TEMPS OBSCURS, par *Charles Le Quintrec* (Debresse). — Emile Verhaeren, dont le nom fut célèbre au début du vingtième siècle, paraît enfin sortir de l'ombre où il était relégué depuis longtemps. L'année dernière, ont été publiées ses deux cent dix-neuf lettres inédites à sa femme, remarquablement présentées par M. René Vandevoir, ainsi qu'une belle étude de Franz Hellens sur sa poésie; et voici que le « Mercure de France » vient d'éditer un fervent ouvrage sur sa vie écrit par A. Mabille de Poncheville qui l'a fort bien connu et s'est plu à rechercher son souvenir dans les lieux qui lui étaient chers.

Ce livre de cinq cents pages suit fidèlement l'auteur des *Campagnes hallucinées*, de sa naissance à Saint-Amand, près d'Anvers, le 21 mai 1855 jusqu'au jour de novembre 1916 où, dans la gare de Rouen, il glissait sous un train en marche et mourait victime d'une de ces machines qu'il avait chantées avec tant d'enthousiasme. On voit en lisant cette substantielle biographie, dont l'intérêt ne faiblit pas un instant et qui nous offre une magnifique leçon d'énergie, comment une œuvre puissante et pleine de confiance en l'avenir s'est affirmée, malgré de nombreux défauts, grâce à des qualités incontestables parmi lesquelles se mettent surtout en évidence la fougue, l'ampleur et la générosité. Quoiqu'il n'égale pas en génie ses deux illustres devanciers : Victor Hugo et Walt Whitman, il y a dans les *Forces tumultueuses*, la *Multiple Splendeur*, les *Rythmes souverains*, les *Blés mouvants* et les *Flammes hautes* une telle richesse verbale, un tel tempérament et un tel amour profond de l'humanité qu'Emile Verhaeren peut toujours être considéré non seulement comme le plus grand poète belge de tous les temps mais encore comme l'un des plus importants lyriques européens de son époque.

●

En vingt-six ans, Gilbert Mauge nous a donné cinq recueils de poèmes. Les deux premiers : *Nombre* et *Le Même et l'Autre*, marqués par la précieuse influence de Paul Valéry, s'imposaient

autant par leur perfection de forme que par leur subtilité de pensée. Mais c'est en publiant *Concert* pendant l'été de 1937 que Gilbert Mauge nous révéla sa grâce originale et nous montra qu'elle savait ennoblir la réalité d'une manière à la fois tendre et rigoureuse. A l'inspiration trop brûlante et trop facilement déchaînée de la plupart des poétesses contemporaines elle opposait très simplement une poésie lucide, pudique et repliée sur elle-même en son rayonnement secret.

Une sorte de voile semblait être posé sur les plus familières comme sur les plus étranges de ses courtes pièces, amies de la pénombre, du recueillement et de la mémoire; puis, deux lustres plus tard, Gilbert Mauge fit paraître *Chasse cette Vivante* où son talent harmonieux s'exprime avec une réserve qui n'exclut pas la vigueur et où l'on sent percer quelquefois sous le poète un moraliste de valeur que l'on retrouve dans *Plus loin que Bételgeuse*. Cette récente plaquette a des charmes sûrs et vaut par une discrétion émouvante et rare. Il y est parlé à voix singulièrement basse et le pur sentiment qu'on y devine est à peine suggéré :

On emporte les fleurs, les fruits, le pain, les verres,
Quelqu'un furtivement souffle sur les lumières,
Derrière nos fauteuils brille un ciel pur et doux,
Cette nuit étoilée est trop belle pour nous.
Va, respirons l'odeur des chandelles éteintes,
Tu ne verseras plus pour moi tes larmes saintes.
Pourquoi rester dans l'ombre absurdes et confus
Avec nos doigts rejoints qui ne se parlent plus?
Regarde, cher mortel, la table desservie,
Vois simplement finir la fête de la vie...

Tous ceux qui goûtent le songe et ses pouvoirs seront touchés par ces dix vers et par beaucoup d'autres poèmes de ce petit livre dont les quatorze derniers alexandrins sont une prière et dont le triste climat ressemble à celui d'un parc d'Ile-de-France ou de Touraine que l'automne embellit de ses ors, enveloppe de solitude et commence à dépouiller.

●

Après avoir publié de 1936 à 1939 trois recueils de vers de tendance néo-classique imités des élégiaques latins, Philippe Dumaine nous découvrit en 1941 la profondeur et l'acuité de ses dons en confiant à Pierre Seghers l'édition de ses *Imaginaires* où la guerre est chantée sur un ton neuf, magique et pénétrant. Cet ouvrage fut suivi en 1942 par les *Francs-Tireurs du Temps* et,

ensuite, par *Cortèges* (1945), *Agression de l'Inconnu* (1948), *l'Hôtel de l'Age mûr*, illustré de saisissantes eaux-fortes d'Henry de Waroquier (1950), *Ame, Terre Brûlée* (1951) et *Dans mon Tourment de Chair* qui est paru il y a plusieurs mois et qui nous retient particulièrement aujourd'hui.

Dumaine nous laisse voir dans tous ces livres sa conception d'une poésie très humaine, éprise de connaissance, tournée vers l'aventure et prête à explorer les régions de l'inexprimable. Son lyrisme, hanté par les mystérieux attraits du rêve et par de troubles obsessions d'ordre essentiellement charnel, baigne dans une bizarre atmosphère d'angoisse et de frénésie. Ce n'est pas la perfection qu'il faut chercher dans ces poèmes où la musique cède souvent au prosaïsme et où se remarquent trop d'indécisions dans le compte des syllabes, mais une audacieuse puissance d'images allant de pair avec une surprenante complexité.

Dans mon tourment de Chair contient vingt-neuf pièces dont la plus longue n'atteint pas trente vers et dont la plus significative est sans doute celle-ci :

Tu m'apportes tes seins gonflés où se blottissent
Les chevreaux apeurés des intimes détresses.
Tu reviens des brouillards glacés de l'inconnu,
Prise par l'émouvante hostilité des gares
Où roulent les errants les uns contre les autres
Aussi durs et fermés que les galets des plages,
Serrant chacun sur soi son secret, son mystère.

Et nous restons sous les chrysanthèmes du jour
Deux cadavres debout morts de notre rencontre.
Tu m'apportes ton corps bien mûri par l'absence
Qui flambera d'un coup comme un buisson ardent.

Je me souviens de cet instant qui va venir :
Tout fut ainsi jadis, même lieu, même attente.
Les temps sont confondus dans cette éternité.

Un fantôme dont le visage est effacé,
Dont le nom s'est perdu, me parle par ta bouche :
Des mots anciens conduits par la nécessité
Qui semblent remonter du fond de ma mémoire,
Souffleur les chuchotant de sa voix étouffée.

Philippe Dumaine devrait bientôt réunir dans une édition à tirage moins limité un choix de ses poèmes. Il serait ainsi mis tout naturellement à la place qu'il mérite d'occuper entre les poètes authentiques de sa génération.

•

René Debresse qui, dans sa belle « Collection des Neuf » nous avait offert en 1952 un cahier de poèmes éloquents et robustes de Jean Laugier : la *Huitième Couleur*, nous présente maintenant les *Temps obscurs*, un important volume de Charles Le Quintrec dont on peut dire qu'il confirme et au delà toutes les espérances qu'on avait mises sur lui dès la publication de la *Lampe du Corps* en 1949. Ce jeune breton de vingt-sept ans se rattache à la tradition toujours vivante de Villon, de Claude Le Petit et de Tristan Corbière, et semble aussi par instants un petit-neveu de l'enchanteur au front étoilé : Guillaume Apollinaire, ce qui ne l'empêche en aucune façon d'être original et de tirer de sa propre inquiétude ses accents les plus riches et les plus dignes d'être aimés :

A force de souffrir mille fois solitaire
A force d'être nu ne fût-ce qu'un moment
J'interroge mon corps — j'en écoute le sang —
Il ne répond jamais à mes cris de colère
O mon cœur! O ma tête impersonnelle et fière
Que n'êtes-vous déjà rien que des ossements!

Je ne dis pas mon Dieu pour rompre le silence
Je ne dis pas mon Dieu pour mourir à la terre
Je souffre comme les étoiles en poussière
Qui d'espace en espace explosent par prudence
Mon Dieu, voici le feu féroce des enfers
Le paradis en proie à sa propre puissance
Mon Dieu, je cherche en vain dans une autre existence
Où reposer ma tête et m'étendre et me taire.

La poésie de Le Quintrec avec ses cris généreux et ses appels à un Christ ami des faubourgs ouvriers est de celles dont nous attendons encore beaucoup, mais le vibrant message de révolte et de mysticisme revêche et sombre qu'elle nous apporte ne manque déjà ni de force ni de grandeur. Aux brèves chansons pleines de sève et de grimaçante fantaisie du début de son recueil n'hésitons pas à préférer les pièces plus amples de la fin où, négligeant les caprices et les variations de la mode, il nous révèle à haute voix son tourment secret qui se confond bien des fois avec celui des hommes de son temps. Charles Le Quintrec est admirablement doué. C'est une raison de plus pour qu'il se méfie des vers boiteux qui rompent le rythme et le pouvoir d'incantation, pour qu'il ne se croie pas obligé de publier un livre de poèmes tous les ans, et pour qu'il se redise chaque jour qu'une certaine rigueur est nécessaire à qui veut écrire une œuvre durable.

Philippe Chabaneix.

Bleu-noir, par *Ginette Bonvalet* (Points et Contrepoints). — Paul Fort, le prince des poètes, a écrit pour ce recueil une préface qui est elle-même un poème en prose. Toutefois après avoir exalté les dons lyriques de Mme Ginette Bonvalet il lui reproche gentiment d'abuser de l'hiatus et il l'appelle Muse Hiata. Encore que certains grands poètes et Paul Fort tout le premier aient tiré de l'hiatus de très beaux effets musicaux ou d'une fantaisie spirituelle charmante, nous n'avons pas relevé dans ce recueil un si grand nombre de ces hiatus dont Paul Fort fait d'ailleurs très légèrement grief à Mme Bonvalet.

Nous avons été séduits au contraire par l'art savant avec lequel Mme Bonvalet manie le vers classique et qui paraît sous sa plume comme facile et spontané. Il y a là plus qu'un don naturel, car si un beau vers peut venir tout à coup à l'esprit comme une grâce, il faut écrire les suivants et leur donner, par le travail d'artiste et le talent, les qualités idoines au beau vers spontané. Et c'est toute la difficulté. Mme Bonvalet y réussit à merveille soit qu'elle s'exprime en alexandrins à rime plate, soit qu'elle emploie les rythmes impairs, ou la strophe en mètres alternés. Mme Bonvalet sait donner un sens plus pur aux mots de tous les jours et, dans la sobriété d'un style dépouillé, intégrer l'ornement et l'image qui font corps avec la pensée ou le sentiment exprimés. L'originalité authentique de Mme Bonvalet est justement, par l'emploi de formes éprouvées, de donner une couleur neuve aux objets, une vibration particulière aux émotions et aux sensations qu'elle traduit avec une justesse de ton et une mesure qui sont les critères de tout art classique. En chacun de ces poèmes, qu'ils décrivent des paysages, le ciel de Paris, le jardin de Lindfield, règne une aura mystérieuse de songe où l'on sent toujours la présence d'une âme.

A ce chant très discret, très tendre et très pur, le poète sait aussi ménager des silences.

La Chanson du cœur perdu, par *Marcel Lafaye* (Edité par les Elèves du Centre d'Apprentissage de Colombes). — Les trois parties dont se composent cet important recueil de poèmes : La chanson du cœur perdu, Les jardins d'Adonis, Chansons pour moi, composent une architecture poétiquement musicale qui plus qu'à l'ensemble orchestral d'une symphonie, font songer à la forme d'une sonate de chambre, par le ton discret d'intimité où se transpose le chant élégiaque d'un poète très doué.

Dans la première partie, le mouvement lent exprime la douleur d'un cœur frustré de son amour par la mort de l'objet aimé. C'est la plainte d'Orphée appelant Eurydice. Ce thème reste fondamental de tout l'ouvrage et comme cyclique. Mais la vie, malgré la douleur reprend ses droits impérieux. Les jardins d'Adonis offrent au poète la beauté du monde en son printemps. Mais cependant à travers cette luxuriance de végétation et ce don de vivre, se poursuit le songe mélancolique du poète à la poursuite de celle qui fut tout pour lui et qu'il retrouve partout présente dans le monde des vivants, telle une ombre fidèle qui lutte contre l'oubli. Ces deux thèmes corollaires se poursuivent au cours du livre et dans les Chansons pour moi trouvent leur résolution et leur conclusion naturelle. Tout ce qui demeure de cette vie et de cet amour se trouve immortalisé par le souvenir et le chant du poète et, transposé dans le poème, devient à soi-même sa propre fin.

Marcel Lafaye est un poète de tradition purement classique. Son vers rigoureux reste souple et toujours très musical. Le poète qui connaît à fond les ressources de son art tire un parti extrêmement heureux du mélange alternatif de rythmes brefs et plus larges dans certaines pièces qui sont très proches du lied. Son alexandrin est bien frappé et nombreux. Ce livre est celui d'un poète expérimenté et qui sait nous émouvoir par la noblesse de son inspiration et de sa forme.

Couleurs des jours, par *Elizabeth Borione* (Editions du Pigeonnier). — Une passion ardente anime ces poèmes. Couleurs des jours, couleurs des sentiments transposés dans les nuances de paysages familiers qui sont les décors habituels de nos songes et que pour cela même nous ne saurions localiser, couleur des tourments du cœur qui, sans cris inutiles, dévoile pudiquement ses élans, ses repentirs. Mais par-dessus tout, et c'est là la noblesse de ces chants, le renoncement à soi difficilement obtenu par la grâce de l'amour même.

Ce lyrisme tout intérieur acquiert d'autant plus de force persuasive et d'émotion communicative qu'il est discipliné aux rigueurs d'une métrique d'obédience strictement

classique. Ces poèmes brefs, écrits en forme de stances, par leur contention même qui oblige le poète à sacrifier le détail inutile, tout ornement superfétatoire et où les vers dosés abondent, contiennent une charge explosive d'autant plus puissante qu'elle se dissimule dans des mots d'usage quotidien auxquels l'art savant du poète sait donner ce sens nouveau dont parle Mallarmé dans le sonnet célèbre sur le Tombeau d'Edgard Poe. Ici la noblesse de la forme sobre, dépouillée, est parfaitement adaptée à l'expression d'un sentiment profond où l'âme s'exalte, à travers les combats, jusqu'à cette haute sérénité que procure l'acceptation douloureuse et volontaire et qui n'est pas seulement résignation. Certes Elizabeth Borione, dans ses livres précédents, nous laissait entrevoir cette évolution de son art et de sa pensée. Mais ce recueil marque dans son œuvre une étape importante et jamais encore elle n'avait atteint à une telle maîtrise de sa technique et de son inspiration.

Cailloux, par *Joseph Rizzo-Tarauletti* (Casa Editrice G. d'Anne, Messina-Firenze). — M. Tarauletti pouvait-il faire un plus bel hommage à la France et lui manifester un plus grand amour électif que de se servir, lui Italien dont la langue et la littérature sont cependant si riches et si nobles, du langage français pour exprimer ce qu'il ressent en lui d'ineffable et de pur, justement la poésie de ses songes de dilection? Rien ne nous paraît plus émouvant et rien ne nous pouvait davantage faire sentir combien les liens qui unissent nos deux pays sont profonds et quelle fraternité d'âme demeure à la source des rapports culturels qui ne cessent au cours des temps de se multiplier entre l'Italie et la France et qui sont d'abord parenté de race, communauté de civilisation méditerranéenne et de culture gréco-latine. Sous ce titre modeste *Cailloux*, Joseph Rizzo-Tarauletti nous présente des poèmes qui sont mieux que ces galets roulés par les flots de la mer nôtre, mais perles et gemmes précieuses d'un orient délicat et translucide. On admirera d'abord l'aisance et la pureté avec laquelle ce poète italien manie notre langue. Il sait jouer de toutes les nuances subtiles d'une syntaxe savante et qui sous sa plume paraît naturelle et native. Il se sert d'un vers toujours plein et bien frappé dont la prosodie ne s'affranchit que rarement des lois rigoureuses de la métrique classique et toujours d'ailleurs en vue d'effets particuliers et délibérément concertés. Nulle facilité : un choix sévère, une forme très dépouillée où l'épithète n'est jamais abusive, ni superfétatoire. Les paysages suggérés mieux que décrits sont révélateurs d'états d'âme et de sentiments nobles et profonds.

Le Jeu du Rossignol, par *Andrée G. Berry* (Debresse). — Les poèmes publiés par Andrée G. Berry sous ce titre chanteur et enchanté, sont d'inspiration franciscaine. Ils nous émeuvent directement par cet amour profond et discrètement suggéré, traduit dans une forme très pure, dépouillée, où la stance en doubles quatrains domine, qui se penche sur la pauvreté et l'abandon. Il n'y a que deux maux irréductibles, disait Maurice Maeterlinck, la maladie et la misère. Andrée G. Berry s'incline avec une douceur de Sœur de charité sur les souffrants, les pauvres, les infirmes. Elle le fait en termes directs, précis, étrangements évocateurs. De ces poèmes où la sensibilité profonde de l'auteur se fait jour avec une force persuasive qui se communique immédiatement au lecteur, rayonne toute la grâce de la divine charité. Andrée G. Berry ne décrit pas seulement ces déshérités, ces pauvres errants, elle prend en elle-même leur peine, leur misère, porte leur croix, gravit le douloureux calvaire et prend toute sa part de la douleur humaine. Elle le fait le plus simplement du monde et le ton si naturel qu'elle emploie, ces mots les plus quotidiens, par leur subtil assemblage composent un chant profond, à peine murmuré et qui s'épanche directement de l'âme. Il y a un curieux réalisme de l'expression qui ne tombe jamais dans le prosaïsme, ni la vulgarité, mais au contraire dégage un lyrisme profond qui paraît d'autant plus exaltant qu'il se traduit par les notations les plus directes, les plus simples et par une étonnante économie des parties du discours.

Dans les parvis du Monde, par *Jean Perrin* (Editions Regain). — Une belle préface de Tristan Klingsor nous introduit à la lecture de ces nouveaux poèmes de l'abbé Jean Perrin. Ce poète est maintenant connu de nos lecteurs à qui nous avons rendu compte de ses précédents recueils si pleins d'originalité et de dons d'expression : Le Promenoir des Anges, Notules des Iles de Lumière, La Colline d'Ivoire et le Diurnal de l'Amitié.

Nous retrouvons ici sous une forme encore plus rigoureusement fidèle aux grâces exquises de la prosodie classique et qui confère à l'expression une vigueur encore plus persuasive, ce grand thème théologique et liturgique de la création universelle associée par tous ses règnes à la rédemption christique. Ici se précise encore cette foi de l'abbé Jean Perrin au dogme de la résurrection de la Chair que vint encore récemment préciser la détermination du dogme de l'Assomption. Pour l'abbé Perrin c'est tout ce qui vit, animal ou plante, qui retrouvera à la fin des temps sa forme absolue dans un univers régénéré.

Le profond sentiment de la nature de l'abbé Perrin trouve ici un moyen tout à fait personnel de s'exprimer en des vers dont la diversité rythmique et les souples cadences intérieures enchantent notre oreille comme l'écho de quelque chœur mystique en qui la création se trouve d'ores et déjà justifiée.

L'heure a frappé son nom, par *Geneviève Gerla* (E. I. L. La Galerie, Hennen au Luxembourg). — Geneviève Gerla manifeste dans cette suite de vingt-deux pièces qui ne forment en réalité qu'un seul poème qui se compose selon des mouvements alternés larges ou plus vifs et d'une étonnante musicalité, des dons réels de poète. Elle a le sens du mystère sans jamais tomber dans l'hermétisme ou l'obscurité qui ne sont trop souvent d'ailleurs qu'expression embarrassée ou maladroite. Non, la langue de Geneviève Gerla est parfaitement claire, sa métrique savante. Elle joue avec bonheur des rimes, des assonances, contre-assonances. Le rythme de ses vers est toujours juste et se maintient ferme à travers la variété des timbres et le déplacement volontaire des temps forts et faibles. Cette poésie est très heureusement inactuelle encore qu'elle soit chargée d'allusions à des événements précis et qu'elle retentisse des éclats assourdis de la guerre, des incendies, des massacres. Et c'est ainsi que Geneviève Gerla sait traduire dans des chants graves et profonds des sentiments personnels qui prennent dans leur transposition poétique une signification générale par laquelle l'émotion se transmet beaucoup plus sûrement.

Mais à travers les décombres, les désastres, les combats et les défaites, les espérances déçues, s'exalte la vie perpétuellement renouvelée selon le rythme des saisons de la terre et du cœur et par-dessus tout cette âme immortelle qui se détache de toute vaine apparence et garde en elle, hors du temps et de l'espace, le sentiment de sa durée et la claire conscience de sa liberté, de par sa vocation divine. — JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

CINÉMA

PICTURE. — Un jour, le metteur en scène John Huston rencontra Lillian Ross du *New-Yorker*. Il préparait l'adaptation d'un classique du roman américain, *The red badge of courage*, de Stephen Crane. C'est un livre qui se situe pendant la guerre de Sécession et qui s'attache au cas d'une jeune recrue qui fuit sous le feu, regagne son unité et se distingue ensuite par sa bravoure. Le film devait être produit par la *M. G. M.* A New-York, où il était de passage ce jour-là, Huston était inqûiet. Il fallait que plusieurs centaines d'uniformes fussent fabriqués pour qu'il pût se mettre à l'ouvrage. Aucune nouvelle des uniformes. C'était confirmer ce qu'il soupçonnait de l'hostilité à son projet de certains dirigeants de la *M. G. M.*, notamment L. B. Mayer. Cependant, Huston comptait sur ses amis dans la place, dont un influent

chef de production, Dore Schary. « Je vais vous montrer comment on fait un film », dit le réalisateur à Lillian Ross. « Je vous emmène à Hollywood, vous assisterez à toutes les opérations, je vous présenterai à tout le monde. Venez-vous? » — « D'accord », dit Lillian Ross. Tous deux tinrent parole. La jeune femme publia son reportage exhaustif dans les colonnes du *New-Yorker*, qui en fit la matière de plusieurs numéros spéciaux. Sous le titre *Picture*, le reportage a été édité. Publié d'abord aux Etats-Unis, il a été lancé ensuite en Grande-Bretagne par l'éditeur *Gallanez*. J'espère bien qu'il sera traduit en France.

Sauf erreur, c'est le cinquième livre sur la matérialisation d'un film publié depuis la fin de la guerre. Il y en eut un en Grande-Bretagne — celui de Lindsan Anderson sur *Secret people* — et trois en France. J'ai écrit l'un des trois, ce qui donne peut-être quelque poids à l'admiration que j'éprouve pour *Picture*, de fort loin le meilleur des cinq. Sa qualité première tient à la minutieuse ampleur de la description. Lillian Ross a suivi l'élaboration du film en assistant aux conférences contradictoires et en collationnant les opinions individuelles. Elle était présente à la semaine de répétition et de mise en place qui précéda le tournage, et au tournage même bien entendu, qui eut lieu sur le ranch de Huston. Elle a vu les projections de travail jour après jour; elle a fréquenté la salle de montage. Pendant tout ce temps, elle a librement recueilli les opinions opposées de tous les personnages de quelque importance mêlés, à quelque titre que ce fût, à la production du film. Elle a assisté aux trois projections-témoin (*previews*), organisées à l'improviste devant des publics variés. Elle a vu comment, après le départ de Huston, parti pour Londres, puis pour le Congo belge où il tourna *The African Queen*, certaines séquences furent supprimées et d'autres tournées de nouveau cependant que le montage était modifié de façon à donner au film une construction et un rythme différents. Comment aussi il fut décidé d'ajouter un commentaire tiré du livre. Tout cela — et en tout cela presque tout le monde s'est contredit à quelques semaines de distance — afin de descendre au niveau mental du public infantile qui avait mal réagi aux *previews*. Ce n'est pas tout. Elle a parlé avec les financiers, avec les distributeurs, avec les agents de publicité. Elle a analysé les réactions de la presse et celles du public à la fin de son livre comme elle avait analysé le budget de production dans les premiers chapitres. Bref, son reportage couvre la carrière entière du film. Rien qu'à cet égard, il est unique.

En outre, il y a dans ces pages un travail insurpassable de

détection anatomique. Ce qui stupéfie tout d'abord, c'est simplement qu'elle ait pu le réaliser. Elle a bénéficié de ce qu'on pourrait appeler le climat de la porte toujours ouverte. Une fois que tout est dit, c'est à l'éloge de l'univers américain hors duquel pareil reportage est inconcevable. On croirait lire l'équivalence de ce que pourraient être un choix de conversations surprises par un magnétophone dissimulé sous la table, l'équivalence aussi des séquences significatives d'un film sur le film, prises par une malicieuse caméra invisible. L'autre élément de stupéfaction, c'est la soumission absolue du reporter à son sujet. Elle y a consacré le temps qu'il a fallu, et plutôt plus que moins, afin de pouvoir rendre compte de l'aventure entière, d'une manière soutenue, cohérente et totale, accomplissant pour cela plusieurs voyages transcontinentaux. Soit quelques bons mois de travail exclusif. Je ne sache pas qu'aucun magazine européen, Grande-Bretagne incluse, ait les moyens d'une pareille entreprise. Pour que celle-ci, toutefois, fût menée à bien, il fallait encore que le reporter fût un écrivain. Or Lillian Ross est cet oiseau rarissime : le reporter qui confère à son travail la dignité des lettres par l'excellence même du reportage. Elle a choisi les épisodes les plus significatifs, ceux dont le pittoresque dépasse l'anecdote; elle révèle en même temps qu'elle fait voir; elle fait voir comme très peu d'écrivains savent faire voir; elle construit son récit avec le sens du temps d'arrêt et celui du point d'orgue; sa description s'articule comme un roman; un roman dont les principaux personnages poursuivent chacun leur chimère, et gagnent en indépendance au fil des pages, sans qu'on perde de vue le contrepoint et sans qu'ils s'égarent de la fresque. Enfin, elle est miraculeusement absente de son récit. Je crois bien qu'il n'y a pas, dans tout le livre, un seul adjectif qui ne soit descriptif. De sorte que ce document capital sur Hollywood est encore un beau livre pour presque tout le monde.

Document sur Hollywood dans la grande mesure où il révèle les constantes du système. Peut-être doit-on mentionner d'abord l'espèce de dialectique sous-jacente entre l'Ouest — Hollywood, où les films se font — et l'Est — New-York, d'où ils sont financés. Il n'est pas excessif de parler d'une dictature occulte des banques; c'est vraiment New-York qui commande à tout le système : mais avec souplesse, en laissant aux professionnels la bride sur le cou, dans d'évidentes limites. A Hollywood même, ce qui étonne en premier lieu, à la lecture de *Picture* — et quelque connaissance préalable que l'on ait de ces mœurs par les livres (*Qu'est-ce qui fait courir Sammy*, de Budd Schulberg, en première ligne), par les reportages, par les films eux-mêmes (*Eve*, *Boulevard du cré-*

puscule, les *Ensorcelés*) —, c'est l'énormité de l'appareil administratif et technique. De nombreuses personnes, dont les plus importantes sont aussi celles dont les fonctions sont le moins rigoureusement définies, et qui parfois s'annihilent et s'espionnent les unes les autres. Tous gens qui sont sous contrat avec de fabuleux salaires, qui vivent dans de vastes propriétés et y font construire une piscine, signe de leur dignité suprême. Toutes piscines et baignoires pour lesquelles, soit dit au passage, la production américaine prélève l'impôt à Romorantin et à Tombouctou. L'importance comparée de ces nababs se juge à l'ampleur de leurs bureaux et à la grosseur des noms gravés sur les portes. Car tout est signe de l'importance des émoluments et les émoluments fondent l'importance accordée aux personnes. C'est connu : mais de le voir dans l'accumulation des cent mille détails rapportés par ce livre sobre impressionne. Enfin, l'on a le sentiment que la vie d'Hollywood, symboliquement, se déroule dans des ascenseurs. Il y a ceux qui montent. Il y a ceux qui descendent. Malheur aux seconds! Le seul élément de rédemption proposé par ce système, c'est qu'on y peut pourtant monter et descendre plusieurs fois par l'ascenseur. Il faut ajouter qu'il fait vivre beaucoup de monde. La *M. G. M.* compte encore, dans son personnel, des chauffeurs, des coiffeurs, des cuisiniers, des grooms, que sais-je? A l'éloge d'Hollywood, il faut porter la faculté d'assimiler beaucoup de monde (nombreux sont les comédiens britanniques de réputation qui se sont fixés là, et relativement nombreux aussi les techniciens d'Allemagne et d'Europe centrale, Israélites ou non); — l'énergie stupéfiante déployée par presque tout le monde; — le haut degré de compétence versatile de beaucoup de gens qui ont été tour à tour comédien, scénariste, producteur, metteur en scène. Un univers fébrile et absurde, fabuleux et vain, fascinant et vide, terrifiant et fort, unique. Celui qui nous donna notre film quotidien. J'use du passé car il y a beaucoup de signes qu'il agonise. Il a incarné des promesses merveilleuses, et il en a matérialisé quelques-unes. Mais on comprend mieux, à lire *Picture*, qu'il portait en lui les germes de la mort.

Une chance suprême a servi Lillian Ross. C'est d'avoir eu pour sujet un film admirablement révélateur du conflit interne — art et industrie, art contre industrie — qui définit le cinéma et qui ne le définit nulle part aussi exemplairement qu'à Hollywood. D'un bout à l'autre de l'aventure, *The red badge of courage* a été le terrain de lutte élu des deux partis. Ils ont fait match nul. Le film a été tourné : mais il a été mutilé. En l'espèce, tous les bons arguments ne sont pas du même côté. Car Huston a donné

un atout majeur au parti des grosses recettes en oubliant — tout simplement — d'incarner son thème. Peut-être, dans son état premier, ce film n'était-il donc qu'un western militaire orné d'intentions mal exprimées. Il a donc fallu introduire un commentaire tiré du livre. Jusque-là, rien à dire. C'est ensuite que, peu à peu, la trahison du livre et du réalisateur s'est affirmée, par les moyens décrits plus haut. Graham Greene a dénoncé là un scandale : on lui donnerait raison plus volontiers encore si Huston avait gagné complètement sa propre partie. Les éloges du livre prononcés par Charlie Chaplin et Sir Alexander Korda, pour être moins partisans, ont autant de poids.

Je crois que s'imposent deux conclusions directes. La première, c'est que des films de cette ambition intérieure auraient une carrière mieux assurée sans des frais généraux aussi accablants. La seconde : que de mépriser la clientèle intellectuellement adulte n'est pas le moyen de remédier à la baisse de la fréquentation des salles. Le lancement du *Red badge of courage* doit être assuré en France par le *Cinéma d'essai.*

Jean Queval.

P. S. Vu le film. L'action, située au XIXe, emporte l'adhésion. C'est un rare mérite. Mais ce qui se passe dans la tête du héros — c'est-à-dire le vrai sujet — n'est aucunement éprouvé.

Horizons sans fin. — *Horizons sans fin* — la vie d'Hélène Boucher — venant quelques années après la *Bataille de l'eau lourde* — un exploit de la résistance norvégienne — semble confirmer que Jean Dréville est aujourd'hui notre unique réalisateur qui réussisse dans la reconstitution documentaire et biographique. Je ne crois pas beaucoup à l'avenir de ce genre, mais il y réussit contre les lois. Tant pis pour les lois. Cette fois, il a fait un film sur l'amour — l'amour de l'aviation. Il procède par touches justes et nous émeut au passage, avec pudeur. Très bien servi par Gisèle Pascal — qui apprit à piloter pour l'occasion, s'il vous plaît — il a su faire de son film un film d'équipe. Il n'est que juste de répartir les félicitations entre le réalisateur et Raymond Caillava, le scénariste.

La pécheresse. — J'avoue une espèce de faiblesse pour ce mauvais film de Willi Forst, qu'a précédé sa bruyante réputation. Les églises allemandes ont engagé le combat contre lui. Il y a tout à parier que les églises de France n'auront même pas lieu de déployer leur zèle un peu naïf. Je pense de plus en plus, du reste, que, sauf à protéger l'enfance contre ce qui est hors de son contrôle — affaire purement familiale — on perd plus qu'on ne gagne à excommunier les diables sur la place publique. On leur fait de la publicité. C'est tout. La pécheresse, ici, est une Allemande élevée pendant la guerre et qui sombre tout à fait dans l'après-guerre. Hildegard Neff réussit malheureusement beaucoup mieux dans les scènes de dépravation que dans les scènes de sentimentalité absolue. Je me suis senti frustré par Mme de Staël.

Erotisme des deux côtés du Rhin. — Le personnage de Mlle Neff va de l'expérience la plus crûment exposée — elle est séduite par le fils de son beau-père, soit le plus proche symbole de l'inceste; quand son beau-père la chasse, elle se réfugie chez une lesbienne; elle devient prostituée de bars — à l'amour rédempteur pour un peintre génial (dont nous ne voyons que des chromos horribles). Mais les scènes érotiques sont traitées

dans un ton de fatalisme populiste et viennent en effet de contraste avec les scènes naturistes d'amour lawrencien. A tout prendre, je préfère cet érotisme à l'érotisme plus consciemment dépravé, plus joli, des gravures libertines, avec des travestis et le sens infaillible de ce qu'il ne faut pas montrer, tel que le pratiquent nos gens dans *Un caprice de Caroline.*

Pour en finir avec cette pécheresse. — Le curieux, c'est la technique de l'écriture. Il y a, selon la tradition allemande, un souci — assez pauvrement et naïvement exprimé, certes — de décor, de cadrage et d'éclairage. Là-dessus, plus de commentaire que de dialogue, et une volonté de réduire les acteurs à des marionnettes. Ce mélange de plasticité et de littérature fait une manière de film d'art. De sorte qu'il n'y a rien, ou à peu près, à quoi l'on puisse croire. J'étais un amoureux du film allemand, avant-guerre. On croirait que l'unique ambition du film allemand, de nos jours, c'est de faire du cinéma pré-nazi, en beaucoup moins bien. C'est encore plus troublant qu'atterrant. C'est aussi d'autant plus atterrant qu'on imagine, à travers ce qu'il nous propose, ce qu'il pourrait faire, sans un esthétisme mal entendu.

Positif : numéro spécial sur Jean Vigo. — Beaucoup de témoignages. Des inédits de Vigo. Dans l'ensemble, excellent et à garder précieusement.

Télé-Ciné : numéro spécial sur Jean Renoir. — On peut discuter interminablement de Jean Renoir. Cet ensemble d'études peut prêter à beaucoup de critiques. Mais il est d'intention droite, très informé, et il rendra service car il est la première tentative de la sorte.

MUSIQUE

***HOP FROG*, ballet de Raymond Loucheur *(Opéra)*. — *LE LIBERTIN* (THE RAKE'S PROGRESS), d'Igor Stravinsky *(Opéra-Comique)*.** — J'ai pris grand plaisir à entendre — et à voir — le ballet de Raymond Loucheur que vient de créer l'Opéra : il y a dans *Hop Frog* les deux qualités que je prise au plus haut : une évidente originalité, forme et fond, et nul souci de rechercher le succès immédiat, nulle complaisance au snobisme, nul sacrifice aux idées reçues — mais un pareil dédain de ces moyens faciles et provocants dont se servent tant d'artistes, d'ailleurs point très dignes de ce nom. Il est plus difficile d'être soi-même et d'aller tout droit son chemin comme le fait Raymond Loucheur : il faut pour cela avoir du caractère, comme on dit. Il en a; sa musique en porte le reflet. Elle ne manque jamais d'honnêteté ni de personnalité : son *Hop Frog* s'inscrit à la suite des *Symphonies*, de la *Rhapsodie malgache*, et tout différent qu'il soit, il en prolonge la ligne.

Premier mérite, trop rare pour n'être point constaté : ce ballet (qui formera, s'il plaît à l'auteur, une ou deux suites symphoniques), est un vrai ballet. Entendez que les « numéros » qui le composent sont faits pour la danse ou la mimique, et commandent, suggèrent même, par le rythme, le geste qui doit naître de

la musique. Musique évocatrice, musique qui détermine chez l'auditeur un état d'esprit préparant et complétant harmonieusement les images visuelles qui viennent se combiner aux images auditives, et les colore en même temps qu'il en accuse le relief. Ainsi la partition créera d'un bout à l'autre l'atmosphère, édifiera le décor sonore de l'action. Elle fera plus : elle définira avec toute la précision dont la musique est capable (et qui est bien plus grande qu'on ne le croit d'ordinaire, car, s'il se passe de mots, le langage musical parle directement au sentiment), la partition définit donc le caractère de chaque personnage. Dès le lever du rideau, ce Roi attablé devant une coupe et un flacon, c'est bien le Roi de *l'Histoire extraordinaire* d'Edgar Poe, le personnage que l'excellent danseur Sauvageot n'aura aucune peine à nous montrer, puisqu'il lui suffira pour y réussir d'obéir aux impulsions venues de la fosse d'orchestre. De même la scène suivante, l'entrée des conseillers privés, aussi grossiers que le monarque, leur délibération qui dégénère en chamaille — car il s'agit d'une question grave : animer par un moyen imprévu le bal que l'on va donner ce soir au palais. Ainsi l'on suit pas à pas le conte de Poe, et l'on voit le roi mander son bouffon Hop Frog, nain contrefait et boiteux, sautillant à la manière d'une grenouille, et la gentille Tripetta, danseuse naine qui l'accompagne. La détresse morale que leur condition impose à ces deux êtres a rapproché leurs âmes. Le roi va les traiter avec une pareille brutalité. Il demande à Hop Frog d'inventer quelque déguisement singulier — et pour exciter sa verve, il le fait boire — ce dont le nain a horreur. Pour se venger, celui-ci suggère au roi et à ses sept conseillers de se déguiser en singes. Enchaînés les uns aux autres, ils entreront dans la salle faiblement éclairée par le grand lustre que l'on aura baissé, et dont quelques lumières seulement demeureront; les portes seront fermées, afin d'empêcher les invités de sortir — car l'entrée des singes les terrifiera, ce dont le Roi s'amuse follement à l'avance. Ainsi est-il décidé. Tout ce premier acte est presque entier fait d'une pantomime que le chorégraphe, M. Harald Länder, a réglée avec un sens aigu de la bouffonnerie, en s'inspirant de ce qu'avait fait Kurt Joos dans la *Table Verte*, pour la délibération du conseil. L'entrée d'Hop Frog est non moins réussie. Un interlude — admirablement traité par Raymond Loucheur —, montre Hop Frog et Tripetta seuls, devant le rideau, préparant les déguisements. Scène de tendresse et de passion haineuse : Hop Frog, en effet, est tout à sa vengeance, qui sera du même coup celle de Tripetta, seule source de joie dans sa vie. Et lorsque le rideau se relève, c'est pour découvrir la salle de bal. Le

ballet se déroule, fait d'entrées de masques, le thème général suggéré par Hop Frog étant de se déguiser en animaux. Enfin la porte s'ouvre toute grande et les singes enchaînés au Roi qui les guide, s'avancent en gambadant. Hop Frog, avec une prestesse extrême, profite du moment où ils se trouvent sous le lustre, pour accrocher la chaîne à l'un des bras du luminaire, grimper immédiatement le long de la chaîne, rejoindre Tripetta dans les combles et s'enfuir avec elle après avoir embrasé avec une torche l'étoupe dont sont faits les costumes du roi et des conseillers qui s'agitent, suspendus, en se consumant à quelques pieds du sol.

La seule critique s'adresse au metteur en scène : il aurait fallu faire mieux comprendre l'action qui se déroule, montrer par exemple, n'eût-ce été qu'un instant, le roi revêtant son déguisement. Ainsi l'on aurait mieux saisi ce qui risque de demeurer obscur (j'en ai entendu faire la remarque) pour les spectateurs qui n'ont point lu Poe, et qui, la salle restant plongée dans l'obscurité, ne peuvent demander secours à la notice du programme. Mais ceci dit, tout est de qualité dans ces deux actes rapides, et pas un instant l'intérêt de la musique ne se ralentit. L'Opéra a fort joliment monté ce ballet, présenté dans des décors de M. Untersteller réalisés par Maurice Moulène, et interprété par Jean Babilée, Mlle Liane Daydé, tous les grands sujets et une bonne partie de la troupe. M. Robert Blot dirigeait l'orchestre et sut mettre en valeur la partition de Raymond Loucheur.

●

J'ai rendu compte lors de sa création à Venise de l'opéra *The Rakes's progress,* dernier ouvrage d'Igor Stravinsky (*Mercure de France* du 1er décembre 1951), et il est inutile de revenir longuement sur cette curieuse production. L'Opéra-Comique vient de le faire entrer à son répertoire dans une traduction française de M. André de Badet et sous le titre *Le Libertin.* Les trois actes et neuf tableaux, présentés dans des décors de Wakevitch inspirés très heureusement des célèbres estampes de Hogarth d'où W. Auden a tiré lui-même les épisodes de son livret, ont trouvé salle Favart une interprétation de premier ordre, avec Mme Janine Micheau dans le rôle d'Anne, MM. Simoneau dans celui de Tom, Xavier Depraz dans Nick Shadow, Froumenty dans le père d'Anne Trulove, René Herrent dans le Commissaire priseur, Mmes Simone Couderc dans Baba la Turque, et Marguerite Legouhy dans la mère Goose. L'orchestre dirigé par André Cluytens a été le bon

défenseur d'une partition qui soulève, partout où elle est jouée, des discussions passionnées.

Qu'a voulu Stravinsky? Qu'a-t-il réalisé de son dessein? S'agit-il d'une mystification, ou bien le compositeur est-il sincère? On sait que *The Rake's progress* est construit selon la formule du vieil opéra; l'ouvrage est divisé en numéros, mais c'est surtout le fond plus encore que la forme qui l'apparente aux œuvres du XIXe siècle, au temps de l'opéra international issu du romantisme selon la formule Scribe-Meyerbeer. Or, pour certains, *Le Libertin* est une parodie, une satire. Pour d'autres c'est une œuvre sincère, et si Stravinsky y prend le visage des vieux maîtres, surtout italiens, de Scarlatti à Verdi, en passant par Rossini, Bellini, Donizetti, et continuant jusqu'à Puccini, s'il salue ici et là Mozart, Gluck et même Massenet, c'est bien son droit, le tout étant de savoir s'il réussit à maintenir l'intérêt jusqu'au bout. Bon (répliquent les adversaires de Stravinsky nouvelle manière), mais qu'y a-t-il de personnel dans un tel ouvrage qui doit tout à tous et rien ou presque rien à son auteur? Car ce Protée imite tous ses devanciers, et le seul musicien auquel il prenne grand soin de ne point ressembler, c'est l'auteur de *Petrouchka*, du *Sacre du Printemps* et de *Noces*. Ce besoin de renouvellement en cessant d'être soi-même est une étrange manière de montrer de l'originalité. Le ton des comptes rendus dans les quotidiens fut parfois assez vif, et l'on parla « d'excellente blague », de « spéculation sur le snobisme ». Bien sûr, il s'agit d'un artiste extrêmement malin, d'une sorte de jongleur habile à escamoter ce qu'il lui plaît de faire disparaître, à mettre en relief ce qu'il veut montrer. Mais ce qui reste étonnant et même admirable dans l'affaire, c'est précisément cette maîtrise d'un musicien qui sait maintenir l'intérêt pendant trois heures et demie en faisant entendre une musique dans laquelle on salue au passage telles réminiscences de Mozart, de Verdi, etc., et qui, changeant ainsi de visage, fait de sa dextérité son indiscutable originalité. C'est quelque chose. Est-ce assez? A cette question, l'avenir seul peut répondre.

René Dumesnil.

Musique russe, par *Pierre Souvtchinsky, Vladimir Fédorov, Gisèle Brelet, Henry Barraud, André Schaeffner, Yves Baudrier, Pierre Boulez*, tome Ier (Presses Universitaires de France, 228 p., 800 fr.). — Il s'agit d'une série d'études sur des sujets limités, et l'unité de la publication n'apparaît point avec ce premier volume composé à la fois de généralités (Domaine de la musique russe, Interférences, Essence de la mélodie russe par le récitatif mélodique) et d'une étude sur Debussy et la musique russe; de deux autres sur Stravinsky. M. Souvtchinsky nous en avertit d'ailleurs dans son introduction : il faut considérer l'ouvrage comme un recueil d'études et d'opinions

librement rédigées, et librement exprimées. Un second volume est annoncé, tout aussi divers, qui réunira les signatures de Boris de Schloezer, Antoine Goléa, Francis Poulenc, Charles Koechlin, Léon Algazi, C. Braïloïu et V. Fédorov. Peut-être un troisième suivra-t-il. Le seul défaut de cette sorte de publications, c'est que l'on sait toujours assez difficilement ce que l'on doit y chercher, moins encore ce que l'on peut y trouver, et que, si grand qu'en soit l'intérêt, on a conséquemment tendance à les négliger.

..**La grande école du violon du XVIIIe siècle**, par *Alexis de Chessin*. Aubanel père, 72 p., 300 fr. — Le même auteur avait publié déjà, chez le même éditeur, un *Guide du violoniste* qui avait obtenu les suffrages des maîtres et dont cette petite étude est en quelque sorte le complément historique. La lecture en est profitable, non seulement pour les violonistes, mais pour tous les musiciens.

L'Opera di Gian Francesco Malipiero, con una introduzione di *Guido M. Gatti*. Edizioni di Treviso, Libreria Canova. — Ce recueil d'essais consacrés par divers musicologues à Francesco Malipiero (il en est de très complets — au moins pour la première période de sa vie — comme celui d'Henri Prunières) nous apporte une précieuse documentation sur un des musiciens les plus féconds et les plus représentatifs de l'école italienne contemporaine. L'érudition n'est pas uniquement ce que satisfait ce gros volume : il s'en dégage quelque chose de plus émouvant, parce qu'on y trouve comme la présence d'un homme dont les curiosités, l'activité considérable, sont évoquées dans les lettres et les écrits de ses confrères et de ses amis publiés en appendice. Une bibliographie détaillée vient ajouter un précieux instrument de travail aux documents qui font le fond du volume.

Formation de nos chansons folkloriques, par *Patrice Coirault*. Editions du Scarabée, 176 p. in-4°, nombreux exemples musicaux. — Voici un travail qui peut être proposé en modèle, aussi bien pour la conscience apportée par l'auteur dans ses recherches et dans la mise en œuvre de ses matériaux, que pour la clarté de l'exposition, la prudence des conclusions. On n'imagine point de réussite plus complète que ce livre. Il fait honneur également aux éditions du Scarabée : la sobre élégance de la présentation est en harmonie avec la valeur de l'étude de M. Patrice Coirault.

La flûte, histoire et richesses, par *Adrien Girard*, présentation de Georges Duhamel. Librairie Gründ, 148 p., nombreuses illustrations. — Présentant au lecteur le livre si complet, si parfaitement exhaustif que M. Adrien Girard vient de consacrer à la flûte, Georges Duhamel qualifie cette œuvre de « sage, attachante et savante ». C'est la définir exactement en trois mots, et tout lecteur souscrira à ce jugement. La flûte est le plus anciennement connu de tous les instruments, le plus répandu à travers le vaste monde, celui que l'on rencontre chez les peuples primitifs et dans les sociétés les plus policées. Mais entre les syrinx en roseau et la flûte de Boehm, que de différences ! Et cependant, comme le remarque M. Adrien Girard, la comparaison des sons produits par un tube de flûte rudimentaire en bois ou toute autre substance, et ceux d'un instrument d'orchestre moderne, fait constater leur caractère commun de timbre et de douceur. Ce qui diffère essentiellement, c'est la faculté offerte à l'exécutant, par les perfectionnements apportés au cours des âges, d'obtenir l'extraordinaire virtuosité exigée par les compositions de plus en plus difficiles. On suit cette passionnante histoire de page en page dans le beau livre de M. Adrien Girard : une abondante illustration aide à comprendre un texte d'ailleurs fort clair, jusque dans les explications techniques. Puis ce sont, après les diverses formes de l'intrument, les flûtistes que l'on passe en revue en même temps que leurs œuvres, et c'est une occasion de faire défiler sous les yeux du lecteur l'iconographie de la flûte et des flûtistes, de l'antiquité à nos jours. Enfin des répertoires alphabétiques des auteurs, des œuvres, des disques complètent cette monographie sans analogue, je crois, dans la musicologie. Sa parfaite réussite puisse-t-elle décider d'autres érudits à entreprendre pour d'autres instruments ce que M. Adrien Girard a si bien fait pour la flûte.

Musique vivante, par *Jean-Etienne Marie*. Introduction au langage musical contemporain. Privat (Presses Universitaires de France), collect. « Nouvelle Recherche », 212 p., 985 fr. — M. Jean-Etienne Marie, président du Cercle culturel du Conservatoire, s'efforce depuis longtemps de multiplier les contacts entre les élèves du Conservatoire de Musique et leurs camarades des

Facultés et des grandes écoles. Le volume qu'il vient de publier traduit, comme le remarque Roland-Manuel dans son avant-propos, les ambitions et les exigences de cet humanisme musical que, par les contacts entre jeunes lettrés et jeunes savants, Jean-Etienne Marie s'applique à promouvoir — et à sauvegarder. Ce qui séduit avant tout dans son livre, c'est l'originalité du plan, le non-conformisme des théories (ou plutôt des idées), et la logique des conclusions. Peut-être certains s'effaroucheront-ils de quelques audaces qui, à bien réfléchir, ne me semblent révolutionnaires qu'en apparence. Un fait est aujourd'hui certain : l'éclatement des conceptions anciennes; mais ce qui est issu de l'éclatement du majeur-mineur classique reprend à son compte le modalisme d'autrefois; et puis les musiciens modernes ont résolu d'exploiter toutes les richesses, toutes les possibilités du Rythme, asservi pendant la période classique, à la mesure. Enfin la radiophonie, « l'écoute indirecte », ont posé des problèmes insoupçonnés des générations précédentes. Tout cela est examiné par Jean-Etienne Marie, et son livre mérite bien le titre qu'il lui a donné : *Musique vivante.*

Problèmes de la danse, par *Maurice Brillant* (Collection Armand Colin, 224 p., 250 fr.). — Nul n'est mieux qualifié que M. Maurice Brillant pour parler de la danse, d'abord parce que, amateur passionné des spectacles de danse, il en suit depuis de nombreuses années toutes les manifestations et qu'il n'ignore rien de la technique d'un art entre tous difficile, mais aussi parce que sa vaste culture, son érudition profonde font de lui un humaniste au sens le plus vrai du mot. Le livre qu'il vient de publier nous manquait : les écrits sur la danse sont cependant nombreux aujourd'hui, mais les uns sont exclusivement techniques, d'autres simplement historiques, et bien rares sont ceux qui s'élèvent jusqu'où Maurice Brillant a su parvenir, jusqu'à dégager « l'esprit de la danse classique » et montrer « la philosophie de Terpsichore ». Il faut ajouter que Maurice Brillant — comme tous les vrais savants — parle une langue claire, sait tout dire simplement, sans abus des termes techniques, et de manière à être entendu de tout le monde. Son livre intéressera un vaste public, et en un temps où la danse retient une si large audience, il est destiné au succès le mieux mérité.

DISQUES

PELLEAS ET MELISANDE. — L'amateur de disques est comblé : on lui aura offert en même temps, comme une médaille gravée aux deux visages opposés de l'amour, les deux chefs-d'œuvre de l'opéra français moderne : *Carmen* et *Pelléas*...

J'ai dit, dans ma précédente chronique, avec quel enthousiasme j'avais retrouvé *Carmen* à travers l'enregistrement de M. François Agostini et d'André Cluytens; et je signalais *in fine* un autre enregistrement, en microsillon également, que je n'avais encore pu entendre; les enregistrements anciens ne se comptent plus. On peut les reprendre et les comparer : *Carmen* est un événement historique et populaire.

Pelléas demeure, à tous égards, plus rare. Il n'existait, à ma connaissance, qu'un enregistrement moderne intégral (1), celui que Roger Désormières dirigea avec tant de soins et d'amour aux jours les plus sombres de l'occupation, et qui fut une de nos

(1) Voix de son Maître, 20 disques.

consolations les plus pures, un de nos plus beaux allégements. Il serait injuste et ingrat de l'oublier; mais injuste encore de paraître rattacher presque tout le mérite de cet enregistrement aux circonstances du temps où il parut. Il n'est que de l'écouter aujourd'hui pour se convaincre de sa qualité. La distribution, dans l'ensemble, était excellente, et surtout Mlle Irène Joachim était Mélisande. Or, Mlle Joachim *est* notre Mélisande, comme Mary Garden fut celle des contemporains de Debussy. Mais de Mary Garden, il ne reste hélas! que la foi de ces témoignages, des photographies préraphaélites et une légende enchantée. Plus heureuse, Irène Joachim aura fixé sur la cire sa création du personnage.

Mais la machine est inexorable. Plus ou moins, elle dévore ce qu'elle produit. L'enregistrement qui vient de nous être donné (2) l'emporte évidemment puisqu'il bénéficie de la révolution du microsillon. Pour un opéra, le seul avantage de la longue durée rend tout autre procédé caduc. En outre, la fidélité purement musicale touche à la perfection : par la technique même du microsillon d'abord, mais ici, en outre, par la qualité propre — toujours exceptionnelle — des « gravures anglaises » de Decca.

Pour éviter toute confusion, je me hâte de préciser que seuls la technique et le lieu de l'enregistrement sont anglais (3). *Pelléas*, faut-il le dire? est chanté en français; quant à l'exécution, elle est internationale. C'est Ernest Ansermet qui en a assumé la direction, et nul grand chef d'orchestre, mieux que lui, ne pénètre, pour les éclairer, des arcanes debussystes. Il nous paraît qu'il entend et sert l'œuvre très exactement comme Debussy nous dit que Messager l'avait comprise et servie. Il fait que cette musique soit ce que, miraculeusement, elle est : lumière brumeuse et infiniment pure, mystère en transparence. M. Pierre Mollet enrichit le personnage de Pelléas : l'adolescent rêveur se charge non plus seulement de fatalité, mais de passion et même de violence. M. Heinz Rehfuss est Golaud avec toute la ténébreuse puissance et la grandeur que ce très beau chanteur nous avait révélées dans le *Don Juan* d'Aix. M. André Vessières est l'un des plus émouvants Arkël que nous ayons entendus, et nous n'imaginons plus d'autre Geneviève que Mme Hélène Bouvier.

Enfin, Mélisande. Mme Suzanne Danco est certainement une des très rares cantatrices qui puissent s'essayer à ce rôle, une des

(2) Decca, LTX 2711 à 2714.
(3) Ces disques figurent, bien entendu, au catalogue dans les mêmes conditions que les disques pressés en France.

plus rares encore qui aient chance de réussir à le marquer. Peu d'artistes ont une science et une intelligence musicales aussi achevées, un goût, un tact, un instinct aussi sûrs, bref, une telle maîtrise. Et il est assez beau de voir dépenser toute cette infaillible lucidité pour exprimer l'inconnaissable, l'inachevé, le vague du monde et de l'âme. A peine, de loin en loin, l'enfantine et mystérieuse Mélisande laisse-t-elle apparaître (et il faut pour le percevoir une attention très éveillée) le support admirablement construit et articulé de ce personnage apparemment impalpable. Car, derrière, à travers Mélisande, Mme Suzanne Danco, elle, « sait ce qu'elle sait », et ici comme ailleurs, cette fois comme toujours, elle fait ce qu'elle veut. C'est l'art le plus merveilleusement élaboré et accompli.

Par scrupule, du moins je le crois, et tout simplement peut-être pour mon inlassable plaisir, je reprends quelque fragment : je vais de la grotte des aveugles à la Tour, pour revenir à la forêt, à l'entrée si profondément étrange (on ne peut lui comparer que celle d'Hamlet) de Pelléas pendant la lecture de la lettre... Mais ce serait pur artifice que d'isoler quelque morceau de ce tout inséparable, égal partout à lui-même, et cela grâce à Ernest Ansermet. Je n'ai rien dit de la fin : confesserai-je que l'émotion en est pour moi à peine soutenable? — Qu'ajouter?

Tout debussyste, il va sans dire, mais tout « musicien français » mettra ce *Pelléas* sur ses rayons, entre ses cires les plus précieuses. On ne peut se passer de posséder cet enregistrement, de *posséder* cette musique. Etendre la main : et non plus seulement dans la mémoire poétique et musicale, mais dans la réalité et la présence de l'art, appeler à soi Mélisande...

Yves Florenne.

Voix retrouvées. — Celles-là mêmes qui paraissaient s'être tues... Autour d'Emma Calvé chantant la Habanera de *Carmen* on a ressuscité dans un disque microsillon (Voix de son Maître) Caruso, Chaliapine et dix autres. — Un autre disque est consacré tout entier à Caruso.

Opéras. — A la série des enregistrements intégraux d'opéras (Cetra-Soria) que j'avais signalés, viennent de s'ajouter : *Paillasse*, *La Bohème*, *Cendrillon* de Rossini, *Le Triomphe de l'Honneur*, de Scarlatti, *La Force du Destin* de Verdi, chantés en italien, tous en deux disques microsillon (à l'exception du dernier, en trois disques).

LETTRES GERMANIQUES

« L'ALLEMAGNE DEVANT LES LETTRES FRANÇAISES DE 1814 A 1835. » — Tel est le titre sous lequel André Monchoux vient de publier une très importante thèse de doctorat (1) qui le situe dans la lignée de F. Baldensperger et J.-M. Carré. Point n'est besoin d'en souligner l'intérêt; notons plutôt ces paroles de G. de Humboldt en 1900 : « On s'imagine en France être fort au courant de notre littérature... et l'aimer... Mais il suffit d'écouter un peu pour savoir à quoi s'en tenir sur cette connaissance et cet amour... Les Français sont encore trop éloignés de nous pour être en état de nous comprendre sur les points où nous commençons à avoir notre originalité... » (cité p. 10), et opposons-leur l'attitude d'un Gide qui dans un « Projet de conférence » pour Berlin, en 1928, recommandait aux Français d'étudier les Allemands (et réciproquement) parce qu'ils étaient différents les uns des autres et pourraient ainsi mieux se comprendre eux-mêmes, découvrir leur propre originalité. A mi-chemin de ces deux attitudes, l'une qui proclame l'incompatibilité des différences, l'autre qui fait de ces différences l'instrument de la connaissance de soi, A. Monchoux adopte l'attitude du chercheur qui veut connaître pour être renseigné avec certitude.

Trois grandes parties intitulées « le regard », « le prisme » et « l'image », c'est-à-dire d'abord les dispositions d'esprit qui ont déterminé l'accueil fait aux valeurs d'outre-Rhin, ensuite les agents et instruments d'information, enfin l'image qui en résulte. On est surpris, un peu séduit; mais à la lecture on a l'impression d'une subdivision arbitraire, car les redites ne manquent pas et bien des pages passeraient sans difficulté d'une partie dans l'autre. A. Monchoux a une excuse : l'ampleur même de son érudition, qui est considérable, et la difficulté d'une synthèse susceptible d'en altérer le caractère documentaire.

Par contre il justifie beaucoup mieux les deux dates entre lesquelles se situe son étude, surtout la première. En 1814, l'apparition en France du livre de Mme de Staël sur l'Allemagne ouvre une ère nouvelle. Louis Reynaud a parlé d'une brèche et l'image suffisait à indiquer le caractère tendancieux de ses travaux. « Ce livre, neuf et plein de talent, apportait une révélation et soulevait mille problèmes nouveaux », écrit Monchoux (p. 13); il fut l'objet

(1) *L'Allemagne devant les Lettres françaises de* 1814 *à* 1835 (A. Colin, 1953, 526 p., 1.400 fr.).

de polémiques passionnées et certains rangèrent l'auteur dans ce que nous appelons maintenant « la cinquième colonne ». Quant à l'année 1835, elle vit paraître *L'Au-delà du Rhin* de Lerminier et *L'Allemagne* de Heine; le premier n'a certainement pas l'importance du livre de Mme de Staël, et du deuxième nous dirions volontiers qu'à son tour il ouvre une époque nouvelle.

Ce qui intéresse A. Monchoux c'est donc la période de 20 ans qui sépare ces publications sensationnelles; là il s'en donne à cœur joie, car il semble avoir tout lu et il ne cesse pas de nous intéresser. N'a-t-il pas découvert à Berlin parmi les lettres de la collection Varnhagen von Ense celle d'un professeur d'histoire au collège d'Avignon, qui écrivait en 1833 à un professeur d'Iéna : « Toujours j'avais désiré être connu... dans cette belle et savante Allemagne, terre du génie et de l'inspiration. Toujours je m'étais dit : que mon humble nom soit répété sur ce sol qui possède tant d'échos retentissants et ma mission ici-bas sera remplie. » En 1836 un germanisant, Nicolas Martin, s'adresse à Bettina Von Arnim, « ce séraphin descendu du ciel pour nous donner un avant-goût des harmonies célestes »; il attend d'elle de nouveaux ouvrages, car « après avoir dévoré son livre (*Briefwechsel mit einem Kind*, 1835) que restera-t-il donc à lire? De quoi nourrira-t-on son esprit, son cœur?... Auprès de cette prose, quelle poésie ne paraîtra froide et décolorée? Lamartine lui-même cet auteur chéri... oserai-je le rouvrir avant d'avoir vu s'affaiblir ces puissantes émotions que Bettina a soulevées »? (cité p. 109); là nous pouvons parler avec J.-M. Carré du mirage allemand. Pourtant A. Monchoux souligne à diverses reprises que l'intérêt porté par les Français à la littérature ou à la pensée allemande n'allait jamais sans une certaine circonspection; ils gardaient une réserve qui n'était pas exempte de méfiance. Rien de plus typique sans doute que le cas de ce que Monchoux appelle « la triade Cousin, Michelet, Quinet » : apôtres de l'Allemagne d'abord, ils sont tous trois devenus plus ou moins ses adversaires (p. 89).

Un fait mérite d'être signalé : l'apport des revues est très supérieur à celui des ouvrages indépendants » (p. 261). Nous savions déjà quel avait été le rôle notamment de la *Revue des Deux Mondes* dans la création d'un courant d'opinion favorable aux œuvres allemandes. Mais qui aurait eu le courage de rechercher et de dépouiller toutes les revues de l'époque, « cette littérature « ouvrière » à demi anonyme qui agit par répétition et accumulation » (p. 261). Un tableau en est donné p. 444-445, où nous ne trouvons pas moins de 55 revues, parmi lesquelles : le *Mercure de France* (1817), le *Mercure du dix-neuvième siècle* (1823-

1827) et le *Mercure de France au dix-neuvième siècle* (1827-1832). Quelle tradition écrasante! Nous avons quelque raison d'être modeste, nous demandant si, malgré tous ces moyens dont il dispose, le xx[e] siècle peut rivaliser pour la documentation européenne avec l'époque romantique, où un Gœthe lisait régulièrement *Le Globe*, avec le cosmopolite XVIII[e] siècle, où Grimm, installé à Paris, servait d'agence d'information à des princes étrangers.

Nous croyons savoir que plusieurs candidats au doctorat ès lettres ont entrepris des recherches analogues à celles de Monchoux pour les périodes qui suivent 1835. Quand leurs recherches auront abouti, J.-M. Carré qui les dirige pourra sans doute nous en donner une synthèse qui ne manquera pas d'être fort intéressante.

J.-F. Angelloz.

Drei Frauen, par *R. Musil* (Rowohlt, Hamburg, 1952, 147 p., 1,50 DM.). — Comme pour lancer le grand roman « Der Mann ohne Eigenschaften », dont nous avons entretenu récemment les lecteurs du *Mercure*, l'éditeur Rowohlt l'a fait précéder dans sa célèbre collection « Ro Ro Ro » de trois contes, dont les héroïnes sont trois femmes, Grigia, la portugaise et Tonka; quiconque s'intéresse à Musil les lira avec une curiosité ardente et il ne sera pas moins passionné par l'esquisse autobiographique ou par les notations sur la vie d'un poète qui les complètent. Comme Adolf Frisé y joint encore une étude importante, ce petit livre est une introduction naturelle à la lecture de *L'homme sans attributs propres*.

Honoré de Balzac. Gesammelte Werke (Rowohlt, Hamburg, 1953, le vol. relié toile 6,80 DM.). — Nous avons dit les mérites de cette petite et charmante édition dans le goût du xix[e] siècle, où paraissent en traduction allemande les œuvres complètes de Balzac. Aux neuf volumes déjà parus six viennent de s'ajouter : Der Alchimist (*La recherche de l'absolu*, trad. par Emmi Hirschberg, 279 p.); *Vater Goriot* (trad. par Rosa Schapire, 370 p.); *Geschichte der Dreizehn* (Koszian, 485 p.); *Cäsar Birotteaus Grösse und Niedergang* (trad. par H. Kaatz, 456 p.); *Die tödlichen Wünsche* (*La peau de chagrin*, trad. par E. A. Rheinhardt, 404 p.); enfin sous le titre de *Pariser Novellen* (484 p.), diverses œuvres de moindre importance telles que *La maison du chat qui pelote*, *Gaudissart II*, etc. Rowohlt aura bien mérité de Balzac, dont il nous fait mieux admirer la grandeur.

Deutsche Philologie im Aufriss, édité par *Wolfgang Stammler* (Erich Schmidt-Verlag, Bielefeld, fasc. 11 et 12, 1953, 96 p.). — Les fascicules de cette publication monumentale paraissent à un rythme redoublé et nous apportent plus qu'une histoire de la littérature normale. Dans les deux derniers on trouve surtout une étude extrêmement fouillée de l'épopée au moyen âge par Kurt Hubert Halbach; elle ne compte pas moins de 255 colonnes très denses et met au point cette question complexe en tenant compte des travaux récents, y compris des travaux de germanistes français. Heinrich Maiworm s'attaque à l'épopée des temps modernes, qui est plus discutable.

Universitas Litterarum, par *Werner Schuder* (W. de Gruyter, Berlin, W. 35, 1953, 80 p., 6,50 DM.). — Nous voudrions attirer dès maintenant l'attention sur une entreprise comparable à la précédente; il s'agit d'un « Handbuch der Wissenschaftskunde », c'est-à-dire d'un manuel de la science des sciences, d'un répertoire qui renseigne des savants sur l'histoire, les tendances et l'état actuel des recherches dans vingt-sept domaines différents, qu'il s'agisse des sciences proprement dites ou des sciences appelées humaines. Le directeur de cette publication s'est adressé naturellement aux spécia-

listes des diverses questions. Le premier fascicule traite de la science et des sciences, du travail scientifique, des mathématiques, de la physique et de la chimie. La richesse des renseignements et des bibliographies fait de cet ouvrage l'auxiliaire indispensable de tous les chercheurs.

Meistererzählungen de Marie von Ebner-Eschenbach, par *A. Bettex* (Manesse-Verlag Conzett et Huber, Zurich, 1953, 491 p.). — On ne lit plus guère M. von Ebner-Eschenbach et pourtant un critique aussi averti que J. Hofmiller déclarait qu'on ne pourrait pas écrire l'histoire de la « nouvelle » européenne sans la nommer. Aussi est-il très heureux qu'Albert Bettex ait publié dans l'excellente « Manesse Bibliothek der Weltliteratur » sept de ses récits, qui donnent une idée assez complète de son talent. Il y a joint des aphorismes et ses souvenirs sur Grillparzer, ainsi qu'une préface qui est d'un lettré averti.

Eichendorff-Poésies. Edition bilingue Aubier, 1953, 237 p., 540 fr. — On pouvait, on devait même être tenté par une édition bilingue des poésies d'Eichendorff, mais quelle gageure! Nous ne pouvons pas dire que la tentative d'A. Spaeth est une réussite. Prenons un exemple : la célèbre « Mondnacht », traduite sous le titre de « Clair de lune ». Qui ne connaît l'envoûtement du début, où le ciel donne à la terre le baiser de paix? Nous ne pouvons le retrouver dans :

Il semblait que dans le silence
Le ciel eût étreint la terre,

où l'étreinte est parfaitement choquante. Quant aux derniers mots, « nach Haus », ils ont cette résonance mystique que leur a donnée le romantisme allemand : l'âme s'envole vers sa patrie céleste; parler ici de « l'appel du pays natal » est plus qu'une confusion! On objectera que cela est intraduisible; encore faudrait-il tenter une approximation. L'introduction passe en revue les principaux thèmes du lyrisme d'Eichendorff.

Le questionnaire, par *E. von Salomon*, trad. de Guido Meister (Gallimard, 1953, 649 p.). — Nous avons consacré une chronique du *Mercure* à l'œuvre d'E. von Salomon, quand elle parut en allemand. Le public français pourra maintenant grâce à la traduction de G. Meister connaître ce livre, qui, nous dit-on, « est à la fois le tableau d'une nation et l'histoire d'un homme d'aujourd'hui » ; nous serions tenté de dire : d'un homme d'hier.

Pigeons sur l'herbe, par *Koeppen*, trad. de Louis Clappier (R. Laffont, 1953, 306 p., 630 fr.). — Après avoir acquis pendant la dictature hitlérienne une petite notoriété, Koeppen avait dû se taire; il revient à la littérature avec ce récit, où il évoque une ville allemande occupée par les Américains. Etait-il bien nécessaire de le traduire?

Un caprice de Bonaparte, par *St. Zweig*, trad. d'Alzir Hella (Grasset, 1952, 211 p., 360 fr.). — St. Zweig est sans doute l'auteur allemand le plus traduit; au moins une trentaine de livres ont déjà paru en français. Et voici même une pièce en trois actes consacrée à un caprice amoureux de Bonaparte, qui est plutôt une petite histoire portée à la scène. Lorsqu'un spécialiste étudiera plus tard l'attitude de la France envers la littérature allemande à notre époque, il en conclura que Stefan Zweig fut son grand homme; nous ne pensons pas que la postérité nous approuve.

Studium generale (Springer, 24, rue des Ecoles, Paris; le n° de 60 p. : 6,60 DM.). — Nous devons attribuer une mention particulière à cette importante revue, dont les trois numéros d'avril, mai et juin constituent une contribution essentielle à l'étude de la question du symbole. Nous y trouvons en effet : *Die biologischen Grundlagen des Symbolbegriffes* (O. Kœnig); *Symbolgebilde der Sprache* (H. Meyer); *Wahrscheinlichkeitsschlüsse als syntaktische Schlussformen* (B. von Juhos); *Die terminologische Sprachbehandlung* (E. Wüster); *Ueber den Symbolismus der Mathematik und mathematischen Physik* (H. Weyl); *Zeichen und Struktur in der Naturwissenschaft* (P. C. Oudenaarden); *Die Symbolik als philosophisches Problem und philosophische Aufgabe* (M. Thiel); *Felsbilder und Animismus frühzeitlicher Jäger* (H. Nachtigall); *Mythologische Bildsymbole im alten China* (C. Hentze); *Symbol und Zauber als Grundform altägyptischen Denkens* (S. Schott); *Begriff und Wesen der Rechtssymbolik* (Rehfeldt B.); *Das Symbol in der Tiefenpsychologie* (I. A. Caruso); *Zur Beurteilung der Sexualsymbolik bei Naturvölkern* (F. Herrmann); *Volkskundliche Symbole* (Peuckert W. E.); *Symbol und Transzendenz mit besonderer Berücksichtigung des Problems der Entmythologisierung der christ-*

lichen Religion (H. Loof); *Entmythologisierung des Christentums?* (A. Œpke); *Bild und Symbol in « Wilhelm Meisters Wanderjahren »* (H. S. Reiss); *Die Symbolik der neueren deutschen Dichtung* (E. Ruprecht); *Ueber die Wirksamkeit allgemeiner Sinnhorizonte im schizophrenen Symbolerleben* (H. Müller-Suur); *Die « Allgemeine Semantik ». Eine nichtaristotelische Wertungslehre Alfred Korzybskis* (H. Fischer).

Werke und Formen im Abendland. — Nous avons signalé récemment un certain nombre d'ouvrages allemands consacrés à l'Europe; nous voudrions ajouter à cette liste ceux qui viennent de nous parvenir, en commençant par une publication de l'Abendländische Akademie (Académie d'Occident). Celle-ci tint sa réunion annuelle à Eichstätt du 6 au 10 août 1952 et la consacra au thème suivant : « Valeurs et formes en Occident ». Elle publie les exposés qui furent faits et discutés : *Die christliche Grundlage des Abendlandes* (Evêque Stählin, Oldenbourg); *Sacrum imperium* (Prof. Francisco Elias de Tejada-Spinola, Séville, et le prieur Hans Asmussen, Kiel); *Die Gegenwartskrise der abendländischen Kultur* (Prof. Alois Dempf, Munich, et le Kirchenrat Gustav Törnwall, Hällestadt, Suède); *Die Wertordnung in der abendländischen Kunst* (Alphonse Rosenberg, Lucerne, et Wolfgang Heilmann, Munich); *Die Besinnung auf die Liturgie* (Kirchenrat Karl-Bernhard Ritter, Marburg, et Pfarrer Johannes Pinsk, Berlin); *Naturrecht und Positivismus* (Prof. Ernst von Hippel, Cologne, et Prof. von der Heydte, Mayence et Sarrebruck). L'ensemble forme une contribution très importante à l'étude de l'Occident chrétien. Nous regrettons que le manque de moyens financiers n'ait pas permis de le publier sous une forme plus digne.

« L'Académie d'Occident » se propose de grouper tous ceux qui adhèrent à la pensée de l'Occident chrétien; elle organise des rencontres à Eichstätt et celle qui doit se tenir du 26 au 31 juillet aura pour thème « L'homme et la liberté ». Son siège se trouve à Munich, 27, Rauchstr. 20; elle est dirigée par le professeur von der Heydte.

Europa und die Nationen, par *Walter Tritsch* (Holle-Verlag, Darmstadt, 1953, 279 p., relié : 12,80 DM.). — Résultat de sept années d'études, conférences et discussions dans les divers pays d'Europe, notamment à Paris, Toulouse et Le Havre, ce livre est un des plus objectifs et des plus riches de suggestions sur le problème de l'Europe et des nations. W. Tritsch, qui rêve d'une internationale des nationalistes et d'une histoire sans préjugés (ce sont les titres des deux premiers chapitres), y passe en revue un certain nombre de concepts, dont les modifications l'ont frappé, ou de sciences, dont il montre l'évolution; il termine par trois chapitres consacrés aux origines de l'attitude occidentale, à son déploiement et, enfin, à « l'héritage de l'Occident ». Répétons que tout cela fut éprouvé au feu de nombreuses discussions et que le livre sera un stimulant de premier ordre.

Die Schulen in Westeuropa, par *Erich Hylla* et *W. L. Wrinkle* (Christian-Verlag, Bad Nauheim, 1953, 663 p., in-8°). — Nous lisons au début de la préface : « Si une Europe occidentale unie doit être créée, ses habitants doivent se connaître mieux que dans le passé. » C'est l'évidence même et c'est l'idée qui présida à l'élaboration de ce copieux document sur les écoles, nous pourrions même dire : sur les systèmes scolaires des divers pays d'Occident : Norvège, Suède, Italie, Angleterre, Belgique, République Fédérale, Hollande, Suisse, France, Danemark. Naturellement, les auteurs ont eu recours à des collaborateurs divers pour chaque pays, pour la France à Cesar Santelli; ils ont en outre demandé à Erwin Stein, afin de compléter leur ouvrage par des vues synthétiques, une étude sur l'éducation européenne. Signalons enfin que ce recueil est édité par les soins de la « Hochschule für internationale pädagogische Forschung » de Francfort. Il s'adresse surtout aux éducateurs allemands, mais rendra service dans tous les pays à ceux qui veulent rapprocher l'un de l'autre les divers systèmes d'enseignement.

Nous souhaitons que figure dans une nouvelle édition la Sarre, qui va tenter dès octobre 1953, avec le concours de son Université, une éducation européenné de toute la jeunesse scolaire.

Naturwissenschaft und Technik im Leben der Völker, par *Alexander Nikuradse* (Oldenbourg, Munich, 1952, 127 p.). — L'intérêt particulier de ce petit livre réside dans son caractère scientifique; l'auteur, directeur de l'Institut pour l'étude de l'histoire continentale,

de Munich, est en effet un savant préoccupé de fournir à l'Europe une base concrète, celle de la géographie et des systèmes de communication. Il distingue dans l'évolution de l'Humanité trois périodes qu'il appelle continentale, océanique, atmosphérique. Cette dernière, qui est la nôtre, ouvre à l'homme des mondes nouveaux, qu'il doit étudier, explorer, exploiter. « Rien que la terre », disait Paul Morand; « toute la terre », dirait Nikuradse, et pour tous les hommes enfin unis.

Von Traum zur Tat, par *N. Alexander* (Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, Wiesbaden, 87 p.). — De ses découvertes scientifiques, A. N. (ou N. A.) s'élève tout naturellement à l'idée d'Europe, dont il se fait l'apôtre dans neuf petits chapitres riches et suggestifs, simples et directs; c'est un véritable catéchisme de l'apprenti européen.

René Rilkes Prager Jahre, par *Peter Demetz* (Eugen Diederichs, Dusseldorf, 1953, 211 p., relié toile: 11,80 DM.). — On nous avait annoncé une révélation; grâce à Demetz, jeune Pragois historien de la littérature — et auteur d'un livre sur Kafka — nous allions découvrir le jeune Rilke et un Rilke inconnu; on nous faisait même espérer une véritable explication psychanalytique du poète. Nous étions sceptique, car après les recherches de Marie Novotna et celles que nous avions faites à Prague, après le livre de Sieber, gendre du poète, et les travaux ou publications de R. von Mises, nous étions déjà bien renseignés sur les années pragoises de Rilke, sur son enfance et son adolescence. Demetz nous prouve le contraire d'une manière très simple : il soutient le contraire de ce qui était admis comme vrai; par exemple, l'Ecole des Cadets ne fut aucunement cette « Maison des morts » dont Rilke n'a jamais cessé de souffrir, mais une école militaire où l'on aimait la poésie, puisque le jeune cadet pouvait y réciter ses poésies devant la classe tout entière; de même l'idylle avec « Vally » devient un flirt passager, alors que la jeune fille devait plus tard affirmer, peut-être avec une sévérité exagérée, que Rilke avait brisé sa vie. Tout dans ce livre est lancé avec une magnifique assurance, sans que jamais Demetz avance une preuve, indique ses sources, donne ses références; il semble même ignorer la bibliographie de Ritzer, qui aurait pu l'orienter dans ses recherches, si l'on peut parler de recherches : dès lors, que valent les renseignements nouveaux qu'il peut nous apporter? Nous ne sommes pas seul à nous étonner qu'un éditeur sérieux ait publié et lancé à grand fracas un livre qui tient du feuilleton et qui ne peut que nuire à son auteur. Ceux qui détiennent encore des documents inconnus sur la période pragoise ont maintenant pour devoir de les publier et d'aider à rétablir — ou établir — la vérité.

Rainer Maria Rilkes Schweizerjahre, par *J. R. von Salis* (Huber, Frauenfeld, Suisse, 3e édit., 1952, 259 p., 10 ill.). — Professeur en Suisse, J. R. von Salis a publié en 1936 un livre abondamment documenté pour lequel il avait recueilli des renseignements nombreux et précieux, notamment auprès de Mme Wunderly-Volkart, qui assista le poète au cours de sa longue maladie. Cet ouvrage vient de paraître en troisième édition et comme l'auteur est d'une probité scrupuleuse, il l'a remanié afin de tenir compte des travaux publiés depuis quinze ans. Tous les Rilkéens lui sauront gré de leur fournir un livre essentiel et indispensable pour la connaissance des années passées par Rilke en Suisse.

Insel-Bücherei (Insel-Verlag, Wiesbaden, 1953). — L'éloge de la célèbre collection, que la plupart des éditeurs allemands ont imitée, n'est plus à faire. Mais elle ne cesse pas de nous étonner. Il y a quelques mois, un de ses petits volumes nous apportait des dessins de Klee; aujourd'hui, un autre (N° 567) nous gratifie de trente-six dessins de Franz Marc, qui fut tué en 1916 à Verdun. Non seulement ces dessins d'animaux sont remarquables, mais ils caractérisent à merveille une époque où expressionnisme, cubisme, surréalisme se disputaient la palme, et un artiste qui a su les combiner dans une synthèse peut-être unique. De tels volumes sont une joie pour l'œil et une nourriture pour l'esprit : ils ont leur place dans toute bibliothèque d'art ou de culture.

Insel-Almanach 1953 (Insel, Wiesbaden, 207 p.). — L'Insel-Almanach, dont nous avions annoncé la résurrection, continue à charmer les amis de la maison, en leur donnant un avant-goût des joies qui les attendent ou un arrière-goût de celles qu'ils ont pu goûter : des lettres échangées entre

Rilke et Katherine Kippenberg, par exemple, ou des poèmes de Hagelstange, G. von Le Fort, etc... C'est un agréable périple sur les rayons d'une maison qui a toujours recherché la qualité.

Aus der Romanstrasse (Desch, Munich, 1953, 343 p.). — Voici un autre almanach qui est un véritable livre de luxe, magnifiquement présenté. Kurt Desch a eu cinquante ans le 2 juin dernier; l'éditeur maintenant célèbre a fondé sa maison de la Romanstrasse il y a huit ans et il lui a donné une telle extension qu'elle vient de créer deux succursales à Vienne et à Bâle. Les auteurs de la maison ont voulu rendre hommage à Desch et ils se trouvent groupés dans ce recueil qui est un fort beau palmarès. Ils sont plus de quatre vingts, parmi eux Kirst, Kesten, W. Bauer, Plievier, H. W. Richter, Weisenborn, Wiechert, Bergengruen, etc.; la France y figure avec A. Gide, Cocteau, Giraudoux, Anouilh, etc. Et si l'on feuillette le catalogue qui complète le volume, on découvre maints volumes qui ont déjà pris place parmi les classiques. Kurt Desch, qui a bien mérité des écrivains, a la joie de voir ceux qu'il avait choisis se ranger souvent parmi les meilleurs. Nous souhaitons que le succès continue à récompenser un des animateurs les plus entreprenants de la littérature allemande contemporaine.

Merkur (Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart, le nº de 104 p.: 8,50 DM.). — Au sommaire du nº 64, VIIe année, 5e cahier, figurent : *Soziologie des Existenzialismus*, par Ernst Topitsch; *Neue Züge zum Bilde Franz Kafkas*, par Max Brod; *Gedichte und Aufzeichnungen*, par Werner Bock; *Jazz-Zeitlose Mode*, par Theodor W. Adorno; *Die Betrogene, Erzählung* (II), par Thomas Mann.

Deutsche Vierteljahrschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte (Metzler, le nº de 156 p.: 8,50 DM.). — Le deuxième numéro de 1953 est très divers, puisqu'il compte des articles de H. J. de Vleeschauwer (Pretoria) sur *Bibliotheken und geistige Einheit des Mittelalters*, de Fr. Maurer (Fribourg-en-Br.) sur *Der Topos von den « Minnesklaven »*, de Kurt Mautz (Mayence) sur *Léo und Ranke*, de Hermann Meyer (Amsterdam) sur *Raum und Zeit in Wilhelm Raabes Erzählkunst*, de August Closs (Bristol) sur *Gedanken zur Auslegung von Gedichten*, de Fritz Martini (Stuttgart) sur *Robert Petsch : Wesen und Formen des Dramas* et une très importante étude bibliographique de Richard Newald sur la littérature allemande à l'époque de l'humanisme.

Books abroad (University of Oklahoma Press, Norman, Oklahoma, U.S.A., 1,25 dollar le numéro). — Dans ce numéro du printemps 1953, des articles sur la littérature espagnole, la liste des écrivains morts en 1952 dans le monde entier, de très nombreux comptes rendus et une revue des revues qui devient de plus en plus importante.

Documents, 5/6 (SP 81528, BPM 510, BCM « C » Paris). — Le numéro double paru pour mai et juin (176 p., 250 fr.) est particulièrement intéressant, car il est entièrement consacré à la littérature allemande et il renseigne sur elle mieux qu'aucune autre revue.

Du (Conzett et Huber, Zurich, le nº : 3,20 fr. s.). — Le nº 7 (juillet 1953) consacré à l'Extrême-Orient, est de premier ordre. Qu'il nous présente des êtres humains ou des animaux, des paysages ou des scènes, il captive par ses réalisations techniques et son sens de la vie. — J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

La sixième heure, par *P. Raymond*, trad. Cestre et Dubois (Paris, Alsatia, 1952, 223 p.). Histoire vraie d'un fils de bonne famille, devenu criminel, qui se convertit et mourut en bon larron, racontée par un Cistercien non sans de curieux détails sur la justice américaine. Mélange sympathique de drame et d'édification.

Le rescapé, par *W. Gibson*, trad. Cathelin (Paris, Corrêa, 1953, 158 p.) — Non pas roman, mais document. Un canot de sauvetage fait pour 28 personnes en embarque

135, dérive vingt-six jours dans l'océan Indien, échoue sur un îlot avec quatre survivants. Ce qui s'est passé dans l'intervalle montre jusqu'où vont la bassesse et le sublime chez l'homme.

Madeleine, par *J. O. Fuller*, trad. Gruenais (*Ib.*, *id.*, 1953, 287 p.). Histoire vraie encore. Noor Inayat Khan, descendante de Tippoo Sahib et adepte de la religion soufi, entre dans la Résistance pour s'opposer au mal. Elle y joue un rôle central et finit, après de palpitantes aventures, par être prise, emprisonnée et fusillée. Ame d'une élévation, d'un courage, d'une humanité extraordinaires.

Histoire littéraire des Etats-Unis, par *C. Arnavon* (Paris, Hachette, 1953, 478 p.). — Ce livre comble un vide et rendra grand service. Il offre l'avantage d'être construit, c'est-à-dire de lignes nettes, sans prétention à l'infaillibilité. Devant la modestie de la préface tombent certaines critiques, qui seraient surtout des divergences de détail, pour ne laisser que l'admiration de l'effort d'ensemble. (Faut-il citer une de ces divergences? Parrington, que je n'ai pas lu, ne serait-il pas loué sans assez de réserves, et son critique, Trilling, injustement passé sous silence?) On aimera aussi qu'une idée générale préside au travail sous forme d'une brève et substantielle analyse, à la fois précise, souple et nuancée, de la notion d'*américanisme*.

Opération Vénus, par *J. Tickell*, trad. Chevet (*Ib.*, *id.*, 1953, 253 p., 630 fr.). — Divertissante et palpitante histoire d'un raid anglais dans les îles anglo-normandes occupées. Il s'agit de ramener en Angleterre une vache et son veau : prétexte à une opération autrement importante dont il ne convient pas de livrer ici le secret.

Le cygne, par *M. Steen*, trad. Belly (Paris, Michel, 1953, 195 p., 500 f.). — Une jeune fille, un jeune homme, au début du XIXe siècle, dans une gentilhommière dont le maître est un hobereau brutal. Agréable, ton d'époque correct.

David Hume, par *A. L. Leroy* (Paris, Presses universitaires, 1953, 342 p., 1.000 fr.). — Cet exposé se donne pour « un simple sommaire de la science de la nature humaine que Hume s'était proposé d'écrire ». Après une introduction biographique et une définition de cette science, il comprend quatre parties : activités et structures élémentaires de la nature humaine, connaissance du monde physique, élaboration du scepticisme académique, coutumes et institutions humaines, pour conclure sur la signification présente de la philosophie de Hume. Par commodité, l'auteur a dû accentuer des arêtes ou rassembler des parties éparses d'une pensée qui est, nous en prévient-il, plus nuancée et plus diffuse. Son travail sérieux et de lecture aisée fait toujours ressortir aussi, au besoin, le rôle des circonstances ou du sentiment dans lesquels Hume a écrit.

Essais catholiques, par *G. Greene* (Paris, Seuil, 1953, 125 p.). — Après un « message aux catholiques français », essais intéressants sur la situation de la civilisation chrétienne, les paradoxes du christianisme, le paradoxe du pape, Notre-Dame et son Assomption, et enfin, tiré de *The Lost Childhood* dont il fut question ici, sur l'aspect religieux de H. James.

Ecrits de prison, par *Thomas More*, trad. Leyris (*Ib.*, *id.*, 1953, 223 p., 450 fr.). — More est un des martyrs de la liberté de pensée. Ce saint sévère à soi-même et souriant à autrui est peint avec simplicité dans la *Vie* écrite par son gendre Roper et qui précède les lettres, méditations et prières qu'il écrivit en prison. Traduction dans le ton.

La fleur cachée, par *P. Buck*, trad. Tranec (Paris, Stock, 1953, 303 p., 450 fr.). — Le problème des mariages mixtes et des « sangs-mêlés » est posé dans cette histoire d'un Américain et d'une Japonaise qui retourne chez elle, où leur fils, la « fleur cachée », pourrait souffrir davantage du racisme de leurs familles.

Le chemin des hommes seuls, par *W. Baxter*, trad. Vaillant-Brousse (*Ib.*, *id.*, 1953, 357 p., 690 fr.). — Livre d'un double intérêt : la guerre en Birmanie lors de la débâcle britannique, et l'effondrement moral du héros principal. Parfois pénible à lire, mais grave de ton et nourri de matière.

Le bon apôtre, par *S. Seavg*, trad. Rosenthal (Paris, Table ronde, 1953, 293 p., 660 fr.). — Sur un ton assez âpre, portrait d'un hypocrite, criminel abominable sous des dehors séduisants, mais qu'on ne démasquera pas : Dieu seul, dit Milton, connaît l'hypocrite.

The Player's Boy, by *Bryher* (N. Y., Pantheon, 1953, 202 p.,

2,75 $). — Après son *Fourteenth of October*, Bryher s'affirme maître du roman historique dans cette histoire d'un apprenti acteur devant les yeux de qui nous voyons défiler l'époque de Jacques Ier sous plusieurs aspects saillants : le milieu des théâtres, et aussi celui de la politique. Des personnages de premier plan prêtent vie à ces mémoires : les auteurs Beaumont et Fletcher, l'acteur A. Phillips; W. Ralegh, qu'on voit marcher au supplice. Le style raffiné de ces temps troublés est reproduit avec virtuosité.

Your Body and your Mind, by *F. G. Slaughter* (192 p.); **Mittee**, by *D. Rooke* (208 p.); **The Grass Harp**, by *T. Capote* (142 p.); **Wise Blood**, by *F. O'Connor* (144 p.). Chac. : *Ib.*, NAL, 1953, 25 c. **Mythology**, by *E. Hamilton* (Ib., id., 1953, 335 p., 50 c.). **Spark of Life**, by *E. M. Remarque*, transl. by J. Stern (*Ib.*, *id.*, 1953, 318 p., 35 c.). — *1 :* Fort intéressantes précisions sur les rapports du physique et du moral, à la lumière de la médecine psychosomatique. *2 :* Ecrit avec rugosité, passionné, violent, mais attachant de sincérité, ce roman présente les rapports des Boers et des indigènes dans l'Afrique du Sud d'il y a un demi-siècle. *3 :* Un des jeunes romanciers américains les plus originaux, créateur d'atmosphères souvent oppressantes, raconte ici l'histoire d'un garçon du Deep South qui vit entre deux vieilles tantes et s'échappe pour aller demeurer dans les arbres. *4 :* Aventures d'un évangéliste dans une petite ville du sud des E. U., racontées sur le mode semi-satirique. *5 :* Les grandes histoires des mythologies grecque, romaine et nordique : compétent, utile, attrayant. *6 :* Le dernier Remarque sauf erreur; tableau soigneusement horrible d'un camp de concentration imaginaire.

Science and Aesthetic Judgment, by *S. J. Kahn* (*Ib.*, Columbia Univ. Press, 1953, 295 p., 4 doll.). — Après son époque glorieuse, juge-t-on équitablement aujourd'hui Taine critique déterministe et champion du naturalisme en littérature? Kahn l'estime trop négligé, à une époque où l'objectivité en critique s'affronte au jugement de valeur, et l'analyse scientifique au jugement esthétique et moral en littérature et en art, si tant est qu'ils aient jamais cessé de s'affronter. Il a donc exposé et discuté les théories de Taine critique littéraire et artistique, c'est-à-dire jusqu'aux *Origines*. Puis il a considéré la possibilité de donner une base objective à la critique et les rapports de la science, notamment l'histoire, et du jugement esthétique; tous ces problèmes retiennent l'attention de nombreux critiques d'aujourd'hui, en tout cas en Amérique, et K. montre que Taine, dans ce domaine, est à l'origine d'une tradition qu'il retrace. Son livre vaut par le bon sens et la modération.

Dante's Drama of the Mind, by *F. Fergusson* (Princeton Univ. Press, 1953, 242 p., 4 doll.). — Choisissant le *Purgatoire* de préférence à l'*Enfer* trop connu et au *Paradis* trop difficile, l'auteur a voulu en faciliter l'exploration en en expliquant le développement. Car nul autre poème, à son sens, ne possède à tel point deux propriétés de la grande poésie : la cohésion intime, et la faculté d'éclairer l'expérience la plus personnelle de chaque lecteur à chaque étape de la vie. Une part convenable est faite à l'incertitude et à l'hypothèse.

The Quest of Alain Fournier, by *R. Gibson* (London, H. Hamilton, 1953, 309 p., 21/). — Il s'agit ici d'examiner la légende d'Alain Fournier et la réputation du *Grand Meaulnes;* de dégager du roman l'élément autobiographique; d'écrire les deux histoires indissolubles de l'homme et de son livre; de décrire une longue et vaine quête du bonheur cherché dans la littérature, dans la religion, dans l'amour. Même pour les Français, ce livre est intéressant, ne serait-ce que par ses matériaux inédits; il est écrit avec talent et plaît par une sympathie sans faiblesse et par une certaine amertume tonique. Huit photos l'aident à vivre.

The Economics of National Insurance, by *A. T. Peacock* (*Ib.*, Hodge, 1952, 126 p. et un dépliant, 8/6). — L'organisation actuelle de la sécurité sociale en Angleterre, dont les bases furent jetées pendant la guerre sous la direction de Lord Beveridge, était alors un projet, un système conjectural dont on commence à pouvoir juger le fonctionnement. C'est là l'objet de ce livre, tableau critique où sont premièrement examinés la portée de l'« assurance nationale », son budget, ses rapports avec les assurances privées et avec la politique fiscale; où est ensuite critiquée l'affectation des réserves de la sécurité sociale à la politique monétaire, et proposée enfin une réforme, en tenant compte des retouches apportées déjà à la machine. Quiconque s'intéresse aux problèmes actuels de la Grande-Bretagne, et même du

monde, trouvera là beaucoup de précisions sous une forme très assimilable.

Some Principles of Fiction, by *R. Liddell* (*Ib.*, 1953, 162 p., 12/6). — On a parlé ici du *Treatise on the Novel* du même auteur. En voici la suite. Il s'agit toujours des problèmes posés par le roman, et la discussion s'appuie encore sur des préceptes ou des exemples tirés de maîtres du genre. C'est cette documentation qui rend malgré tout intéressante la considération de questions un peu exsangues (un bon roman peut-il être une œuvre d'art médiocre? Un livre bien fait peut-il être un mauvais roman?). Il y a cependant d'excellentes réflexions sur d'autres points de technique (le résumé, la scène) ou de goût (ce qui fait la qualité de la prose). Et on lira avec profit les trois petites études sur Alain Fournier, Forrest Reid et Proust qui terminent le livre.

George Orwell, by *T. Hopkinson* (*Ib.*, Brit. Council and Longmans, 1953, 40 p., 2/). — N° 39 des « British Writers and their Work ». Mort à moins de quarante-sept ans en 1950, usé sans doute par une vie où la privation et l'aventure avaient eu leur bonne part, Orwell est peut-être surtout connu comme l'auteur de *1984*. Le roman, l'essai, le livre de voyages et l'autobiographie picaresque constituent son œuvre qui durera. Homme vivant avant d'être écrivain, esprit libre, détaché, incisif, divertissant et sérieux, sa vie est dépeinte et sa physionomie analysée par Hopkinson de façon judicieuse.

On the Four Quartets of T. S. Eliot (*Ib.*, V. Stuart, 1953, 64 p., 10/6). — L'auteur n'a pas signé cet essai, non de critique littéraire comme il y en a déjà beaucoup sur le dernier recueil poétique d'Eliot, mais d'interprétation. Aucune prétention dans ce petit guide, mais le propos d'éclairer les poèmes par une expérience personnelle d'ordre mystique. Ils sont souvent obscurs; les interprétations suggérées souvent nouvelles et secourables. L'auteur, en considérant la suite des « quatuors » comme personne avant lui, y fait voir un ensemble cohérent, un développement ordonné, non seulement dans la pensée mais dans les motifs et le fond symbolique; un voyage spirituel qui a ses étapes et son terme.

Leave it to Psmith, by *P. G. Wodehouse* (Penguin, 1953, 272 p., 2/). — Wodehouse est un des premiers auteurs comiques de notre temps et mérite, dans sa spécialité, d'être lu, sinon pris au sérieux. Il écrit un anglais plein de sève. Son adresse de vaudevilliste, dans l'agencement des intrigues à rebondissements, se corse d'une satire drôle et pitoyable de hautes classes sociales semi-imaginaires, autour desquelles gravitent des coquins dont il est fait guignolesquement justice. Est-il bien sûr que le Lord Peter de D. Sayers ne doive rien au Psmith de ce joyeux roman?

Derbyshire, by *N. Pevsner* (*Id.*, 1953, 344 p. dont 64 de photos hors texte, 4/6). — N° 8 de la série « The Buildings of England ». Une introduction de 25 pages où l'architecture du comté est présentée dans son développement technique avec références au texte, et sur fond géographique et historique. Un répertoire alphabétique des noms de lieux avec description des monuments. Un glossaire avec dessins. Trois index. Une carte où sont portés tous les endroits cités dans le texte. Les photos sont excellentes et variées : paysages, monuments de tous ordres, ensembles et détails. Une série aussi admirablement conçue et (en général) exécutée devrait servir de modèle à des monographies analogues des départements français. Cette qualité, ce prix modique, sont-ils donc irréalisables chez nous?

County Durham, by *N. Pevsner* (*Id.*, 1953, 341 p. dont 64 de photos hors texte, 4/6). — N° 9 de la même série. Mêmes caractéristiques (introd. de plus de 30 p.) et mêmes mérites de présentation. Il y a là des trésors, sans compter une des plus belles cathédrales d'Angleterre. Quelques traces de hâte à relever dans la rédaction.

Livres reçus. — *The Theatre of A. Gide*, by J. C. McLaren (127 p., $ 3). *A. d'Aubigné's Les Tragiques*, by *H. A. Sauerwein* (255 p., 3,50 $). Chac. : Baltimore, Johns Hopkins Press, 1953.

The New Statesman and Nation, 27.6-4.7. — Séries : France; Tâches britanniques à venir (27.6-4.7). *27.6 :* La leçon de Berlin. Scandale des écoles. Les Rosenberg. Eglise et couronnement. Londres engorgé. Papouasie. Braque. Alain Fournier. *4.7 :* Re-guerre froide? Corée. Succession de Churchill. Presse nécrophile. Berlin. Fédération centre-africaine. Labour et impôts. Fête en Camargue. L'*Ariane* de Strauss. Wittgenstein.

The Listener, 25.6-2.7. — *Séries :* Un Américain regarde l'Europe; La génération de la reine; Musique (25.6-2.7). *25.6 :* Berlin. La constitution indienne. F. Petrie. Un institut de recherches historiques. Souvenirs de St-Pétersbourg. Expositions. E.-U. et assurance-maladie. Médecine en U.R.S.S. Livres d'été. *2.7 :* Hong-Kong. Conférence du Pacifique. Constitution pakistanaise. Nigeria. Le temps et les récoltes. Le British Museum. Epopées et poésie moderne. Un tombeau égyptien.

Britain To-Day, July 53. — Une université africaine. Education et crime. Voyages scolaires. La pièce de G. Greene. Vieilles danses. La soie anglaise à Paris. Dessins de vieux maîtres. Opéras anglais.

The Hudson Review, Spring 53. — Deux nouvelles, dont une de Svevo. Un poème de V. Watkins. Poèmes. D. H. Lawrence. Keats. Les poètes « métaphysiciens ».

J. V.

ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

QUELLES SALLES DU LOUVRE OCCUPAIT LE MUSEE ASSYRIEN DE 1847? — NOUVELLES FOUILLES A NIMRUD. — « RADIOCARBON DATING. » — Il était de notoriété que la collection assyrienne du Louvre, ouverte au public par le roi Louis-Philippe en 1847, occupait la grande salle faisant face à Saint-Germain-l'Auxerrois qui l'abrite actuellement; ainsi l'enseignaient les notices des salles rédigées en 1892. Il n'en était rien. Ce problème de la petite histoire a été soulevé et éclairci par Mme Christiane Aulanier (1), assistante au département des peintures, à qui l'on doit plusieurs études de valeur sur les aménagements successifs du Louvre et cette rectification déjà ancienne, a besoin d'être réaffirmée. En effet, le Guide de 1855 dû à Bayle Saint-John place, dans son plan détaillé, le Musée des Moulages dans cette grande salle et le Musée assyrien dans les deux premières salles en retour de l'aile Nord, entre la rue de Rivoli et la Cour Carrée où sont maintenant les antiquités chypriotes (vase d'Amathonte) et les antiquités phéniciennes. D'ailleurs, dans l'angle Nord-Est de la Cour Carrée, le linteau d'une petite porte, hors de service aujourd'hui, est surmonté de l'inscription « Musée Assyrien » sur une plaque de marbre rouge; c'était alors l'entrée de la collection.

Lorsque vinrent à Paris les antiquités, ayant échappé au naufrage dans le Tigre, qui provenaient des fouilles de V. Place, on résolut d'agrandir le Musée Assyrien; on disposait de trois taureaux ailés (jadis monolithes mais qu'il fallut scier pour le transport); l'un d'eux fut surmoulé et l'on put placer les quatre

(1) *Le premier Musée assyrien au Louvre : Musées de France,* mai 1948, p. 80.

bas-reliefs comme on les voit maintenant aux angles de la salle, dont le remaniement était très avancé en 1857.

Depuis, la collection des Antiquités Orientales n'a cessé de s'étendre. En 1888, le Président Carnot inaugurait au premier étage les salles destinées aux monuments sumériens des fouilles de de Sarzec, et perses de Dieulafoy; en 1891, la salle dite de l'Apadana fut ouverte, à la suite des précédentes; son nom lui venait d'un plan en relief de la salle d'audience (apadana) des rois de Perse à Suse, joujou encombrant qui n'est plus exposé.

Mais les collections s'accroissaient toujours et sous l'Escalier Asiatique qui conduit de ces trois salles à la Grande Salle Assyrienne du rez-de-chaussée furent réparties les antiquités judaïques et puniques; ces salles trop peu éclairées servent maintenant de réserve et de lieu d'étude des monuments. Quand il fallut exposer en 1905 les antiquités provenant des nouvelles fouilles de Suse effectuées par de Morgan, la place manquait; elles furent reléguées (ansi que le Mastaba égyptien) dans la lointaine annexe du Pavillon des Etats, près de la Porte des Lions.

Le plan d'aménagement complet du Louvre (1932), dû au Directeur H. Verne, mit fin à cette dispersion. Plus de salles au premier étage, plus de salle au Pavillon des Etats. En échange, une forte moitié des salles du rez-de-chaussée de la Cour Carrée sur les côtés Ouest, Nord et Est. Les portes des guichets de la Cour, obstacle à une présentation continue, furent fermées, sauf une à la Salle Egytienne, en raison de leur incommodité et du besoin de mieux clore le Louvre; sous les guichets, des cryptes furent aménagées qui permettent de parcourir tout le département, du Pavillon de l'Horloge au guichet de Saint-Germain-l'Auxerrois.

En 1937, les Salles Assyriennes, réorganisées, furent ouvertes, puis les travaux furent interrompus par la guerre; il fallut attendre 1947 pour l'inauguration des vingt-quatre salles et des deux cryptes qui constituent maintenant la collection des Antiquités Orientales, la plus complète pour sa représentation des différentes régions et des différentes périodes.

●

FOUILLES DE NIMRUD. — Peu après le début des fouilles de Khorsabad qui donnèrent naissance à la collection du Louvre dont nous parlons ci-dessus, l'Angleterre voulut aussi tenter sa chance; elle le fit avec des moyens puissants, à Nimrud, et à

Ninive même, trop tôt abandonnée par la France. Une visite au British Museum montre la richesse de la première récolte.

Le temps passa, d'autres sites sollicitèrent la curiosité. Pourtant les spécialistes, persuadés que la besogne initiale avait été conduite de façon imparfaite et trop vite interrompue, résolurent de reprendre les travaux sur les anciens sites. Les Américains s'installèrent un jour à Khorsabad. Botta et Place avaient dégagé le palais du roi Sargon II; ils mirent au jour les ruines de bâtiments qui formaient un véritable quartier royal séparé de la ville par un mur d'enceinte que les fouilleurs français n'avaient pas dégagé. On put cependant reconnaître l'exactitude des dessins qu'avaient exécutés Botta et Place des monuments restés sur le site, à un moment où la photographie n'existait pas encore.

L'Angleterre, elle aussi, a entrepris depuis 1949 la révision de son exploration de Nimrud; des textes et quantité d'objets qui avaient échappé aux recherches des premiers fouilleurs, surtout à l'affût du colossal, récompensèrent cette persévérance. Au cours des campagnes de 1949 et des années suivantes, les découvertes d'ivoires se sont multipliées. Plaques jadis incrustées sur le mobilier, pleines ou ajourées, rehaussées de dorure ou de couleur, parfois même entièrement peintes, ont mis en valeur l'importance de cette technique dans la décoration assyrienne. Tantôt ce sont des motifs ornementaux, colonnettes à chapiteaux en volutes, tantôt des statuettes humaines ou animales (lions, taureaux); des boîtes sculptées (cortège de musiciens). Une des plus belles pièces est une tête de femme au coloris admirablement conservé.

Un des palais, détruit jadis par l'incendie, a été exploré. De beaux bas-reliefs de génies gardant les portes, de cortèges royaux, des documents commerciaux, des lettres de gouverneurs au roi ont été découverts, ainsi que les communs avec leurs réserves de poteries, de poids, de mortiers. Beaucoup de ces objets devenus pièces de rebut dès l'antiquité ont servi à bloquer une porte et doivent à cela une conservation plus parfaite. Ces fouilles seront continuées jusqu'à l'épuisement assuré du site.

•

« RADIOCARBON DATING. » — Il s'agit d'une méthode américaine de datation qui repose sur la mesure de la radioactivité du carbone contenu dans les matières organiques rencontrées

au cours des recherches. Les matières organiques qui l'absorbent de l'atmosphère contiennent, par suite, la même proportion de radioactivité que le carbone. Lorsque la vie disparaît des matières organiques (bois, plantes, ossements, tissus), le radiocarbone qu'elles contiennent se désintègre, mais selon un taux connu et mesurable. En évaluant ce que la matière contient encore de radiocarbone actif, on peut calculer le temps écoulé depuis la mort de cet organisme. Il convient de recueillir avec soin la pièce à considérer, de la mettre tout de suite à l'abri de l'air, car depuis les expériences atomiques, l'air en certaines régions a plus de radioactivité qu'en temps normal, ce qui peut fausser les résultats. Il faut aussi avoir bien étudié le milieu où a été trouvé l'objet, milieu qui fait présumer une date, car les savants américains, qui ont la plus grande foi dans leur méthode, vont jusqu'à dire que si la date donnée par la méthode n'est pas celle présumée d'après le voisinage de l'objet, c'est un signe d'erreur au sujet de cette date qui n'est pas imputable au « radiocarbon dating » .

Qu'en peut-on penser? Un livre récent (1) expose la méthode, avec résultats consignés pour quantité d'échantillons de toutes provenances, résultats qu'il convient de rectifier, à la suite d'erreurs typographiques, grâce à *American Antiquities*, XVII, 4 (1952), p. 407-8. D'autre part. J.-R. Arnold et W.-F. Libby ont réuni un certain nombre de résultats dans le journal *Science*, de New-York, plus accessible; l'âge des échantillons cités est compté depuis l'époque actuelle et s'accompagne de deux chiffres mesurant la possibilité d'un écart en plus ou en moins. Voici quelques dates intéressant l'Egypte et la Mésopotamie :

une poutre d'acacia du temps de Zoser :
3979 (= 2026 av. J.-C.) ± 350
une poutre de cyprès de la tombe de Snéfrou à Meïdoum :
4802 (= 2849 av. J.-C.) ± 210
un bateau funéraire de la tombe de Sésostris III :
3621 (= 1668 av. J.-C.) ± 180
bois de l'époque ptolémaïque :
2190 (= 237 av. J.-C.) ± 450

Zoser étant le premier roi de la IIIe dynastie égyptienne et Snéfrou étant le premier de la IVe, il faut évidemment supposer qu'une erreur typographique a mis le nom de l'un pour l'autre, soit Zoser 2849, Snéfrou 2026; or voici les dates couramment acceptées : Zoser 2778, Snéfrou 2738, Sésostris III à qui des

(1) Fred. Johnson, *Radiocarbon dating*. Society for American Archæology, Memoir 8. 1951.

observations astronomiques donnent comme date d'accession 1887 av. J.-C.; enfin la période Ptolémaïque qui va du IIIe au Ier siècle avant notre ère.

Si, en recourant aux écarts possibles en plus ou en moins, les résultats sont acceptables pour Zoser, Sésostris III, le règne de Snéfrou n'est pas datable. S'agissant d'une série (moins précisée qu'un règne), les Ptolémaïques trouvent leur date moyenne.

Pour les sites préhistoriques où les dates sont hypothétiques, nous disposons d'une évaluation pour Jarmo, en Mésopotamie, à 55 km. à l'Est de Kerkouk, installation néolithique à multiples strates. La date donnée en 1948 par le Carbon dating était 4857 av. J.-C. (réduit depuis à 4756), avec écart de ± 320. M. J.-B. Braidwood à la suite de ses fouilles a proposé, en chiffres ronds, 4500.

Il semble donc que la méthode puisse être consultée lorsqu'il s'agit de périodes et non de faits précis, et surtout à titre de recoupement, du moins actuellement; c'est un procédé de plus, et sans doute perfectible, mais qui laisse sa valeur aux méthodes habituelles. Il est, en tout cas, consolant que le raisonnement reste encore capable de résoudre certains problèmes sans le secours de la machine.

Dr G. Contenau.

La religion babylonienne, par *J. Bottéro* (Presses Universitaires de France), 1952. — Nous ne manquons pas d'exposés de la religion des Mésopotamiens, mais celui-ci vaut par un accent tout personnel; la nomenclature de ce qui constitue le matériel religieux ne contient que l'indispensable, alors que l'interprétation en est riche. L'auteur pose nettement le principe que cette religion n'est pas d'origine sémitique; elle a été adoptée par les Sémites avec le reste de la civilisation des Sumériens quand ils les ont remplacés dans leur habitat; ils semblent s'être peu souciés de la forme; ils ont gardé les mêmes dieux; tantôt les Sémites en ont traduit les noms, tantôt ils les ont même conservés; ils ont adopté leur liturgie et employé le sumérien comme langue sacrée et pourtant, de ces emprunts non déguisés, ils ont fait une religion nouvelle en la marquant de leur esprit. L'intérêt de cette étude est de rechercher l'apport des Sémites dans la religion sumérienne, tâche difficile, car pour cette haute époque, nous ne connaissons pas de religion proprement sémitique et c'est peu à peu que la comparaison les décèle. Les Sémites ont ainsi apporté l'idée « de la grandeur du Divin et de sa maîtrise et présence active dans le monde »; ils ont abouti à un polythéisme « cohérent » et leur observation assidue du ciel a étendu cette cohérence au monde des astres. Mais ils n'ont jamais pu dépasser le polythéisme et ont ignoré toute mystique. L'intérêt ne faiblit pas un moment à suivre M. Bottéro dans sa difficile enquête. — G. C.

Traité akkadien de diagnostics et pronostics médicaux. I. Transcription et traduction, par *R. Labat*. Paris (Académie internationale d'histoire des sciences), 1951. — Les textes cunéiformes ayant trait à la médecine forment une part importante de la littérature akkadienne, en raison du vaste domaine que les Akkadiens lui accordaient. Ils distinguaient, en effet, deux sortes de préposés à la cure des malades : le conjurateur et le médecin, mais il paraît bien que l'enchanteur tenait le premier rang, car c'est lui qui décide s'il convient ou non d'appeler le médecin; théo-

riquement, les deux spécialités étaient bien distinctes; en pratique elles se trouvaient souvent confondues. M. Labat présente la traduction des textes qui restent de l'ensemble d'un grand ouvrage qui traite des maladies des diverses parties du corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, et cet exposé permettra de voir plus clair dans cette partie du savoir babylonien qui demeure encore assez obscure.

Les premières tablettes qui ont donné leur nom au recueil : « Quand un enchanteur se rend à la maison d'un malade... », décrivent tout ce qui, sur le chemin, peut être matière à présage pour le malade; puis vient l'examen du patient permettant au conjurateur, d'après les symptômes observés, de déclarer ce qu'est la maladie et sa cause (plus souvent divine que naturelle). La méthode pour obtenir la guérison change, évidemment, selon l'origine du mal. Tout le livre est à lire pour qui veut obtenir une vue complète des rapprochements que l'on peut tenter entre les procédés des Babyloniens et ceux de la vieille médecine grecque qui ne les ignorait pas, car la thérapeutique surtout magique, au début, devient à l'époque des Sargonides une vraie thérapeutique, à matière médicale bien appropriée à chaque maladie. — G. C.

De l'Amanus au Sinaï. Sites et monuments, par *Maurice Dunand*. Préface de Michel Chiha. Gr. in-4°, 239 p., 267 photographies, 1 carte. Beyrouth (Imprimerie Catholique), 1953. — On ne saurait trop recommander la si agréable lecture de ce volume à qui veut connaître l'essentiel sur la Syrie-Palestine. Sans digressions, le texte résume l'histoire politique et économique des régions décrites. La place importante accordée aux vues aériennes dans l'illustration fait mieux saisir que par des vues au sol l'aspect général de la contrée, la densité des agglomérations, l'ordinaire continuité de la vie sur les anciens sites, et la réalité si fréquente de l'adage : la géographie commande l'histoire. M. Dunand, à qui l'on doit les fouilles de Byblos et de multiples prospections au cours des années qu'il a vécues dans le Proche-Orient, fait bénéficier le lecteur de sa longue expérience. La présentation du volume, due à l'Imprimerie Catholique de Beyrouth, est une réussite. — G. C.

INSTITUT ET SOCIETES SAVANTES

NAUNDORFF AUX PAYS-BAS. — Les cas de faux dauphins, qui se sont posés si souvent dans l'histoire de la Russie et qui, pour n'en prendre que deux exemples, ont fourni des épisodes à Pouchkine avec l'aventure du faux Dimitri dans *Boris Godounov* et celle de Pougatchev dans *La fille du capitaine*, ces cas ne sont pas tout à fait absents de l'histoire de France, puisque nous avons la légende de l'évasion du Temple de celui qui eût pu être Louis XVII. Or, cette évasion supposée a donné à quelque quarante imposteurs l'occasion d'affirmer leur identité avec celle du dauphin dont la mort assez mystérieuse a fait, récemment encore, l'objet de controverses.

En venant traiter à l'Académie des Sciences morales et politiques, avant les vacances, ce sujet nettement circonscrit : *Naundorff aux Pays-Bas*, M. Oosterbaan, archiviste de Delft (où Naundorff fut enterré, et temporairement exhumé, il y a peu) devait être amené, tout en s'en défendant, à plaider au principal, et induit à formuler une opinion sur les prétentions dynastiques

du personnage, en s'appuyant sur le terrain solide constitué par les pièces d'archives.

Il résulte de la sûre documentation fournie par celles-ci, que le 25 janvier 1845 accosta dans le port de Rotterdam un navire venu d'Angleterre ayant à son bord un mystérieux étranger, dont le passeport portait le nom de Charles Louis de Bourbon, et à qui s'intéressèrent tout naturellement les autorités policières. Le personnage ne tarda pas à prouver d'extraordinaires capacités techniques : à l'Académie royale militaire de Bréda, il entreprit devant le ministre de la Guerre, avec de nouvelles armes à feu, des démonstrations frisant le fantastique.

On n'ignorait pas que l'étonnant inventeur avait vécu en Allemagne sous le nom de Naundorff, et qu'il avait prétendu en France être le fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, mais on manquait de détails sur lui, et c'est pourquoi les ambassadeurs de Hollande à Paris et à Londres furent chargés de fournir des renseignements sur son activité dans les deux pays. Le baron Fagel, ambassadeur à Paris, envoya un rapport émanant de la Préfecture de police, qui ne pouvait être favorable à un homme expulsé de France, mais qui se montrait particulièrement dur. D'après ce document, Naundorff, originaire de Prusse, avait longtemps vécu en concubinage, et il était noté comme incendiaire, faux monnayeur, escroc politique et religieux. C'était un aventurier, un intrigant et un imposteur. Fagel s'était aussi renseigné à l'ambassade prussienne à Paris, où il avait pris connaissance d'une volumineuse correspondance, qui, confirmant ses précédentes informations, ne lui avait rien appris toutefois sur le personnage *avant 1810.* En conclusion, il estimait préférable que le prétendant au trône de France ne se fixât pas en Hollande où il pouvait être pour le moins gênant.

L'ambassadeur à Londres se montrait plus catégorique : « Il ne fait aucun doute, écrivait-il, que cet individu est un intrigant très rusé et un escroc de première classe, particulièrement ingénieux et malin, ayant plus d'un tour dans son sac, qui a su mener son affaire avec beaucoup d'audace et de talent; la meilleure preuve en est le nombre de dupes qu'il a pu faire malgré l'absurdité et le ridicule de ses prétentions. »

Le ministre de la justice des Pays-Bas, estimant ces rapports fondés sur une documentation restreinte et trop subjectifs, saisit de la question l'ambassadeur à Berlin, le baron Schimmelpenninck van der Oye. Celui-ci prit aussitôt contact avec le baron von Bulow, qui lui communiqua un rapport très complet envoyé en 1836 au gouvernement français. Ce rapport qui, croit-on, n'a

jamais été publié et qui s'intitule : *Aktenmässige Notizen*, résume de multiples pièces officielles, et donne un large aperçu de la vie de Naundorff en Allemagne. Il est écrasant. Il confirme la substance des appréciations reproduites plus haut.

Que celles-ci soient rigoureusement fondées sur des faits contrôlés ou non, là n'est pas la question. Ce qui importe pour la suite de l'exposé, c'est de savoir de quelles informations disposait le gouvernement néerlandais en avril 1846 pour traiter avec Naundorff. Or, d'une part, le fils de ce dernier ayant débarqué à son tour à Rotterdam, le 25 mai, sans papiers d'identité et s'étant fait inscrire sous le nom emprunté de Charles Edouard de Bourbon, le ministre de la Justice donna l'ordre de ne pas l'inquiéter pour cette usurpation d'identité; et d'autre part un contrat fut signé, le 30 juin 1845, par le gouvernement hollandais impressionné par les démonstrations de Carl Wilhelm Naundorff, désigné par les prénoms de Charles Louis et qualifié mécanicien. Ce contrat est un monument stupéfiant. Le « mécanicien » Charles Louis promet au gouvernement des Pays-Bas des explosifs d'une puissance inégalable, des bombes asphyxiantes, des moyens de défense inexpugnables, toute une série de merveilles, en échange de quoi l'autre contractant, alors impécunieux, s'engage à lui verser des appointements initiaux de 80.000 florins, et en cas de réussite totale la somme colossale pour l'époque d'un million de florins. Mais il meurt le contrat à peine conclu, et le 12 août son acte de décès, établi à son nom de Karl Wilhelm Naundorff, mentionne qu'il est le fils de feu Sa Majesté Louis XVI roi de France et de S. A. I. et R. Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche et reine de France. Son fils y est désigné sous le nom de Charles Edouard de Bourbon. Une tradition peu suspecte veut que non seulement le ministre de la Justice, mais encore le roi Guillaume II aient été consultés pour la rédaction de cet acte. Ce qui rend le fait vraisemblable, c'est que quelques mois plus tard, le même souverain par un arrêté royal très secret, en date du 7 janvier 1846 portant le « N° 317, cabinet du roi », nommait « M. Charles Edouard de Bourbon », fils du défunt, au poste de « directeur du matériel des Ateliers pyrotechniques, adjoint à la direction des magasins d'artillerie et de constructions » à Delft. Son successeur Guillaume III, en 1863, naturalisait un autre fils de Naundorff, Adelbert de Bourbon, pour servir comme officier dans l'armée néerlandaise.

On ne peut manquer d'être frappé de l'opposition existant entre les dispositions des gouvernements de Paris, de Londres et

de Berlin à l'égard de Naundorff et de sa famille, et celles du gouvernement de La Haye, traitant avec un escroc chevronné, et lui reconnaissant des qualités considérées comme usurpées partout ailleurs en Europe. Si l'on ne veut pas conclure à une crédulité touchant à l'aberration, chez deux souverains des Pays-Bas, et chez les plus hautes autorités de ce pays, pendant de longues années, a noté M. Oosterbaan qui ne mâche pas ses mots, il faut croire que l'on disposait alors d'informations permettant de mettre sérieusement en doute celles des gouvernements français et prussien. Mais comment expliquer alors que des documents décisifs n'aient pas été produits, depuis qu'on discute sur ce cas, par les partisans de Naundorff fils de Louis XVI? Depuis la publication de certaine lettre de la correspondance échangée entre Marie-Antoinette et Fersen, il conviendrait d'ailleurs de dire : fils putatif de Louis XVI, et de ne pas tirer argument du goût pour la mécanique des deux hommes afin d'y voir une preuve d'hérédité.

La discussion qui a suivi la lecture de M. Oosterbaan, et notamment le résumé de la question Naundorff fait par M. Marcel Dunan, a prouvé que l'Académie des Sciences morales ne comptait pas de partisans de l'évasion du Temple. Pas non plus de l'existence d'un testament de la duchesse d'Angoulême aux archives des Affaires étrangères ou de tout autre document secret et péremptoire aux Archives du Vatican.

Robert Laulan.

MÉDECINE

DE L'ALCOOLISME. — Facteur de déchéance physique et morale pour l'individu, de malformations congénitales, de prédispositions morbides, dont la tuberculose n'est pas la moindre, pour les descendants, pour tous, facteur d'accidents, sinon de crimes, l'alcoolisme est un fléau parmi les plus redoutables pour notre pays dans lequel il sévit plus particulièrement et où il ne cesse de progresser.

Ces temps derniers, s'est tenu à la Sorbonne un Congrès international qui a eu au moins le mérite de fournir des précisions sur l'étendue des ravages. Nous battons le record du nombre des débits : 1 pour 68 habitants, et 1 pour 3.000 en Norvège. Nous battons aussi celui de la consommation d'alcool : 27 litres d'alcool absolu par habitant, alors qu'elle n'est que d'un litre en Norvège.

Un congressiste a bien souligné une des causes essentielles de ce penchant qui paraît bien être d'ordre psychologique. Il en est un peu de l'alcool comme du tabac : la première pipe n'est certes pas un plaisir, et il faut à l'individu une certaine persévérance, sinon un certain courage, pour récidiver. Mais le jeune homme qui se livre à cette expérience considère que, ce faisant, il manifeste sa virilité : de même, pour l'alcool, il est persuadé que cette virilité est fonction de la quantité qu'il peut en absorber.

Dans ces débats, le vin n'a pas été épargné et les puristes le proscriraient volontiers totalement. Il nous semble cependant qu'il y aurait lieu de faire une discrimination. Le vin, le bon vin naturel s'entend, est, quoi qu'on dise, un aliment et, à ce titre, il fait, depuis des siècles, partie du régime des Français. Or, il n'apparaît pas, jusqu'au siècle dernier, qu'il ait donné lieu à des accidents sérieux et les Français ont donné maintes preuves de la conservation de la vigueur de la race. Il était recommandé par les médecins et utilisé en thérapeutique. « *Ebriere mense* », conseillait Hippocrate. Sans aller jusque-là, on peut dire que, médicalement, ses vertus n'étaient pas et ne sont pas encore négligées.

Pourrait-on le supprimer totalement de notre régime où il a sa place marquée depuis si longtemps? Nous ne le pensons pas, d'autant que l'institution d'un régime sec a donné, en Amérique, des résultats tels que ce serait folie pure que de vouloir recommencer l'expérience.

L'abus du pain a une action certaine sur l'hypertension, cependant il ne viendrait à personne l'idée de le supprimer de notre alimentation. Laissons donc dire les puristes, leur fanatisme est plus nuisible qu'utile à la thèse qu'ils prétendent défendre.

On nous dit bien qu'un litre de vin peut correspondre à quelque six petits verres d'alcool; mais on ne nous dit pas qu'il s'agit là d'alcool dilué dont l'action ne saurait être comparée à celle de l'alcool pur. Au reste, on utilise toujours en thérapeutique des potions à base d'alcool plus ou moins dilué.

Ce qui est certain, c'est que cet alcool dilué dans le vin a une action beaucoup plus faible et beaucoup plus lente sur l'organisme. Si bien que le problème de l'alcoolisme doit être envisagé sous deux aspects totalement différents. A boire du vin et surtout à en boire trop, on peut certes devenir alcoolique; mais il faut du temps et ce temps conduit l'homme qui s'y livre à un âge où il n'est plus guère, pour lui, question de procréer. De sorte que, s'il y a des méfaits, ceux-ci n'intéressent que sa personne et n'ont pas d'influence sur sa descendance.

Il en est tout autrement de l'alcool absorbé directement : il agit beaucoup plus rapidement et l'homme est alcoolique avant la procréation, si bien que sa descendance en subit tous les méfaits, et ainsi cet alcoolisme n'est plus seulement un fléau individuel, c'est un mal social. Il le devient d'autant plus que, depuis les dernières guerres, les femmes y participent et dans les mêmes conditions. Jusque-là, elles ne se risquaient guère dans les cafés et débits, peut-être parce que, largement ouverts, on pouvait aisément s'y faire remarquer. Actuellement, il y a nombre d'établissements beaucoup plus discrets, les bars, qui affectent d'être aussi obscurs que les fumeries d'opium; aussi sont-ils fréquentés non seulement par les jeunes gens, mais aussi par les jeunes filles. Celles-ci n'ont souvent pas de mesure : elles augmentent progressivement le nombre des cocktails qu'elles absorbent, comme faisaient les buveurs d'absinthe; si bien que, lorsqu'elles se marient, elles sont souvent aussi alcooliques que l'homme qu'elles épousent : et ainsi les tares s'accumulent sur les descendants.

Il y a quelques années, dans une petite ville, les cafés absorbaient l'activité de la plus grande partie de la population masculine. Il se trouvait que les vitres de ces cafés étaient garnies de rideaux qui ne permettaient pas, de l'extérieur, de voir les buveurs. Le maire eut l'idée de proscrire ces rideaux, et, de ce jour, le nombre des habitués de ces établissements diminua dans une proportion considérable. Cette pratique simple mériterait d'être retenue.

Il conviendrait aussi de tenir compte de l'expérience des années de guerre et d'occupation. La vente de l'alcool était interdite et la conséquence en fut qu'on dut fermer des quartiers entiers d'asiles d'aliénés et les affecter à d'autres malades. Depuis la levée de l'interdiction, aggravée par l'autorisation des apéritifs à base d'alcool, le nombre des internés alcooliques va de nouveau en progressant.

A ces divers titres, l'alcoolisme apparaît comme un grave danger pour le pays et il serait urgent de trouver et de mettre en pratique les mesures propres à enrayer ce fléau. Il faudrait d'abord cesser de considérer cet alcoolisme comme une source de profit pour l'Etat, ce qui est, du reste, un bénéfice parfaitement immoral. D'autre part, ce bénéfice est parfaitement illusoire, car les méfaits de l'alcoolisme se traduisent en pratique par d'innombrables journées d'hôpital, des années d'internement, des morts, des infirmes, des accidents et des crimes dont le coût excède certainement, et de beaucoup, les profits qu'on peut tirer de son exploitation.

On a dit qu'un grand nombre de travailleurs vivaient de l'exploitation de l'alcool. Mais n'est-ce pas une pratique singulière et condamnable que celle qui consiste, en somme, à faire vivre des gens dont l'action se traduit par autant de morts ou de malades qui n'en valent guère mieux.

A. Herpin.

Précis de criminologie, par le *Professeur Laignel-Lavastine* et *V. Stancin* (Payot, Paris, 1952). — Il y a peu de questions aussi controversées et au sujet desquelles les opinions soient aussi confuses, divergentes, dictées qu'elles sont souvent par la simple sentimentalité. Il appartenait aux auteurs d'exprimer, avec leur compétence indiscutable, les idées basées sur la science et l'expérience et de donner ainsi des solutions justes à l'angoissant problème du crime. A ce titre, ce livre, élégamment et clairement écrit, mérite d'être lu, non seulement par les spécialistes, mais aussi par le public curieux de ces questions qui pourra ainsi se faire une idée plus normale de la question.

Psicologie de l'ortographe, par *Maryse Choisy*. Psyché, juillet 1952. — Sous une forme humoristique, l'auteur dit des choses fort justes sur ce projet de réforme stupéfiant (heureusement n'est-ce encore qu'un projet), notamment cette phrase que nous citons volontiers car la raison qu'elle souligne a peut-être plus de poids que ne voudraient laisser paraître les protagonistes : « Je soupçonne fort que ce projet respecte davantage la paresse du maître que la paresse des élèves. Pourquoi s'en étonner, puisque les membres de la commission sont orfèvres? Ce qui est difficile, ce n'est pas tant d'apprendre que d'enseigner l'orthographe. Les avantages semblent donc convenir surtout aux maîtres un peu fatigués. »

Médecine de France (Olivier Perrin, Paris). — On trouve dans le dernier numéro une étude sur « la Médecine et la Responsabilité pénale », une biographie d'Apollinaire Bouchardat, une grande figure de la médecine qui, il y a près d'un siècle, a donné des directives encore observées pour le traitement du diabète; l'art n'est pas oublié et une étude superbement illustrée sur l'Opéra et la danse.

Livres reçus. — *Introduction aux méthodes biologiques de traitement en psychiatrie*, par Sargant, Slater et Hill. Presses universitaires de France, Paris, 1952. — *Soins maternels et santé mentale*, par J. Bowlby. Organisation mondiale de la Santé, Genève, 1951. — *Le globe dans la main. La Médecine*, par J. Audiberti, Paris, Furet, 1952. — *Le secret des Parques*, par B. Heuvelmaners. L'Arche, Paris. 1951.

NATURE

NATURE PAS MORTE. — Il est en marge de la Nature des régions spirituelles où le phénomène humain n'est qu'estompé, soit qu'il renonce à ses prérogatives, soit qu'il ne les ait pas encore affirmées au sens où nous l'entendons. C'est le cas de certains groupes, de certaines maisons, de certains villages. Et dans cet ordre d'idées le torrent des jours m'a apporté deux ouvrages qui fixent, chacun dans sa forme, cet aspect du conventionnel en face du spontané; une maison seule devant la mer, un village perdu dans les montagnes. L'une topographiquement au bout du

monde, pour ce que le support terrestre s'arrête à elle, devant la mer, l'autre datant des origines mêmes de l'homme et ne lui ayant pris que juste de quoi le différencier des animaux, comme les animaux n'empruntent à la Nature, leur support immédiat, que juste de quoi s'en différencier accidentellement pour leur existence individuelle.

Le premier, personnage principal et auteur du livre intitulé : *Une maison au bout du monde* (1), est revenu consciemment, volontairement, à l'existence primitive. Quant au groupe qui forme le héros du livre intitulé *Les Hounza, un peuple qui ignore la maladie*, par Ralph Bucher (2), il se cramponne à cette vie, et par un singulier paradoxe donne de nos jours l'impression d'avoir dégénéré, alors que c'est lui qui a gardé sa fraîcheur et sa santé premières.

Il ne s'agit pourtant pas, avec ces Hounza, d'une de ces peuplades sauvages d'Afrique ou du Nouveau Monde, que leur éloignement de tout centre habité a condamnées à végéter de quelques miettes de civilisation. Aucune mer n'isole les Hounza, un continent les porte solidement sur son échine, mais ils se sont trouvés protégés du « progrès » par un cercle de montagnes qui leur a laissé à l'état natif le ferment dont furent animés les premiers humains, leurs frères à présent dégénérés — ou civilisés, comme on préférera.

Les Hounza sont parfois surnommés « le peuple grec de l'Himalaya ». Sous le rapport de la densité de population, de l'aspect géographique, peut-être, mais non pour le surplus, et notamment pour le rayonnement intellectuel! D'ailleurs, là n'est pas la question. Ce peuple occupe un coin de terres montagneuses tout au nord de l'Inde, dans le Cachemire. Sur une carte, il se situerait, dit Ralph Bircher, « à peu près à l'endroit où l'on poserait le doigt au point de rencontre approximatif de la Chine, de la Russie, de l'Afganistan et de l'Inde. »

La population actuelle compte une dizaine de milliers d'individus, répartis dans environ cent cinquante villages, tous situés entre 1.600 et 2.450 mètres d'altitude. Aucun moyen d'accès direct, sauf les moyens primitifs : pénétrer en pays hounza est une escalade, en sortir constitue un risque permanent de chute dans des abîmes.

A l'isolement matériel s'ajoute celui de la pensée. La langue

(1) *Une maison au bout du monde*, par Henry Beston, traduit de l'américain par M. Fraguer et G. Klenowski. (Librairie Stock, Paris.)
(2) *Les Hounza*, par Ralph Bircher, traduit de l'allemand par Gabrielle Godet (Editions Victor Attinger, Paris et Neuchâtel).

hounza ne ressemble à aucune autre. Il semble qu'on ait, au cours des âges, cherché à compenser l'indigence de la chose dont on parle par la richesse de ses modes d'expression. Chez une peuplade aussi « arriérée », un tel phénomène est remarquable. Cette langue, ce dialecte plutôt, d'ailleurs uniquement parlé, est sans aucun lien de parenté avec toute langue vivante ou morte. Il a évolué par lui-même depuis cinq mille ans, et constitue, écrit Lorimer, qui lui a consacré sur place plus d'une année d'étude, un véritable « bloc erratique » sans aucune parenté avec toute autre langue vivante ou morte, à part un petit nombre de termes empruntés au persan. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, sa richesse atteint un degré qui passe l'imagination, comme si ce petit peuple, s'improvisant l'interprète entre la Nature et nous, avait voulu donner tout leur lustre aux seules fonctions vitales, à l'exclusion du surplus. C'est ainsi que, pour désigner un *champ*, il existe une douzaine de termes différents, selon les dimensions, la situation, la nature, la destination du terrain. La brebis, dans l'idiome Hounza, change de nom depuis sa naissance jusqu'à sa mort, d'après son âge ou le nombre de ses agneaux. De même pour une corbeille, qui s'identifie avec ce qu'elle contient, et modèle son appellation en conséquence.

Cette fonction analytique, que notre besoin de nous éloigner de la Nature nous incite à appliquer d'abord à tout ce qui est spécifiquement humain ou émané de l'homme, on la trouve tournée par une peuplade obscure vers l'expression intégrale des objets naturels.

C'est dans un semblable retour aux mécanismes vitaux que nous observons ce petit peuple, en ce qui touche à l'alimentation. Son trait le plus frappant est la frugalité, pour la première raison qu'il ne dispose pas toute l'année de la quantité de nourriture nécessaire, et que le jeûne périodique est pour lui une obligation réelle et non un simple symbole, comme chez la plupart des autres peuples. En période d'abondance tout est récolté sur place, rien n'est apporté d'ailleurs, et pour cause! Céréales et fruits, consommés crus, ouvrent le tableau. Les légumes, les salades, ne viennent qu'ensuite, toujours crus et arrosés d'eau. La viande et le vin n'apparaissent qu'ensuite, et dans d'assez rares occasions. Ce petit peuple continue à mener, dans une humanité par ailleurs vieillie, fatiguée et désaxée, l'existence semi-naturelle, semi-spécifique, que connurent ses premiers représentants dès leur apparition sur le sol terrestre.

Heureux Hounza! Pas de science, ni littérature, ni art, au moins

au sens où nous entendons ces termes. Quel bloc de merveilleuses leçons on en pourrait tirer à l'usage des jeunes générations que la soif de savoir mène à la catastrophe, par les chemins de la désintégration atomique! Ce monde que nous démontons cellule à cellule aura bientôt fini, si nul cerveau sensé ne s'y oppose, si les savants y aident ou laissent faire, de nous supporter au propre comme au figuré. Ainsi se terminera la grande, la fameuse expérience atomique. Combien de temps faudra-t-il aux esclaves pour se rebeller, pour proclamer comme le prudent Hamlet : « Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark. »

Mais revenons, et considérons sous l'angle individuel ce que j'appellerai le phénomène de « l'humain dirigé », avec l'écrivain américain Henry Beston, auteur de *Une maison au bout du monde*. Ce livre, qui parut aux Etats-Unis en 1949 sous le titre *The Outermost House*, nous présente un civilisé, l'auteur lui-même, volontairement exilé devant la Nature, avec les animaux sauvages pour seuls compagnons, et pour seuls témoins l'Océan, ses flots, son sable, ses rochers.

Comme l'écrit Maurice Constantin-Weyer dans sa préface à la version française, l'auteur, en parlant du monde animal, végétal ou minéral qui l'entoure à le saturer, n'oublie jamais que l'homme fait partie de ce monde. Il en est solidaire, et c'est là, en effet, que je trouve le principal mérite de son œuvre. Humain, il réagit en humain, mais sans cesser de s'intégrer à l'ensemble des forces qui gouvernent son univers et qui remontent à la création de ce globe. Ce thème du retour à la Nature... que de fois nous l'avons savouré dans le roman, la poésie, le théâtre! Mais il est plus rare, et toujours plus courageux, surtout dans certains pays, de l'entonner non plus au figuré, mais au réel! C'est à ce courageux exploit que nous assistons avec le livre de Beston. Les choses se passent sur la côte est de l'Amérique du Nord, à une cinquantaine de kilomètres au large du Massachussets. Là s'avance sur la mer un promontoire, le cap Cod, plus loin qu'aucune autre partie de la côte atlantique des Etats-Unis. Beston s'y est construit une retraite d'ermite, un peu conventionnelle, j'en conviens, avec un luxe d'ouvertures qui laissent entrer plus de vent que de confort, mais quoi! on n'est pas là pour s'amuser! D'ailleurs le nom : *Le Gaillard d'avant*, constitue à lui seul un programme, et l'habitant veille scrupuleusement à le justifier : jour et nuit il est aux écoutes, il guette le monde vivant qui l'entoure, et les éléments dont il dépend. Non seulement les animaux marins défilent sous sa fenêtre et sous sa plume, mais aussi ceux du ciel, sédentaires

ou de passage, corneilles et étourneaux, rossignols et pinsons alternent ou se mêlent selon la saison avec les mouettes, les canards, les sternes, les bécasseaux, survolés par de grands busards. Ménagerie en perpétuel va-et-vient, à peine troublée par les rondes régulières des gardes-côtes, les seuls compagnons de l'auteur. Et tant d'autres animaux, notamment les insectes, dont notre ermite, fort au courant de la chose naturaliste, nous dit et la forme et les noms, et puis les végétaux, les plantes de rivages, qui savent si bien métamorphoser en jardin l'aridité des sables. Et jusqu'aux « resquilleurs » comme cette mouette qui, seule de tout un troupeau, avait trouvé pour parer à une disette compliquée des fatigues de l'âge, d'aller tout simplement manger avec les volailles de la ferme la plus proche, ce qu'on lui permit de faire fort longtemps; ou cette pauvre biche surprise on ne sait comment par la marée montante, et qui mobilisa à elle seule trois hommes pour la secourir. On ne finirait pas de citer.

Mais les livres perdent toujours à se voir comprimer en tablettes; ils méritent tous, hélas! d'être lus. Pour les deux ouvrages qui m'occupent, je les ai rapprochés en ce qu'ils se rejoignent sur le terrain de la dévotion à dame Nature. Survivance ancestrale avec les Hounza, réveil d'une vieille flamme jamais éteinte avec des civilisés du type Henry Beston. Nature pas morte. Et dans le dur complexe qui déshonore les temps tragiques que nous vivons, toute petite voix est grande, qui nous parle de ce que nous ne pourrons jamais effacer, de ce qui nous survivra même au jour où une science imbécile aura de ses propres mains détruit, pour les humains, jusqu'à leur propre raison d'être des hommes!

Marcel Roland.

Histoire des Animaux, par *Richard Lewinsohn* (Editions Plon, Paris). — Importante mise au point des rapports actuels entre l'Homme et les animaux. Ces rapports, comme toute chose, ont grandement évolué au cours des âges; il ne semble pas cependant que l'interpénétration soit beaucoup plus intime de nos jours qu'aux temps primitifs. Chacun paraît être resté sur ses positions, et bons ou mauvais, les rapports semblent figés. Seul l'être humain, peut-être par le volume supérieur de son cerveau, peut-être pour d'autres raisons plus mystérieuses, continue à suivre une ligne qu'il estime ascendante. L'avenir dira lequel a raison, de lui ou des bêtes.

Ce livre représente, quoi qu'il en soit, une remarquable contribution à l'éternel problème des rapports entre l'Homme et la Bête. Il mériterait mieux qu'une brève mention. Par l'abondance de sa documentation, par ses nombreuses illustrations, il constitue un excellent document d'histoire. Les amis de la science comme les simples curieux de la chose vitale le liront avec intérêt et le consulteront toujours avec fruit. — M. R.

Vie et mœurs des araignées, par *Maurice Thomas* (avec 83 illustrations) (Payot, éditeur, Paris). — Le monde animal, et particulièrement celui des insectes et autres invertébrés, nous réserve, et pour longtemps encore, des secrets quasi impénétrables. Pourtant ils ne rebutent pas le courage des chercheurs. C'est pourquoi des travail-

leurs comme M. Maurice Thomas ont droit à toute notre admiration. M. Thomas, à qui l'on doit de nombreuses recherches sur le monde des articulés, a réuni nos connaissances et ses observations personnelles dans ce livre sur les Araignées, qui ne manquera pas de faire autorité. Il se recommande à la fois aux profanes et aux spécialistes : les uns y trouveront une excellente mise au point sur ces invertébrés; les autres y puiseront nombre de constatations inédites, qui enrichissent ce que nous savons déjà de ces animaux. — M. R.

QUESTIONS MILITAIRES

STRATEGIE, TACTIQUE, LOGISTIQUE. — C'est une singulière histoire que celle de la vie des mots. Elle n'est pas sans ressemblance avec celle des individus. Il en est qui, après avoir brillé au premier rang, connaissent de tels revers de fortune, qu'ils se retrouvent au tout dernier, — d'autres qui, après une belle carrière, doivent prendre une discrète retraite, — d'autres qui, disparus depuis longtemps et dont on ne prononçait plus le nom, reviennent un jour de l'étranger, riches d'une fortune éblouissante, et imposent leur prééminence.

Telle est notamment l'histoire des mots *stratégie*, *tactique* et *logistique* — auxquels, pour compléter la nomenclature de toutes les parties de l'art de la guerre, il faudrait ajouter le mot *politique* si cette adjonction ne risquait d'entraîner beaucoup trop loin.

Le premier s'appliquait jadis à ce que Napoléon appelait la partie « divine » de l'art de la guerre, aux « grandes opérations de la guerre » (Dictionnaire de l'Académie) ; c'était « l'art de préparer un plan de campagne, de diriger une armée sur les points décisifs » (Littré) et, pour Jomini, « l'art d'embrasser tout le théâtre de la guerre ». — Aujourd'hui, un bataillon s'empare-t-il d'une médiocre butte ou atteint-il un carrefour de chemins de terre en avant de son front, les chroniqueurs des journaux et de la radio n'hésitent pas à qualifier ces objectifs de « hauteur stratégique » ou de « point stratégique »... quitte à leur dénier toute importance, non moins « stratégique », le jour où ils seront évacués...

Si la stratégie était l'apanage des généraux en chef, la *tactique* était le souci capital de tous leurs subordonnés et de tous les états-majors. D'après l'Académie, qui en était restée aux formes de la guerre du XVIIIe siècle, c'était « l'art de ranger les troupes en bataille, de camper, de faire des évolutions ». Pour Littré, d'accord en cela avec Jomini, c'était « l'art de commander et d'employer les trois armes principales dans les terrains et les

positions qui leur sont favorables ». Entre la stratégie et la tactique, Napoléon distinguait une branche intermédiaire de l'art de la guerre, cette « *Grande Tactique* » sur laquelle il jugeait ses Maréchaux : c'était l'art de coordonner et de combiner les mouvements des diverses colonnes d'une Grande Unité en vue du but fixé par la stratégie. L'expression est depuis longtemps démodée. La « grande tactique » s'est fondue dans la tactique, dont l'importance s'en est accrue d'autant et dont l'enseignement dans les écoles de guerre éclipsait celui de toutes les autres matières. Le prestige de la tactique était même devenu tel que la démarcation entre tactique et stratégie était objet de discussion. Mais on a instauré des méthodes de guerre nouvelles : par l'artillerie et par l'aviation, on écrase, on détruit, on annihile, puis on occupe, — ou on recommence l'écrasement si on ne l'a pas obtenu du premier coup. Comment, dans ces conditions, pourrait-on parler encore de tactique!... Le mot tend donc à disparaître, comme celui de stratégie à se dégrader.

Un autre mot les a détrônés, la *logistique*.

Beaucoup le croient né aux Etats-Unis, parce que les Américains en font un grand usage et nous l'ont, en fait, imposé. Il n'en est rien. Si le Dictionnaire de l'Académie ne le mentionne pas, Littré le déclare « ancien terme de mathématique, nom qu'on donnait aux parties de l'algèbre qui regardent les quatre premières règles », et le Larousse de 1865 ajoute, après une définition analogue : « Art mil. Partie spéculative de la stratégie ou science des armes. Peu usité. » Il était en effet tombé en désuétude, quoique resté en usage à l'étranger, par exemple en Italie, où Badoglio ne cesse de l'employer dans ses *Commentaires sur la campagne d'Ethiopie*. Sans doute serait-il intéressant de rechercher par qui et à quelle époque il a été d'abord employé dans son sens actuel. Nous ne l'avons trouvé ni dans le *Dictionnaire militaire portatif* de 1758, ni dans le *Traité sur le Service de l'état-major général des Armées* de Grimoard (1809) ni dans le *Manuel général du Service des états-majors* de Thiébault (1813); mais Jomini l'emploie comme un mot d'usage courant dans son *Précis de l'art de la guerre*, composé en 1837. Après avoir rangé la logistique parmi les six parties de cet art (les cinq autres étant la politique de la guerre, la stratégie, la grande tactique, l'art de l'ingénieur et la tactique de détail) et après l'avoir définie sommairement « l'application pratique de l'art de mouvoir les armées », il en fait l'objet d'un chapitre où il lui attribue l'ensemble des prévisions et des mesures à prendre pour la vie et les mouvements des armées, mobilisation, marches, organisa-

tion des dépôts, parcs et ateliers, ravitaillements, évacuations, etc.

Jomini y précise que « le mot de logistique dérive, *comme chacun sait*, de celui de major général des logis ». Si on se reporte au traité de Grimoard, on y constate en effet que le « maréchal des logis de l'Armée », placé sous l'Ancien Régime à la tête de l'état-major d'une Armée, est chargé, sous les ordres immédiats du Général, de préparer les moyens d'exécution des marches ainsi que de prendre les mesures susceptibles de procurer à l'Armée les subsistances nécessaires et d'en diriger le transport et l'emploi — c'est-à-dire de tout ce qui relève aujourd'hui de la logistique.

L'organisation n'est pas plus nouvelle que le mot, si même elle n'est pas de tous les temps. Pour n'en citer que deux exemples, en constituant ces bases d'opérations et ces lignes d'opérations qui étaient un des moyens essentiels de sa manœuvre stratégique, Napoléon ne faisait pas autre chose que de la logistique, et la spécialisation progressive d'un 4e Bureau dans les divers échelons des états-majors français à partir de 1917 était, elle aussi, la forme élémentaire de l'organisation logistique actuelle.

Ni le mot ni la chose ne sont donc d'importation américaine. Ce qui est, par contre, américain, est l'extension considérable donnée au sens de ce mot et au système lui-même. Cette extension fut la conséquence de la nécessité de créer dans un temps minimum une force militaire, navale et aéronautique capable d'agir à des milliers de kilomètres et sur les théâtres d'opérations les plus divers. Il s'agissait, suivant les termes d'une Instruction officielle, de « transférer aux forces armées le potentiel de guerre brut d'une nation ». Cette entreprise formidable s'étendait aux fabrications de guerre, au stockage, à la répartition entre les théâtres d'opérations, au transport au delà des océans, à la création des bases, à l'approvisionnement *(procurement)*, à l'entretien du matériel et de l'équipement (opération pour laquelle on rajeunissait un vieux mot français, la *maintenance*), à l'organisation des arrières, à l'administration des pays occupés, aux évacuations, etc. L'évaluation détaillée des besoins, l'ajustement des moyens, leur rigoureuse adaptation aux besoins, en un mot, désormais entré dans le vocabulaire des militaires de tous les pays, le *planning*, imposèrent la création de tout un système logistique et d'organes spécialisés comprenant un personnel extrêmement nombreux à tous les échelons.

Comment une telle création aurait-elle pu, du premier coup et en moins de trois ans, trouver son équilibre!... Elle s'enfla outre mesure. Elle absorba des effectifs d'autant plus élevés que

l'influence de ses dirigeants, demeurés auprès du pouvoir central, triompha plus facilement de celle des Armées, dont les chefs en étaient séparés par les océans. Peut-être même l'histoire établira-t-elle que ses exigences l'emportèrent sur les considérations de politique et de stratégie pure.

La France et son armée ne possédèrent pas, dans la dernière guerre, un tel appareil logistique, non plus d'ailleurs que l'Angleterre, puisqu'elles dépendaient des Etats-Unis pour la satisfaction de leurs besoins.

De là, deux tendances opposées dans les conceptions actuelles de la logistique, l'une, américaine, très large et systématique, l'autre, que l'on peut appeler française, plus restrictive. Ce n'est pas ici le lieu d'analyser les discussions, parfois quelque peu « chinoises », entre tenants de ces deux conceptions. On pourra lire sur ce sujet un excellent article du Commissaire de la Marine Dessens dans la *Revue Maritime* de janvier.

Ce qui importe, c'est que l'appareil logistique, dont la nécessité et l'importance ne sont pas douteuses, ne paralyse pas, par son volume excessif, par son autonomie absolue et son indépendance, l'action du Commandement. Si le stratège, et même le tacticien qui mépriseraient les indications, voire les conseils du *logiste*, risqueraient souvent la catastrophe, le logiste qui imposerait ses vues ne serait pas moins néfaste. Il est essentiel que celui-ci soit présent ou représenté auprès de tous les échelons du Gouvernement et du Commandement, qu'il soit toujours écouté par le stratège et le tacticien, mais il ne doit avoir d'autre souci que d'aider ceux-ci, et non de les diriger.

Dans les faits comme dans le vocabulaire, stratégie, tactique et logistique peuvent et doivent coexister, à condition de s'accorder dans un ordre harmonieux, pour lequel l'expérience des états-majors des vieux pays d'Europe n'est pas moins nécessaire que la hardiesse et l'envergure des plans des novateurs américains.

Général G. Lestien.

Mémoires, I, Idéal vécu, par le *Général Weygand* (Flammarion, 1953; in-12, 651 p., avec 6 cartes, 975 fr.). — A l'exception d'une soixantaine de pages consacrées aux souvenirs d'avant 1914, ce premier volume des Mémoires du général Weygand est essentiellement une histoire de la 1re Guerre Mondiale, vue des Q. G. successifs de Foch. Celui qui fut pendant ces quatre années le confident intime du Maréchal a voulu mettre en pleine lumière l'action de celui-ci. S'il ne pouvait modifier l'image que nous ont donnée de son chef de très nombreux ouvrages, à commencer par son *Foch* (publié en 1947), il y précise maints détails sur lesquels nul n'est mieux renseigné que lui, si même il n'en est pas l'unique témoin survivant. La vivante figure qui se détache de ce long récit, particulièrement des chapitres sur 1918, en apparaît plus grande encore — et tellement supérieure à aucun des chefs de la Deuxième Guerre Mondiale !...

Lumière sur les ruines, par le *Général Ch.-L. Menu* (Plon, 1953, in-12, 384 p., avec 6 cartes, 795 fr.). — Réquisitoire terrible contre le Haut Commandement d'avant 1914, ou plutôt — car on ne peut séparer Haut Commandement et Gouvernement — contre tous ceux qui avaient la responsabilité de la préparation à la guerre. Il s'appuie sur un exposé pathétique des événements militaires de mai 1940. Sa conclusion est que le désastre eut pour cause essentielle l'inertie intellectuelle et morale de ceux qui ne surent ou ne voulurent pas envisager et préparer une armée et une stratégie adaptées au progrès des moyens techniques. Sous la plume d'un officier général et d'un ancien professeur à l'Ecole Supérieure de Guerre, l'accusation et la démonstration ont un poids tout particulier et constituent un témoignage capital à la décharge des combattants de 1940.

L'aventure de la Force X à Alexandrie (1940-43), par le vice-amiral *Godfroy* (Plon, 1953, in-8, VII-532 p., 1.200 fr.). — Cette émouvante histoire de l'escadre française de Méditerranée orientale, trop longtemps immobilisée à Alexandrie mais cependant sauvée par son chef grâce à son accord avec l'amiral anglais Cunningham, constitue un précieux document sur les sentiments de notre marine pendant ces années tragiques. Elle est riche en leçons sur les dangers de l'intransigeance et du fanatisme et sur la nécessité d'une intelligente et tolérante compréhension entre hommes d'une égale bonne foi divisés par des intérêts nationaux ou par des principes accidentellement opposés. Il est toutefois regrettable que, par l'abondance excessive des textes joints au récit, l'exposé des faits prenne trop souvent l'apparence d'un mémoire justificatif et qu'il soit parfois alourdi par des subtilités juridiques ou psychologiques assez discutables.

Jean de Lattre, Maréchal de France (Plon, 1953, in-8, VI-411 p. avec 17 illust., 900 fr.). — **De Lattre**, par *Bernard Simiot* (Flammarion, 1953, in-12, 291 p. avec 33 illustr., 625 fr.). — A comparer les nombreux portraits du maréchal de Lattre, si ressemblants, qui illustrent ces livres, comment ne pas être frappé de la variété des expressions du visage!... Bien caractéristique de l'homme, elle traduit la complexité de sa physionomie morale. Multiforme et divers jusqu'à la contradiction, on le voit tour à tour, et presque dans le même temps, caressant et brutal, emporté et calculateur, autoritaire et discipliné, soucieux du détail infime et capable des vues les plus larges et les plus audacieuses, traditionaliste et révolutionnaire... Aussi ne peut-on espérer, non pas certes le saisir, car il est insaisissable, mais le comprendre, sans multiplier les témoignages. C'est ce qu'ont très heureusement réalisé ces deux ouvrages : le premier, fait de 72 notes, plus ou moins développées, où quelques-uns de ceux qui l'ont bien connu à diverses étapes de sa carrière, camarades, chefs et subordonnés, civils et militaires, artistes, hommes politiques et hommes de lettres, Français et étrangers, ont évoqué un des aspects de cette étonnante figure; le second, rassemblant une multitude de faits précis et d'anecdotes puisées aux meilleures sources, et qui, dans certains chapitres essentiels, est même un témoignage direct et personnel.

L'épopée Française d'Italie, par *René Chambe*, Flammarion, 1952, in-8°, 442 p. avec 16 p. en héliogravures et de nombreux croquis, 980 fr. — Un peu trop de lyrisme peut-être; mais ne s'agit-il pas d'une épopée?... La gloire du Corps Expéditionnaire Français et de son chef a pu être offusquée par celle de la Division Leclerc et de l'Armée Rhin-et-Danube de de Lattre : il ne faudrait cependant pas oublier que nos Alliés eux-mêmes les reconnaissent comme les vainqueurs de la Campagne d'Italie. Le récit de cette campagne méritait donc, tout en gardant sa précision technique, de prendre parfois le ton épique. Plus imprévues, mais non moins justifiées, sont certaines critiques, discrètes mais sévères, des décisions du Haut Commandement Allié et des maladresses du Gouvernement d'Alger : c'est que l'historien est aussi un soldat, incapable de farder ce que, non sans d'excellentes raisons, il croit être la vérité.

Histoire d'un Soldat, par *Omar N. Bradley*, trad. par Boris Vian, Gallimard, 1952, in-8°. 530 p. avec 55 cartes, 990 fr. — Subordonné direct, ami et souvent confident du général Eisenhower, le général Bradley nous donne, dans ces souvenirs, outre un exposé vivant des événements militaires où, de la campagne de Tunisie jusqu'à la capitulation de l'Allemagne, il joua un rôle si important, des renseignements très intéressants sur les décisions du Haut Commandement Allié, sur la psychologie et le tempérament des différents chefs américains, sur leurs méthodes de

commandement et sur les relations, parfois difficiles, entre Américains et Britanniques. Le texte américain a été traduit avec une fantaisie dans le choix des termes français qui accentue encore la netteté de langage du général Bradley. On sait, d'autre part, que son récit de la poussée de la Division Leclerc sur Paris a soulevé les protestations de cette Division : le livre reproduit ces protestations avec une note de l'auteur qui explique la divergence des deux versions.

Leclerc, par *A. Dansette*, Flammarion, 1952, in-8°. 233 p. avec 28 photographies et 5 cartes, 595 fr. — Si la vie du Maréchal Leclerc est un beau sujet d'image d'Epinal, l'historien qu'est M. A. Dansette a voulu faire mieux, plus précis et plus vrai. Tout en dessinant à grands traits sa brève carrière, il a esquissé l'évolution de son caractère et de ses idées au contact des faits et nettement marqué les difficultés qu'il dut vaincre, et qui ne venaient pas toutes de l'ennemi, mais aussi de son propre tempérament ou des chefs français et alliés. L'image de Leclerc ne peut que gagner à sortir ainsi du halo de la légende.

Glas et tocsin, par *Roger Delpey*, A. Martel, 1952, in-12, 253 p. avec illustr., 540 fr. — « Le glas des illusions et des espérances vaines » et le tocsin d'alarme devant un danger de plus en plus pressant. Ce reportage, trop bref et encombré de détails d'un moindre intérêt, tente de les faire entendre, et les combattants d'Indo-Chine nous supplient de les écouter avant qu'il soit trop tard, si douloureux qu'ils soient aux oreilles françaises.

Revue de défense nationale. Août-sept. 1952. Vice-amiral Barjot, *Bizerte, port anti-atomique et nouveau Gibraltar de la Méditerranée.* Aucun autre port de cette mer ne réalise comme Bizerte ce « combinat » désormais indispensable « plan d'eau - quais-terreplains-rochers ». — Capit. de vaisseau Lepotier, *Les fleuves dans la stratégie européenne.* Mieux vaut les considérer comme axes de manœuvre, de communications et de ravitaillement que comme « coupures », incitant à une défense linéaire et illusoire.

Nov. Gén. Gérardot, *L'aviation stratégique hier, aujourd'hui et demain.* Supériorité théorique de la défense si elle a été préparée; danger plus grand pour les nations atlantiques que pour la puissance soviétique; nécessité, pour les états européens, d'une importante industrie aéronautique, s'attachant à combiner productivité et économie. — Col. Ailleret, *Le problème du char.* En considération de la bombe atomique, et à prix égal, les engins blindés légers sont préférables aux chars lourds.

Livres reçus : *L'affaire Cicéron,* par L. C. Moyzisch (R. Julliard). — *Les grandes heures du général Pétain, 1917 et la crise du moral,* par le lieut.-col. H. Carré (Editions du Conquistador).

SOCIETES SAVANTES DE PROVINCE

UN PHILOSOPHE NORMAND. — L'Académie de Rouen s'honore de maintenir les mêmes traditions que l'Académie française : ses nouveaux élus y prononcent un discours de réception. Mais le sujet n'est point limité à l'éloge rituel du prédécesseur. Il est même recommandé d'y traiter une matière originale. Le choix est parfois heureux. Et le gros volume qui contient les discours de réception prononcés de 1943 à 1950, volume qui vient seulement de nous parvenir, renferme d'excellentes notices, souvent consacrées à des Normands méconnus.

De ces notices, nous avons retenu celle que Mlle Le Cacheux présenta sur un philosophe du XVIII[e] siècle, Tiphaigne de la

Roche. Car l'Académie n'est pas misogyne : elle accueille volontiers les femmes. Archiviste-paléographe, une des premières femmes placées à la tête des services d'archives d'un département, Mlle Le Cacheux possède les meilleurs titres pour siéger en l'Académie rouennaise. Et elle y révèle, en y prenant séance, un bien curieux personnage.

Tiphaigne de la Roche, sous couleur de philosopher et de moquer les travers de son prochain, a composé vers 1760 un petit ouvrage intitulé *Giphantie* où il se livre à de plaisantes anticipations. Il décrit la photographie : la page est si curieuse qu'elle retint l'attention de Léon Laffitte qui la reproduisit dans le *Mercure de France* en 1925. Mais il y a bien d'autres observations piquantes dans *Giphantie*. Mlle Le Cacheux nous les présente à son tour.

Et d'abord, en bonne chartiste, elle nous apporte des précisions sur la personnalité de l'auteur : ce Tiphaigne de la Roche, que l'on a souvent confondu avec un homonyme, qui fut précisément un des fondateurs de l'Académie de Rouen en 1744, était né, lui, à Montebourg en 1722 et sa maison natale fut détruite au moment du débarquement. Il était de bonne famille bourgeoise, fit ses études au collège de Valognes et remporta en 1744 le « Prix du Miroir » qui avait été autrefois décerné à Thomas Corneille. Il fut ensuite étudiant en médecine et, une fois docteur, s'établit à Montebourg. Mais il ne se consacra pas seulement aux soins des malades. On le vit souvent à Paris, où ses ouvrages furent publiés, et à Caen, où il siégeait à l'Académie de la ville. Grand liseur, grand admirateur des philosophes, il ne tarda pas à prendre la plume. Son premier ouvrage, l'*Amour dévoilé ou le système des sympathistes*, parut en 1749. Il avait vingt-sept ans.

Pour attirer sur lui l'attention, Tiphaigne de la Roche ne se contenta pas de choisir des titres bizarres, susceptibles de piquer la curiosité du public comme *Amilec* ou *Giphantie*. Il prit soin de donner comme lieu d'édition des indications fantaisistes : Babylone, Amsterdam ou Pékin. C'était un procédé commode et volontiers adopté, soit par des auteurs qui préféraient éviter les foudres de la censure, soit par des écrivains peu connus qui espéraient ainsi faire ranger leur production parmi les livres scandaleux. Les imprimeries clandestines étaient nombreuses à Paris. Elles ne demandaient pas mieux que de travailler. L'étiquette Pékin ou Babylone constituait un attrait supplémentaire, celui du fruit défendu.

Au vrai, les lecteurs de Tiphaigne durent être un peu déçus.

L'auteur avait eu beau adopter une ingénieuse fiction, moquer Huygens ou Fontenelle, *Amilec* aurait assurément obtenu le visa des censeurs si son créateur l'avait voulu solliciter. Il s'agit de génies chargés de récolter sur la terre des graines d'hommes pour en peupler les planètes. Bonne occasion pour notre savant d'exposer ses petites idées sur la génération ou sur le système planétaire. Des graines d'hommes, il en poussera partout : des graines d'étourdis dans la lune (où lui-même se découvre un fils), des graines de sages, précieusement enfermées dans une boîte d'or, des graines de compilateurs et de plagiaires, même des graines de romanciers : mais celles-là n'arrivent pas à germer, car le vent les emporte. Il y a aussi des graines de magistrats, d'ecclésiastiques, de philosophes ou de militaires et le sort de chacune d'elles ne manque pas de saveur. L'idée est amusante. L'ouvrage eut du succès : trois éditions en un an.

Giphantie est de la même veine : c'est une satire de Babylone, autrement dit Paris. Cette île babylonienne est peuplée de génies élémentaires revêtus d'une surface, sorte d'habillement dont ils se parent : surface de piété, qui n'est plus à la mode, surface de probité, exclusivement réservée aux hommes politiques, surface d'opulence qui cache souvent de noires détresses, surface de décence dont les Babyloniennes aiment de se parer (et elles n'ont pas besoin d'autre vêtement). Le Préfet de Giphantie offre un grand repas à Tiphaigne, après lui avoir montré toutes les merveilles de l'île. Et notre voyageur reste stupéfait en constatant qu'un peu d'esprit de sel suffit pour transformer une carafe d'eau en vin de Beaune ou de Nuits et un fruit insipide en un mets délicieux. Enfin, après le repas, ce même préfet lui révèle un spectacle inouï qui tient de la photographie en relief et en couleur. C'est le passage le plus curieux de l'ouvrage, le plus prophétique.

Pour cette page, pour quelques autres, Tiphaigne de la Roche mérite d'être sauvé de l'oubli. Précurseur de Niepce ou de Daguerre (mais il n'est pas le seul), il constitue bien le type de ces philosophes provinciaux du XVIII[e] siècle, fils spirituel du père de Candide, dont il ne se fait pas faute d'ailleurs de critiquer certaines conceptions. Personne ne le lit plus. Mais il se trouve encore, dans une académie de province, une savante chartiste pour ranimer un moment sa physionomie. Et c'est très bien ainsi.

LE VOCABULAIRE PICARD. — La Bresle est cette petite rivière qui sépare la Normandie de la Picardie. C'est une fron-

tière facile à franchir : elle n'a jamais arrêté personne. Traversons-la donc et, avec M. Emrik, gagnons la Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens, pour l'entendre nous entretenir de ses études de vocabulaire picard.

Ce n'est pas une mauvaise idée que de recueillir soigneusement les termes dialectaux encore usités dans nos provinces. C'est une idée fort utile, car, hélas! ce langage particulier tend de plus en plus à disparaître, sauf dans les rares régions où il constitue véritablement une langue. Ailleurs, les facilités de communication, les interpénétrations, la mode et la radio lui portent un rude coup. On s'exprime aujourd'hui de la même façon en Anjou ou en Berri, en Normandie ou en Champagne et si l'accent change encore, si le ton se modifie, ici plus traînant, ailleurs plus léger et chantant, le vocabulaire — qui n'est pas du meilleur langage de France — tend partout à s'uniformiser. Il n'y a ni à déplorer, ni à se réjouir du fait. Il suffit de le constater.

N'empêche que les érudits qui se penchent sur ces termes dialectaux accomplissent une œuvre pie. M. Emrik n'a relevé que quelques mots mais ils sont savoureux.

Le verbe *ratrucher* a, selon toutes vraisemblances, une origine argotique. Ratrucher, c'est gratter le fond du plat ou de la casserole avec un morceau de pain ou même avec les doigts. Tous les enfants — et pas seulement ceux qui sont de Picardie — ratruchent quand l'œil maternel ne les surveille pas. Mais ratrucher, forme renforcée du verbe trucher, n'a pas pour origine racler. Trucher signifie mendier et un trucheur, nous apprennent le Dictionnaire de l'Académie (1762) et Littré, et encore Hatzfeld, Darmesteter et Thomas, c'est un mendiant par fainéantise. Le sens du mot s'éclaire aussitôt : trucher signifie grapiller par-ci, par-là; ramasser tout ce que l'on peut attraper et, par extension, vider l'assiette ou le plat sans laisser le moindre reste.

Avec un sens un peu analogue, le verbe *brimber* s'emploie pour exprimer l'idée de mendier en vagabondant, en courant çà et là. Il est usité dans toute la Picardie et s'applique plus particulièrement aux femmes : une ménagère qui passe son temps à brimber, c'est celle qui s'en va bavarder chez la voisine, même si elle n'a pas besoin de quémander du feu, celle qui ne tient pas en place. Le sens extensif est logique : une brimbette désigne souvent une femme de mœurs légères, une fille débauchée. C'est en se promenant à travers les chemins, et à force de s'y promener, que les fillettes finissent par rencontrer le loup.

En considérant un terme donné, il est en effet très suggestif de relever toutes les significations qu'il peut prendre, les unes

étant habituellement dérivées des autres. Rien de plus curieux à ce propos que les différents sens du verbe *frayer*.

Le savant Du Cange révèle que le terme, employé partout au moyen âge, venait du latin *frangere* (briser) qui implique une idée de brisure et, aussi, de disette, de diminution. On en a tiré le mot frait, encore en usage dans le terme infraction, le frait étant l'amende payée pour l'infraction. Frayer c'est dépenser : quelqu'un qui est défrayé de tout, c'est celui qui n'a aucune dépense à faire. Le mot s'applique également à la dévaluation des monnaies, leur diminution de poids, procédé commode volontiers adopté depuis Philippe le Bel par les gouvernements un peu gênés.

En dialecte picard, frayer signifie maigrir. L'idée est voisine : notre pauvre franc maigrit, lui aussi, à mesure qu'on le déprécie. On dira d'un homme qui mange beaucoup qu'il a peur de frayer. Et le vocable freinte qui en est dérivé est encore employé dans certaines industries pour désigner la diminution de volume de certains matériaux.

Terminons par un mot que l'on retrouve sous des formes diverses dans presque toute la France : celui de *chué* qui désigne une mare. Il est employé dans la région de Péronne, en Vermandois, et ailleurs. L'étymologie en est facile à déterminer. Il est dérivé du latin *vadum* qui a donné gué, abreuvoir où les chevaux et les bestiaux vont boire. Toutefois, alors que le gué est d'une façon générale l'endroit où l'on traverse la rivière (et, en conséquence, où l'on peut s'y abreuver aisément), en Picardie, le mot chué a pris un sens restrictif et désigne une étendue d'eau profonde, dormante, une mare. En Haute-Bretagne et dans tout l'Ouest de la France, on l'appelle le doué. C'est là où les lavandières lavent leur linge, maniant le battoir avec autant d'agilité que leur langue :

Margot allant au doué,

dit la vieille chanson.

Ainsi peut-on faire des rapprochements entre des mots de même origine. Une étude, si brève soit-elle, comme celle de M. Emrik, est précieuse pour les philologues et pour les linguistes. C'est un champ d'activité que les érudits locaux n'ont jamais cessé de défricher.

Jacques Levron.

VARIÉTÉS

LE MASQUE DE FER. — Avec toute sa science et toute sa conscience d'historien du Grand Siècle, l'érudit Georges Mongrédien vient de publier un captivant dossier sur *le Masque de Fer*, ou, plus exactement, sur le personnage au sujet de qui Du Junca, lieutenant du Roi à la Bastille, a donné les renseignements suivants :

Le jeudi 18 septembre 1698, à trois heures après-midi, est arrivé le nouveau gouverneur de la prison, M. de Saint-Mars, venant des îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat, « ayant avec lui dans sa litière un ancien prisonnier qu'il avait à Pignerol, lequel il fait tenir toujours masqué, dont le nom ne se dit pas... et qui sera servi et soigné par M. de Rosarges, un des sergents que M. le gouverneur a emmené avec lui. »

Trois ans plus tard, Du Junca a mentionné, dans son Journal, la mort, survenue le lundi 19 novembre 1703, sur les dix heures du soir, de ce *prisonnier inconnu toujours masqué d'un masque de velours noir que M. de Saint-Mars avait emmené avec lui en venant des îles Sainte-Marguerite, qu'il gardait depuis longtemps... Ce prisonnier inconnu a été enterré le mardi à quatre heures de l'après-midi 20 novembre dans le cimetière Saint-Paul. Sur le registre mortuaire, on a donné un nom aussi inconnu que M. de Rosarges, major, et M. Reil, chirurgien, qui ont signé sur le registre.* — *En marge*, Du Junca a écrit : *J'ai appris depuis que l'on avait nommé sur le registre M. de Marchiel.*

Le registre paroissial contient — ou mieux contenait, car il a été brûlé pendant la Commune — l'acte d'inhumation ainsi libellé : *Le 20, Marchialy, âgé de quarante-cinq ans ou environ, est décédé dans la Bastille, duquel le corps a été inhumé dans le cimetière de Saint-Paul, sa paroisse, le 20 du présent, en présence de M. Rosage, majeur de la Bastille, et de M. Reghle, chirurgien majeur de la Bastille, qui ont signé.*

Telles sont les seules indications, authentiques et certaines, que l'on possède sur le prisonnier masqué arrivé à la Bastille le 18 septembre 1698.

Tout ce que l'on a écrit d'autre à son sujet a été imaginé par des chroniqueurs, désireux de piquer la curiosité de leurs lecteurs en essayant de lever le masque de velours dissimulant l'énigmatique personnage. Le plus célèbre d'entre eux est, sans conteste, Voltaire; à quatre reprises, il a parlé de l'Homme au

Masque de Fer (car c'est Voltaire qui l'a ainsi baptisé), ajoutant, chaque fois, de nouveaux détails; de la sorte, *il est arrivé à imposer son petit roman*, a noté justement Mongrédien.

Tour à tour, de 1711 à 1934, il n'a pas été proposé moins de dix-huit personnages comme ayant tenu le rôle du mystérieux prisonnier. Sans vouloir les nommer tous, citons : un fils de Louis XIV, un frère aîné, jumeau ou cadet de ce monarque, un fils de Charles II d'Angleterre, un fils de Cromwell, le surintendant Foucquet, le grand Molière, plusieurs ecclésiastiques, des militaires, des diplomates (dont le secrétaire du duc de Mantoue, Matthioli, *alias* Marchiel), des agents secrets, d'obscurs personnages et même un médecin qui, ayant autopsié Louis XIII, aurait constaté qu'il ne pouvait être père et que Louis XIV ne pouvait être son fils légitime.

Parmi eux, Hercule-Antoine Matthioli est celui qui paraît pouvoir être considéré avec le plus de vraisemblance comme l'Homme au Masque de Fer. Il était secrétaire de Charles IV de Gonzague, duc de Mantoue. Celui-ci, soucieux seulement de passer une joyeuse existence à Venise, apprit que Louis XIV avait des vues sur la place forte de Cassal dépendant de son duché et que convoitait la Cour de Turin. Notre ambassadeur à Venise pressentit Matthioli pour que Cassal fût cédée au Roi de France moyennant cent mille écus. L'affaire, négociée en cachette, à l'insu des Cours de Turin, de Venise, de Vienne et de Madrid, allait aboutir, le traité allait être ratifié, lorsque Matthioli vendit le secret. — Sur l'ordre de Louis XIV, furieux d'avoir été ainsi berné, Catinat fut désigné pour s'emparer du secrétaire du duc de Mantoue en pleine paix, dans un véritable guet-apens dressé par les soins de notre ambassadeur à Venise. Le 2 mai 1679, Matthioli fut incarcéré en grand secret dans la forteresse de Pignerol, où se morfondaient déjà Foucquet et Lauzun, sous la garde vigilante du gouverneur de Saint-Mars.

On aurait peine à comprendre qu'il se soit trouvé un nombre aussi important de candidats si l'on ne savait, d'une part, que plusieurs prisonniers ont été masqués; d'autre part, que les dépêches adressées par les ministres au gouverneur de Pignerol et de Sainte-Marguerite — et réciproquement — étaient rédigées *en termes discrets, qui sont devenus souvent pour nous mystérieux et hermétiques*, au point qu'il est impossible d'identifier le détenu dont il est question dans ces correspondances.

Les renseignements contenus dans les lettres que Louvois et Barbezieux ont adressées à Saint-Mars sont confirmés, en partie

du moins, par les indications fournies dans une relation manuscrite peu connue, conservée à la Bibliothèque municipale de Nîmes. Il est intéressant d'en révéler l'essentiel.

Louis XIV avait nommé à Exiles, bourgade de la province de Turin, Saint-Mars, précédemment gouverneur du donjon de Pignerol. Le 8 janvier 1687, à la suite de demandes incessantes du geôlier, le roi lui accorda le gouvernement des îles de Lérins; il reçut l'ordre d'y aller *faire un tour... pour voir ce qu'il y a à faire pour accommoder un lieu propre à garder* le prisonnier.

Après avoir donné des consignes sévères à son lieutenant, Saint-Mars quitta son « exil d'Exiles » et débarqua dans sa future résidence.

Certains vers d'Ovide, décrivant un site enchanteur de l'Attique, s'appliquent à l'île Sainte-Marguerite : *Auprès des hauteurs pourpres de l'Hymette fleuri, il y a une source sacrée, et la terre est molle du gazon qui verdoie. Les arbres, qui ne sont pas grands, forment un petit bois; l'herbe croît sous l'arbousier. C'est un parfum de romarins, de lauriers et de myrtes noires. Et les bois au feuillage épais, et les tamarins frêles, et les cytises délicats, et les pins, comme dans un jardin, y sont en abondance...*

Sur la côte nord de l'île, en face de la pointe de la Croisette, se dressait un fort important. Agrandi par les Espagnols, il portait, sur le frontispice du logement du gouverneur, une inscription que le général de l'armée d'Espagne fit graver lorsqu'il fut contraint de rendre la place en 1637 : *El valor sin secundo del conde de Harcour favorecido de Dios tomo essas islas a XXVIII de março del año MDCXXXVII. ¿Porque os Espantays?*

C'est là que sera incarcéré le détenu que Saint-Mars devra emmener avec lui, — après l'achèvement des travaux nécessaires *pour rendre sûre la prison.*

Le 23 mars 1687, de l'île Sainte-Marguerite, le nouveau gouverneur écrit à Louvois : *Dès que j'aurai reçu l'honneur de vos commandements, monseigneur, je me mettrai en marche avec* mon prisonnier *que je vous promets de conduire ici en toute sûreté, sans que personne le voie ni lui puisse parler. Je ne lui ferai point entendre la messe depuis le départ d'Exiles, jusqu'à ce qu'il soit logé dans la prison qu'on lui préparera ici, où il y aura joignant une chapelle* (sic). *Je vous réponds sur mon honneur de la sûreté entière de* mon prisonnier.

Le transfèrement s'opéra selon les instructions données et Saint-Mars manda à Louvois, le 3 mai 1687 : *Je suis arrivé ici le 30 du mois passé; je n'ai resté que douze jours en chemin,*

à cause que mon prisonnier *était malade, à ce qu'il disait n'avoir pas autant d'air qu'il l'aurait souhaité; je puis vous assurer, monseigneur, que personne au monde ne l'a vu et que la manière dont je l'ai gardé et conduit pendant toute ma route fait que chacun cherche à deviner qui peut être* mon prisonnier...

Ce dernier fut mis provisoirement dans l'ancienne prison du château, en attendant l'achèvement des travaux...

En ce temps-là, pendant la seconde quinzaine d'avril 1687 (exactement du 14 au 25 avril), il prit fantaisie à quelques provençaux de faire un petit voyage en felouque de Saint-Tropez à Gênes.

Les voyageurs étaient au nombre de quatre. Le chef de l'expédition était Louis de Thomassin-Mazaugues, conseiller au Parlement d'Aix; sa femme, Gabrielle de Séguiran, petite-nièce du fameux Fabri de Peiresc, que Bayle surnomma le Procureur général de la littérature; la jeune sœur de celle-ci, Mme de Pierrerue, et un certain de Mauvans, ecclésiastique, ami du conseiller de Mazaugues, et auteur de la relation déposée à Nîmes.

Bien que le destinataire n'en soit pas nommément désigné, il paraît être Henri de Séguiran, frère des voyageuses, fils du premier président de la cour des comptes d'Aix.

Sans nous attarder à la description plaisante et badine des menus épisodes du voyage, débarquons avec nos Provençaux à l'île Sainte-Marguerite le 18 avril 1687 sur les cinq heures du soir puisque les vents défavorables les obligèrent à relâcher dans ces lieux qu'ils avaient projeté de ne visiter qu'à leur retour de Gênes.

M. de Mazaugues et moi, estant montez à la forteresse pour avoir le billet de congé pour entrer dans la tour de Saint-Honorat, après l'avoir obtenu du premier capitaine, nous fîmes un tour de l'isle... On va faire de nouvelles fortifications à cette place; nous en vîmes les apprests; on y mettra la main à l'arrivée de M. de Saint-Marc (sic) *qui estoit party de là depuis quelque temps pour aller ecorter* (sic) *ce prisonnier inconnu que l'on conduit avec tant de précaution, et auquel on a fait savoir à bonne heure que, lorsqu'il seroit ennuyé de la vie, il n'avoit qu'à dire son nom, parce qu'on avait ordre de lùy donner aussy tost un coup de pistolet dans la teste. On nous dit qu'il alloit disposer un logement pour ce prisonnier qui répondrait à celuy de M. le gouverneur; qu'il n'y aurait que luy qui le vit, qu'il luy don-*

neroit luy-même à manger, et qu'il seroit presque son unique geolier et son garde (1).

La concordance des dates indiquées dans cette relation et dans la correspondance de Saint-Mars permet de penser que le prisonnier transféré et gardé avec tant de soins est bien l'Homme au Masque de Fer. En effet, dans une lettre du 26 août 1687, conservée à la Bibliothèque Inguimbertine de Carpentras, un correspondant du conseiller de Thomassin-Mazaugues lui écrivait de Paris : *On m'a assuré que le prisonnier que vous me mandastes il y a quelque tems estre mené aus isles Sainte-Marguerite d'une manière si extraordinaire est un Italien, nommé le comte Mathiolli, ci-devant secrétaire du duc de Mantoue, qu'il avait trahy en donnant part aux Espagnols de son secret.*

C'était une erreur; Matthioli — Mongrédien le rappelle dans son livre si sérieusement documenté — devait être transféré à Sainte-Marguerite, venant directement de Pignerol, et non d'Exiles (où il ne fit que passer), seulement sept ans plus tard. Mais Matthioli était le seul des prisonniers de Pignerol que le public connût, et dont la mésaventure avait fait le tour des gazettes. Il était donc naturel que le correspondant de Thomassin-Mazaugues pensât à lui.

Il n'empêche que Mongrédien ne retient que deux candidats au masque de fer : en premier rang, Matthioli; — puis, un certain Dauger, fort obscur personnage sur le compte de qui on ne sait à peu près rien...

Sans doute Voltaire — qui contribua si grandement à divulguer l'histoire du mystérieux Homme au Masque de Fer — a affirmé que *la vérité est si précieuse qu'elle est respectable lors même qu'elle paraît inutile* et qu'il *faut de la vérité même dans les plus petites choses.* Sans doute, il a dit : *Il n'est pas permis d'écrire une histoire contemporaine autrement qu'en compulsant avec difficulté et en confrontant tous les témoignages. J'ai dit la plus exacte vérité sur les choses essentielles. Je crois ne m'être guère trompé sur les petites anecdotes dont je fais très peu de cas; elles ne sont qu'un vain amusement... A l'égard des petites circonstances, je les abandonne à qui voudra : je ne m'en soucie pas plus que de l'histoire des quatre fils Aymon.*

L'auteur du *Siècle de Louis XIV* a bien fait de noter son

(1) *Revue des Questions Historiques*, 1907, p. 225.

détachement des « petites anecdotes » (qui font cependant la matière de deux des chapitres de son ouvrage), car c'est lui précisément l'auteur de la légende qui a identifié à tort le prisonnier masqué avec un frère jumeau du Grand Roi.

Louis Hastier.

LA VEILLE DU 21. — *La mort de Louis XVI marque une date dans l'évolution de la sensibilité française. Plus encore, dans celle de la conscience historique des Français : rien de tel qu'une décapitation pour donner le sens de l'avant et de l'après.*

On a souvent rapporté des témoignages sur l'horreur qu'inspira aux royalistes la mort du « juste couronné ». A ceux recueillis sur les sentiments des républicains nous joignons cette simple lettre d'une femme (1) : le 20 janvier, Mme Jullien, femme du conventionnel Jullien (de la Drôme) et mère du publiciste M.-A. Jullien (de Paris), annonçait à son fils la condamnation du roi. Beaucoup plus qu'aux jugements portés sur Louis XVI et Marie-Antoinette ou aux menues informations politiques, nous sommes sensibles à la poésie de Mme Jullien : elle a ressenti l'exécution du roi comme un acte de purification. La référence au soleil évoque la Phèdre *de Racine. Si riche en actes semblables, notre époque doit comprendre cette poésie de la pureté et du sang...*

Pierre Reboul.

le dimanche 20 janvier 1793.

Ton papa est rentré cette nuit à trois heures. Le sursit a été éloigné et le decret porté que l'execution se fera dans vingt-quatre heures renvoi au pouvoir executif pour en surveiller la forme et teneur on parle de Lundi à Huit Heures du matin ou cet après midi de manière que qd tu recevras ma Lettre il n'y aura plus de tiran dans la republique ni de neron au temple on parle d'un appartement qu'on fait faire au palais pour y renfermer le complice et la femme de notre Roi sanguinaire afin d'instruire son proces au tribunal ordinaire. L'opinion publique est si forte si prononcée si pinpamte si Reine du monde que Paris offre le calme le plus majestueux, pas une reclamation ni une plainte La gravité d'un peuple Humain et la ferme

(1) Arch. Nat. AB19/1748. Nous respectons l'orthographe de Mme Jullien.

satisfaction d'un peuple juste tout est a sa place comme de coutume et le soleil qui brille au milieu d'une belle gelée eclairera des rayons les plus pures ce grand acte de justice. La faction Brissot a tellement extravaguer qu'ils doivent avoir ouvert les yeux aux plus aveugles, leurs coriphées ont perdu la carte et ils ont prononcé des opinions si selerates qu'on les tient pour enterré avec leur protégé Royale ils sont tout couvert de Boue voila le debrissotage complétement arrivé on ose plus être brissotins c'est le sinonime de conspirateurs delateurs, calomniateurs menteurs faussaires traitres et sur tout ennemi de la republique Bon jour, Cher ami, j'ai passé une nuit assés mauvaise je suis encore dans de petites douleurs [...?] je tembrasse tendrement. je te suie [*sic*] du cœur ma pensée favorite est celle de mon fils c'est le seul talisman contre mes maux et mes ennuis ton papa est epuisé de fatigue. L'indigne Manuel a donné sa demission Hier samedi et son supleant et excellent patriote c'est l'huissier procureur sindic du dpt.

LETTRES D'AUTREFOIS SUR LA MORT DE LOUIS XVII. — Les terroristes de 1795 ont laissé peu d'archives et d'actes dits « officiels ». Leurs contemporains et victimes, même sincères, sont restés muets ou tendancieux dans tous leurs propos.

Il n'est donc pas étonnant que cette époque ait gardé une allure troublante, époque pleine de questions insolubles, de testaments apocryphes, de témoignages déformés en partie ou détruits volontairement.

En ce qui concerne la survivance de Louis XVII et le destin des innombrables faux Dauphins, le plus documenté des historiens ne peut encore à l'heure actuelle assurer qu'aucun de ces prétendants n'ait été sans rapports avec la famille régnante après 1815.

Un élément d'information, les documents privés, malgré leurs imprécisions ou leur caractère passionnel, reste, même après un long séjour dans l'oubli, précieux à consulter. Ils permettent, notamment, de reconstituer le climat des événements et laissent l'intuition saisir le fil conducteur de l'hypothèse la plus vraisemblable; c'est ainsi que le classement de vieux papiers de famille m'a fait retrouver diverses notes provenant d'un fonctionnaire en service sous le règne de Louis XVIII et parmi ces notes, l'une d'elles, assez curieuse, a trait aux conditions dans lesquelles auraient été effectuées, en 1816, les fouilles au Cimetière Sainte-Marguerite.

M. Hastier (*La double mort de Louis XVII*, 1951), dont la parfaite probité d'exposition élimine tout vagabondage de pensée, nous fait cependant connaître qu'un fossoyeur du cimetière de Clamart aurait déjà fait des révélations précises, à cette époque, au sujet du transport d'un corps du Temple à Clamart, — mais que ces révélations n'auraient pas eu plus de suite que celles du Général d'Andigné, exhumant fortuitement, pendant sa détention, au pied de la Tour les restes d'un enfant baignant dans de la chaux.

Ce silence persistant autour de ces tombes est déjà fort troublant; mais bien plus curieuse encore est l'exhumation du cimetière Sainte-Marguerite dont les conditions ont été particulièrement anormales. En effet, un matin de juin 1816, abbés, fossoyeurs et curé attendaient, dès le lever du jour, des ordres pour cette cérémonie, lorsque, aux dires de plusieurs historiens, survint un exprès du Ministre de l'Intérieur, décommandant les fouilles et l'exhumation.

Or, il semble bien, d'après la note retrouvée dans les papiers du fonctionnaire qui nous sont parvenus, que les fouilles eurent effectivement lieu, mais clandestinement, et qu'au lieu d'un corps, c'est une boîte de plomb recouverte de soie qui apparut aux deux seules personnes présentes à cette opération : ces personnes étant le Duc de Cazes et le curé Dubois de Sainte-Marguerite.

Je crois opportun de reproduire, ci-après, in extenso, le texte de cette note qui paraît avoir été envoyée en décembre 1816 par Mme Chauvet de Beauregard, au fonctionnaire en question :

« En 1816 des fouilles furent ordonnées dans le cimetière de Sainte-Marguerite, pour y chercher les restes de l'enfant mort au Temple; un service funèbre devoit avoir lieu dans l'église Ste-Marguerite qui avait été préparée à cet effet avec une grande pompe.

« La fouille se fit le soir sur les onze heures dans le cimetière et sur l'indication d'un ancien sacristain de l'endroit de l'inhumation.

« Après quelques coups de bêche on trouva des débris de cercueil renfermant une boette de plomb recouverte de soie qui contenait un procès-verbal des membres de la Commune de Paris et signé d'eux constatant que l'enfant n'était pas mort au temple, mais en avait été enlevé; une dame de mes amies étoit chez les Soeurs de Charité dont les fenestres donnoient sur le cimetière et regardoient à travers les croisées; on emporta le petit coffre chez M. Dubois, curé de Sainte-Marguerite chez lequel M. de

Cazes attendoit les résultats de la fouille; il emporta le coffre après l'avoir ouvert chez le curé et le service fut décommandé.

« La dame dont je tiens les faits étoit extrêmement liée avec le curé qui mourut quelques mois après d'une manière très fâcheuse, ayant été pris subitement d'une maladie pour laquelle on lui ordonna les eaux de Bourbonne ou Spa, je ne me rappelle pas au juste, mais il mourut dans la route et ne put arriver jusque-là. »

Annotation par une autre écriture de l'époque :
« 31 décembre 1816.
De la part de Mad.
Chauvet de Beauregard. »

Que conclure de cette indication nouvelle et inédite sur un problème aussi obscur que le destin de Louis XVII? Des esprits passionnés se sont jetés fréquemment sur des témoignages du même ordre que le nôtre ou même plus imprécis, pour essayer d'en tirer des conclusions conformes à leurs intérêts ou à leurs passions. Nous ne les suivrons pas dans cette voie trop facile, par contre nous n'adopterons pas non plus une attitude entièrement négative en raison de l'absence de toute preuve matérielle et certaine d'une survivance de Louis XVII. La vérité historique ne saurait être, en effet, qu'une vérité relative se dégageant avec peine des fils d'Ariane, plus ou moins trompeurs, qui ont conduit les historiens du Dauphin tantôt vers des aventuriers, tantôt vers des Martyrs. Comme l'image de tout événement passé l'histoire de Louis XVII se dégagera inévitablement à travers le revêtement des passions, des intérêts ou des idées préconçues. Cette histoire sera une œuvre d'approximation, d'intuition et de raisonnement, mais ne sera jamais le fidèle reflet d'une pure certitude scientifique.

Loin de vouloir infirmer certaines hypothèses historiques, envers lesquelles je professe néanmoins un léger scepticisme, je me suis permise de reproduire ci-dessus quelque papier de famille. Prochainement, j'aurai l'occasion d'en commenter d'autres, intéressant aussi les événements de 1795.

Jacqueline de Guérivière.

UN GENERAL EN CIVIL (17 floréal an VIII). — La question de savoir quel costume portait Bonaparte le 17 floréal an VIII (7 mai 1800) quand il passa en revue sur la place d'Armes de

Dijon les soldats de la 17e demi-brigade est un de ces menus détails auxquels les historiens acceptent d'accorder quelque importance. Un « habit de membre de l'Institut », a dit Frédéric Masson. Un « simple costume de conseiller d'Etat », a répliqué M. Louis Madelin, lequel invoque sur ce point un témoignage que nous aurons à peser tout à l'heure. Tous deux au surplus se trouvent d'accord pour admettre que la tenue ainsi portée avait quelque chose d'insolite et que le Premier Consul en avait fait choix de propos délibéré.

Devant un problème aussi grave, mettons nos besicles. Et tout d'abord rappelons les faits.

Au printemps de 1800, nos soldats ne contenaient plus l'ennemi qu'avec peine. L'armée d'Allemagne, sous les ordres de Moreau, faisait encore bonne figure. Mais l'armée d'Italie ne connaissait plus que des revers; Masséna prolongeait depuis un mois dans Gênes affamée une résistance héroïque, et les troupes autrichiennes du général Mélas dépassant la ville assiégée emportaient le Mont Cenis, pénétraient dans le comté de Nice, menaçaient la frontière du Var. Les éclatants succès de la première campagne d'Italie remportés quatre années auparavant par Bonaparte étaient bien loin dans le passé. Si celui-ci quelques mois plus tôt, trompant les croisières anglaises, était brusquement revenu d'Egypte, c'était à la fois pour mettre fin au gouvernement du Directoire dont toute la France était lasse et pour redresser une situation militaire gravement compromise. Le coup d'état de brumaire lui avait permis d'atteindre le premier de ces objectifs. Restait à poursuivre le second.

Il fit rassembler dans la région située autour de Dijon toutes les troupes dont la France pouvait alors disposer. Il eut ainsi une masse de manœuvre susceptible d'être dirigée aussi bien vers le Rhin que vers la vallée du Rhône si l'armée de Mélas était parvenue à y pénétrer. Personne ne devait penser aux cols des Alpes, couverts de neige en pareille saison. Cette situation faisait planer sur elle une incertitude favorable. Le bruit courut à Vienne qu'elle ne serait pas prête avant plusieurs mois et qu'il ne fallait y voir autre chose « qu'un rassemblement de conscrits pour compléter l'armée du Rhin ». On l'appela tout simplement « Armée de réserve », titre volontairement imprécis qu'elle devait conserver pendant toute la campagne, de même que Berthier conserva le titre de « général en chef » de cette armée même après que Bonaparte fut venu se mettre à la tête de celle-ci, lui eut fait franchir le Saint-Bernard à travers la neige et les pré-

cipices dans des conditions que tous les historiens ont racontées et l'eut menée prendre à revers et écraser, le 14 juin 1800, les troupes de Mélas sur le champ de bataille de Marengo.

On devine sans peine que le vainqueur de Rovigo avait intérêt à dissimuler le plus longtemps possible ses intentions véritables et à ne point laisser deviner sa volonté d'assumer à nouveau la conduite des opérations. Tromper l'ennemi sur ce point était indispensable; ne pas alarmer à l'idée de son absence une opinion publique encore inquiète ne l'était pas moins. Il joua le rôle du chef de gouvernement qui ne peut pas et ne veut pas s'éloigner longtemps. Il fit savoir qu'il ne partait que pour une inspection rapide. Dans la soirée du 15 floréal il se montra ostensiblement à l'Opéra. Quelques heures après il était en route. On fit courir le bruit qu'il passerait par Bâle, mais le 17 au matin il était à Dijon, et c'est dans l'après-midi du même jour que trouve place le petit problème vestimentaire qui nous occupe. Dès le lendemain, il partait en hâte pour Genève. La seconde campagne d'Italie était commencée.

●

Voici donc, le 17 floréal, l'homme « aux cheveux plats » sur la Place d'Armes demi-circulaire, devant le Palais des Etats de Bourgogne que domine le vieux château de Philippe le Bon et du Téméraire. La garde consulaire arrivée depuis quelques jours assure le service d'ordre. La 17e demi-brigade (division Chambarlhac) est là, mal équipée, à peine armée, prête cependant à partir le lendemain pour la Suisse et quelques jours plus tard à franchir les Alpes. Au cours du mois suivant elle entrera dans Milan, enfoncera les troupes autrichiennes à Montebello, se laissera écraser par l'artillerie ennemie pendant la première phase de la bataille de Marengo, se lancera de nouveau en avant pendant la seconde. Au soir de Marengo, la seconde campagne d'Italie sera terminée.

Si la thèse de Frédéric Masson était exacte, l'attitude du Premier Consul à Dijon eût été surprenante et préméditée. L'habit noir à broderies vertes des membres de l'Institut, presque semblable à ce qu'il est aujourd'hui, la coupe ayant un peu changé seulement, n'a jamais été fait pour les cérémonies militaires, surtout quand le membre de l'Institut étant un soldat doublé d'un chef de gouvernement dispose de plusieurs autres tenues infiniment plus convenables à cet effet. Mais il importe peu. La

thèse n'est pas défendable. M. Louis Madelin l'a balayée en quelques phrases : « Je ne comprends pas, a-t-il dit, comment un historien aussi averti que Masson ait pu parler de « l'habit de l'Institut ». Bonaparte à la vérité, étant alors président de l'Institut, n'eût peut-être pas hésité à en revêtir l'habit. Mais en fait l'habit à broderies vertes n'existait pas; c'est un an après, le 23 floréal an IX, que, dessiné par David, il sera imposé aux membres de l'Institut. »

Ayant ainsi déblayé le terrain, M. Louis Madelin nous offre une autre thèse, celle du « simple habit de conseiller d'Etat », au sujet de laquelle il est permis de formuler bien des réserves.

J'observerai d'abord que si Bonaparte a maintes fois présidé les séances du Conseil d'Etat et les a animées de sa présence, on ne peut pas dire que légalement il ait fait partie de celui-ci. Bien au contraire. La Constitution du 22 frimaire an VIII avait placé ce Conseil « sous la direction des consuls », formule qui tendait à le soustraire à l'autorité des ministres et à le mettre, sans intermédiaire aucun, sous celle des trois Consuls. Elle avait chargé le Premier Consul d'en nommer et révoquer tous les membres. C'était ne point le compter parmi eux. Qu'il en eût un jour adopté la tenue, la chose ne serait pas impossible. Mais c'eût été un emprunt; je n'ose dire un déguisement. Il faudrait un témoin certain pour nous autoriser à l'affirmer.

Or la référence donnée sur ce point par M. Madelin renvoie non pas, comme il le dit, à un « journal local », qui eût été un témoin oculaire, mais à un récit postérieur de beaucoup aux événements, récit rédigé en 1858 par un archiviste départemental, Joseph Garnier, et publié par lui dans l'*Annuaire de la Côte-d'Or*. Garnier ne donne pas ses sources. Admettons, pour la clarté de la cause, qu'il en ait eu de sérieuses et que nous soyons ainsi renvoyés, de façon implicite, à un témoin de la première heure. Il resterait à savoir si cet « anonyme de l'an VIII » — il faut toujours baptiser les gens — qui aurait parlé le premier du « simple costume de conseiller d'Etat » l'aurait fait en sachant bien ce qu'il disait. La chose est douteuse.

La tenue des conseillers d'Etat avait été fixée trois mois plus tôt par un arrêté des consuls du 14 nivôse an VIII. Notre « anonyme » ne pouvait avoir lu le texte de celui-ci, pour la simple raison qu'il n'avait pas été publié. Et il est curieux de constater qu'il ne l'a *jamais* été depuis. On ne le connaissait en l'an VIII, on ne le connaît en 1952, que par des extraits plus ou moins exacts donnés ici ou là. Les historiens quand ils en

parlent mentionnent comme unique référence ce qui en a été dit par Locré en 1810. Rien de plus insuffisant.

Reportons-nous à l'original que conservent les Archives Nationales. Bonaparte l'a signé de façon à peu près lisible, habitude qu'il devait très vite abandonner. Nous verrons, chose omise par Locré, que cet arrêté concerne non pas seulement les costumes des conseillers d'Etat, mais aussi ceux des consuls. Il donne aux uns et aux autres deux tenues, l'une « pour les grandes cérémonies du gouvernement », l'autre « pour l'exercice des fonctions ordinaires ». Or, point que l'on ne relève jamais, ces tenues sont absolument semblables pour les uns et pour les autres, même tissu, mêmes teintes, même coupe, les broderies seules étant différentes. La tenue de cérémonie est un habit à la française de couleur ponceau, avec collet montant, la tenue ordinaire est un habit bleu, croisé, à collet rabattu. La broderie est de soie dorée pour les consuls; elle est « de la couleur de l'habit mais de plusieurs nuances » pour les conseillers. Des aquarelles qui sont aux Archives Nationales nous donnent les couleurs des étoffes et le dessin des broderies.

La dualité des costumes ainsi mis à la disposition de chacun a toujours subsisté. Le décret du 11 juin 1806 rappellera encore que les conseillers ont droit à l'habit rouge. Mais elle a très vite été théorique, et le public s'est immédiatement habitué à voir des consuls en rouge et des conseillers en bleu, comme si les premiers avaient toujours voulu se montrer en apparat, et comme si les seconds avaient toujours hésité à porter un vêtement de même couleur que celui d'un chef dont le pouvoir croissait de jour en jour. Que certains conseillers aient possédé des habits rouges, ce n'est pas douteux, mais le fait dut être l'exception, et les peintres qui sont des témoins fidèles, et qui par surcroît se conforment en ces matières aux désirs de leurs modèles, nous ont toujours montré Bonaparte en rouge — c'est ce qu'ont fait Greuze, Gros, David, Ingres, Girodet — les conseillers en bleu. Un magnifique tableau de David conservé au Musée Jacquemart-André nous offre l'image du conseiller Français de Nantes, plein d'orgueil et de suffisance : mais il n'a pas d'habit rouge. De très bonne heure on a qualifié de « grand costume » un habit de conseiller, qu'il fût bleu ou rouge, pourvu qu'il fût complété par certains accessoires, écharpe, cravate de dentelles, plumes au chapeau. Dès pluviôse an VIII des estampes populaires ont réservé le rouge aux consuls, le bleu aux conseillers. La grossièreté du coloriage diminue l'importance des broderies. Le dessin ne laisse aucun doute sur la forme des collets et ne permet pas ainsi de suspecter les

couleurs mises à la main qui l'accompagnent. Elles ont fait connaître à tout le pays les « Nouveaux costumes arrêtés par les consuls ». Ce sont un peu des gravures de modes, et l'on s'étonne de voir sur l'une d'elles le « costume de consul de la République Française » porté par un personnage impersonnel aux traits inconnus. Simple détail qui montre les débuts du régime.

On est en droit de penser que c'est par des gravures de cette sorte que notre « anonyme » de Dijon avait, comme la plupart des Français, été renseigné. Elles avaient dû le préparer à voir surgir un Bonaparte vêtu de rouge, à moins qu'il n'eût revêtu le manteau noir des généraux. Le voyant en bleu, c'est-à-dire tout simplement dans sa « petite tenue » de consul, il n'en a point compris la raison, et, faute de savoir l'importance à donner à la couleur des broderies, il a cru reconnaître là le « simple costume de conseiller d'Etat ». Avouons que pareille méprise, beaucoup auraient pu la commettre.

Voici qui ne change pas grand-chose au sens des événements. Un habit de civil — et c'est le point seul qui importe — a pendant une journée contribué à dissimuler les desseins de celui qui allait vaincre à Marengo. Mais un habit qui était exactement le sien, celui de la fonction éminente dont la Constitution de l'an VIII l'avait investi, et il était naturel qu'il le portât. Eclairée tout simplement par le texte du 14 nivôse, l'histoire apparaît sur ce point infiniment plus simple que sous la plume des historiens.

Tony Sauvel.

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 0231
Dépôt légal : 3e trimestre 1953.

MERCVRE DE FRANC

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

Vient de paraîtr

A. MABILLE DE PONCHEVILLE

VIE DE VERHAERE

Un fort volume in-16 de 496 pages 750

Il a été tiré 25 *exemplaires numérotés sur Rives à* **1800** *fr.*



Extrait du catalogu

Christian Beck : **L'Italie septentrionale** 300
— **Rome et l'Italie méridionale** 300
— **La Suisse** 300
Thomas Braun : **Poésie 1898-1948** 300
Eugène Demolder : **L'Arche de M. Cheunus**, récits . . . 300
Georges Eekhoud : **Escal-Vigor**, roman 300
Max Elskamp : **La Louange de la Vie**, poèmes 300
Albert Henry : **Langage et Poésie chez P. Valéry** . . . 360
A. Mabille de Poncheville : **Promenades avec Verhaeren**. 300
— **Valentin Conrart, père de l'Académie française** . . . 300
Maurice Maeterlinck : **Le Trésor des Humbles** 300
Albert Mockel : **Contes pour les enfants d'hier** 300
— **E. Verhaeren, poète de l'énergie** . . . 300
Georges Rodenbach : **Les Vies encloses, Le Miroir du Ciel natal, Plusieurs poèmes** *(Œuvres II)*. 450
J. Van der Elst : **Les trois Madones** *et autres contes flamands*. 300
Ch. Van Lerberghe : **La Chanson d'Ève**, poème. 360
G. Vanwelkenhuysen : **J.-K. Huysmans en Belgique**. . . 300
Émile Verhaeren : **Les Forces tumultueuses**, poèmes. . . 300
— **Impressions.** Trois vol. Chacun. . . . 300
— **Choix de Poèmes**. 300
— **Les Heures du Soir**, *précédées des Heures claires et des Heures d'après-midi, poèmes*. . 300
— **Les Villes tentaculaires**, poèmes . . . 300
— **A Marthe Verhaeren.** 219 lettres inédites
— (1889-1916) présentées par R. Vandevoir. . 600
Stefan Zweig : **Verhaeren**. 300

ERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

RAPPEL :

BAUDELAIRE

SAI SUR L'INSPIRATION ET LA CRÉATION POÉTIQUES

par JEAN PRÉVOST

384 pages, 600 fr.



Sélectionné par le
Pré-jury du Prix des Ambassadeurs
Sélectionné par le
Comité franco-anglais de Sélection du Livre
Sélectionné par le
Service des Échanges culturels
Sélectionné par l'
Association nationale du Livre français à l'Étranger
Sélectionné par la
Société des Lecteurs



« Un très beau livre. » ÉMILE HENRIOT, *Le Monde.*

« Nous ne manquons pas d'introducteurs aux mystères de Baudelaire mais aucun de importants travaux ne pourra, désormais, dispenser de recourir au *Baudelaire* de n Prévost. » ROBERT KEMP, *Les Nouvelles littéraires.*

« C'est un ouvrage excellent..., un guide qui sera désormais indispensable... » ROBERT KANTERS, *Samedi-Soir.*

Un des ouvrages les plus éclairants qui soient sur le grand poète des *Fleurs du Mal.* » JEAN MARCENAC, *Les Lettres françaises.*

« Ce gros volume semble épuiser son sujet au point de mériter l'épithète (trop loyée, à mon gré) d'exhaustif. » E. NOULET, *Combat.*

« ... Un des plus grands livres qu'ait inspiré l'auteur des *Fleurs du Mal...* Un plus remarquables travaux sur la psychologie du poète. » CLAUDE ROY, *Libération.*



Dans la même collection :

AN PRÉVOST : LA CRÉATION CHEZ STENDHAL . . . . 480 fr.
. ANGELLOZ : GOETHE. . . . . 360 fr.
. ANGELLOZ : RILKE . . . . 540 fr.

Imprimé en France

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1953.